

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

DONNÉ

PAR

CLAUDE-ANTOINE PECCOT

Licencié ès sciences

NÉ A PARIS, LE 27 AVRIL 1856

MORT A 20 ANS ET 5 MOIS

LE 18 SEPTEMBRE 1876

HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA

PHILOSOPHIE,

TOME TROISIEME.

S. P. N. 86

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON
Origine , de ses Progrès, & des diverses
Révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à
notre tems.

NOUVELLE EDITION.

Par M. DESLANDES.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.



*Opinionum commenta delet dies,
Naturæ judicia confirmat.*

Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.

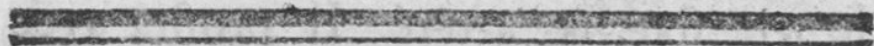




HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE.



LIVRE SEPTIÈME.
DES PHILOSOPHES QUI ONT FLEURI
A ROME.



CHAPITRE XXX.

*I. Commencemens de Rome. II. Rapport
de la Philosophie de Numa Pompilius
avec celle de Pythagore. III. Décret
contre les Philosophes. IV. Ambassa-
Tome III. A de*

2 HISTOIRE CRITIQUE
*de des Grecs à Rome. V. Comparaison
des Grecs & des Romains.*

I.

Commencemens de
Rome.



Es commencemens de la République Romaine n'ont rien que de commun, & même de bas. Elle dut son origine à une troupe de gens rassemblés sans choix & au hazard, que l'amour de la nouveauté, ou la crainte d'éviter une juste punition, arrachèrent des lieux de leur naissance. Une pareille Colonie qui ne respiroit qu'une liberté effrénée, qui ne vivoit que de pillages & de butin, n'eut d'abord d'autres loix que celles qui peuvent subsister entre des hommes méchans, & suspects les uns aux autres. Romulus, dont toutes les ressources étoient l'audace, toute la politique l'envie de dominer, ramena insensiblement des hommes si fiers de leur indépendance, à un genre de vie fixe & arrêté. Il profita avec adresse de l'idée qu'on avoit de sa naissance fabuleuse, pour s'attirer une considération que son propre mérite ne pouvoit lui donner, ou qu'il ne lui auroit donnée que bien tard. Mais ce qu'il y a en cela de plus surprenant, c'est que d'une troupe de débauchés

& de brigands, tels que je viens de les dépeindre, il se forma un Empire que la vertu a rendu encore plus illustre que la valeur & les conquêtes innombrables.

Romulus jetta les fondemens de la ville de Rome, de cette ville qui n'étoit d'abord qu'un amas de quelques maisons mal bâties, mal alignées, & qui devint dans la suite la Capitale de l'Univers entier. Parmi les réglemens qu'on attribué à ce nouveau fondateur, Denys d'Halycarnasse remarque qu'il rejeta tout le systême de la Théologie poétique des Grecs. Il trouva que leurs fables contenoient des choses basses, puériles, injurieuses à la Divinité, capables en un mot de corrompre les esprits foibles & vulgaires. De simples mortels, ajoutoit Romulus, auroient honte qu'on leur reprochât ce qu'on impute aux Dieux sans aucun ménagement; ou qu'on voulut les honorer d'une manière aussi licencieuse & aussi dissoluë, qu'on honore ces mêmes Dieux. Ainsi, plus Philosophe qu'on ne devoit se le promettre de son éducation, il accoutuma ses nouveaux Sujets à n'avoir que des idées magnifiques de l'Etre suprême, & à dédaigner toutes ces fictions qui entretiennent l'Ignorance & la Crédulité, sa compagne inséparable.

Antiq.
Rom. l. 2.

4 HISTOIRE CRITIQUE, &c.

De-là vint apparemment le mépris enraciné que les premiers Romains eurent pour les Grecs; mépris qui s'accordoit & avec la dureté de leurs mœurs, & avec leur aversion pour toute espece de servitude.

Denys d'Halicarnasse ajoute que de son tems, on avoit plus d'indulgence pour l'Histoire fabuleuse des Grecs. On prétend même, dit-il malignement, que sous des figures énigmatiques, elle cache les plus rares merveilles & renferme des choses très-sensées. Je n'examinerai point, continuë-t-il, si cette opinion est fondée sur de bons titres, & si ceux qui la font valoir ne cherchent point à s'ébloûir eux-mêmes. Je me réserve seulement à soutenir ici que tout le monde n'est point en état de pénétrer ce sens mystérieux & reculé. Croira-t'on surtout, que le peuple ait le talent de deviner? Quand on lui retrace l'Histoire des Dieux adorez dans la Grece, ou il les méprise, à la vuë des miseres & des foibleesses qui les environnent, ou il se porte aux plus grands dérèglemens, encouragé par leur exemple,

Les Romains, comme on le voit, ne furent pas toujours aussi sages & aussi circonspects, qu'ils l'avoient été pendant l'enfance de leur République. Ils se livrerent dans la suite, & par une
pente

pente assez naturelle, à une infinité d'opinions absurdes : ils renchérèrent même sur les Grecs. Varron assure qu'il y avoit de son tems 30000 Dieux à Rome ; & le Philosophe Bruxillus, dans sa dernière harangue au Sénat, dit qu'il en laissoit 280000. C'est ce qui donna lieu à cette piquante raillerie de Petrone : *L'Italie est maintenant si sacrée, qu'il est plus facile d'y trouver un Dieu, qu'un homme.* V. Juvenal. sat. 13.

II.

Le regne de Romulus fut guerrier : Rapport de celui de Numa Pompilius, qu'on choisit la Philosophie pour le remplacer, fut plus doux & plus tranquille. Quelques Auteurs ont prétendu que ce Prince avoit été disciple de Pythagore ; mais ils se sont certainement trompés. Pythagore ne vint en Italie que sur la fin du regne de Tarquin le Superbe, & il s'y fit en peu de tems une réputation très-brillante. Les peuples pénétrés de sa vertu, & naturellement tournés à l'admiration, le regardoient comme une Divinité. Cicéron croit que les Romains, pour relever davantage la haute sagesse & l'exakte probité de Numa Pompilius, confondirent exprès les tems, & supposèrent avec plaisir qu'il avoit été instruit par le fonda-

Rapport de la Philosophie de Numa Pompilius avec celle de Pythagore.
Plut. in Num. Cic. Tuscul. l. 1. & 4.

L. 2. de Leg.

teur de la Secte Italique. Un si grand Maître ne pouvoit former que des Eco-
liers dignes de lui.

Ubi supra.

Quoiqu'il en soit: Plutarque a trouvé que les loix établies par Numa Pompilius avoient beaucoup de ressemblance avec les sentimens de Pythagore. On pourroit conclure de-là que le Monarque & le Philosophe auroient tous deux puisé dans la même source, je veux dire, dans la doctrine des Sabins. L'un avoit pris naissance parmi eux, & il devoit être informé de leurs mœurs & de leurs coutumes: sans doute que l'autre à son arrivée en Italie s'appropriâ les connoissances qui y étoient répandues, & se contenta, pour les déguiser adroitement, de leur donner un air de liaison & de système. Les Savans sont bien sujets à ces sortes de larcins. Numa Pompilius faisoit accroire au peuple qu'il étoit inspiré par les Muses, & surtout par une Nymphe qu'il nommoit la secresse ou la cachée. Il avoit ordonné que dans les cérémonies de Religion, il y auroit toujours un Heraut qui crie-
V. Ovid. roit à haute voix: *Peuples, gardez un*
Fast. l. 2. *profond silence.* Pythagore, charmé de la même maxime, en avoit fait un des principaux points de sa Philosophie, On fait qu'il étoit fort délicat sur le choix de ses disciples, & qu'il ne leur devoit
loit

loit le fin , le mystérieux de son système, qu'après plusieurs années d'un silence très-rigoureux. Le premier, convaincu de l'existence & de la nécessité d'un Etre immuable, infini, en convainquit aisément ses Sujets. Il leur persuada sans peine, que cet Etre n'avoit point de figure corporelle, & que rien n'étoit plus absurde que de vouloir le représenter par des statues ou par des peintures, n'y ayant aucune proportion entre les choses spirituelles & les matérielles. Le second soutenoit aussi que la première Cause, le Dieu suprême, étoit impassible & invisible; qu'on ne pouvoit l'apercevoir ni par le sens, ni par l'imagination; enfin, que la seule voie pour parvenir à sa connoissance étoit l'entendement pur. Tous deux, comme d'intelligence, défendoient qu'on profanât les autels par des sacrifices & des meurtres, jugeant bien qu'il y avoit une sorte d'indécence à s'en approcher les mains encore teintes du sang des animaux. On connoitra par ce parallele combien étoit pure, droite, sensée, la Religion de Numa Pompilius. Cependant les Romains n'y resterent attachés qu'environ soixante & dix ans. Ils s'abandonnerent ensuite à toute sorte de superstitions; & cela avec un tel excès de fureur, que souvent ils en rougissoient

3 HISTOIRE CRITIQUE

Aul. Gel. eux-mêmes, & n'en rougissoient jamais
I. 4. assez. Vers le tems de Cicéron & de
Cic. de César, parut Nigidus Figulus, homme
Univ. de de qualité & de grande réputation, qui
voulut remettre en vogue l'ancienne
Philosophie de Numa Pompilius. Mais
tous ses efforts furent inutiles; & les
différens Ouvrages qu'il composa, quoi-
que pleins de choses sublimes & recher-
chées, tomberent bientôt, tant à cause
de leur obscurité, que parce que cette
Philosophie n'étoit plus sur le ton des
esprits. Réellement chaque siècle en a
une qui lui est propre & affectée, & qui
se ressent des manieres, des goûts, des
travers mêmes de ce siècle.

III.

Décret Si l'esprit pacifique de Numa Pom-
contre les pilus eût gagné les Romains, il y a appa-
Philoso- rence qu'ils auroient été bouleversés
phes. dès leur origine, & que, jaloux du nou-
vel établissement qu'ils se procuroient,
leurs voisins les auroient anéantis sans
ressource. Mais Rome étoit née pour
la guerre, pour les combats; & la
plus décidée de ses inclinations fut tou-
jours de s'agrandir, & de ne se rendre
pas moins formidable au dehors qu'elle
étoit bien unie, bien réglée au dedans.
Les Arts & les Sciences n'entroient
point

point dans le plan de sa politique : elle les regarda long-tems comme des choses frivoles, & même dangereuses. L'amour de la liberté, qui rend les hommes aussi forts & aussi généreux que la servitude les rend mous & complaisans, étouffoit presque à Rome les sentimens de la Nature. Le Citoyen renonçoit à être Pere, Mari ou Frere : & chacun attentif aux besoins de l'Etat, & désintéressé pour lui-même, ne connoissoit d'autre bien que le bien public. De cette disposition générale des esprits, de cette grande austérité de mœurs, se forma je ne sai quoi de rude & de farouche, qui ne pouvoit gueres s'accorder avec l'amour des Sciences. En voici quelques preuves choisies.

Pline rapporte qu'un homme Consul- L. 13.
laire, faisant fouiller dans un champ qui lui appartenoit, y trouva un coffre de bois où étoient renfermés plusieurs Manuscrits, qui traitoient des mystères de la Philosophie Pythagoricienne. Ces Manuscrits étoient de papier d'Egypte, & on avoit eu soin de les couvrir de feuilles de citronnier, pour empêcher que les vers ne leur fissent quelque dommage. A peine Q. Petilius, qui se trouvoit alors Préteur, fut-il informé de cette découverte, qu'il ordonna que tous ces Manuscrits fussent jetés au feu.

tant il s'exageroit les suites que la Philosophie pouvoit avoir dans une ville toute occupée de la Guerre.

Sous le Consulat de C. Fannius Strabon & de M. Valerius Messala, ceux qui amoureux d'un loisir tranquille & éloigné des affaires, cultivoient à Rome les Sciences, se virent contraints d'en sortir. On nous a conservé le Décret trop rigoureux, qui fut rendu à cette occasion, & que je cite ici avec quelque repugnance. » M. Pomponius » Préteur ayant consulté le Sénat sur le » chapitre des Philosophes & des Rhé- » teurs, & lui ayant représenté que c'é- » toient des gens inutiles & pernicious; » le Sénat l'a prié très-fortement de » veiller sur leur conduite & de ne point » souffrir qu'ils demeurent plus long- » tems à Rome, persuadé que cette atten- » tion est du devoir de sa charge & con- » forme à l'ordre public. Que ce Dé- » cret dût ensevelir de talens, qui tom- » bent s'ils ne sont encouragés, & languis- » sent bientôt ! Qu'il dût faire triompher l'ignorance, qui n'est par-tout que trop bien appuyée !

Aul. Gel.
l. 13.

I V.

Ambassade
des Grecs à
Rome.

Six ans après, & sous le Consulat de Publius Scipion & de Marcus Marcellus.

lus, vinrent à Rome trois Ambassadeurs Cic. Acad. Grecs, qui étoient en même tems d'il- Quest. l. 4. lustres Philosophes, pour négocier une affaire délicate, & qui intéressoit fort les Athéniens. Ces trois Ambassadeurs curieux de se faire connoître, & plus curieux encore de s'insinuer dans les esprits, commencerent à haranguer, à prononcer des discours de parade, suivant la manière des Grecs. Leur dessein étoit de s'essayer par le peuple à vaincre le Sénat. Carnéade l'un d'eux enlevoit sur-tout d'illustres suffrages. On ne pouvoit lui résister : on se laissoit gagner sans peine par ses discours étudiés & persuasifs. Sa physionomie ouvroit les cœurs aux charmes de son éloquence. Les vieux Romains, & particulié- Plut. rement Caton le Censeur, s'opposèrent Car. de toutes leurs forces à ces nouveautés brillantes. Ils engagèrent le Sénat à donner une prompte audience aux Ambassadeurs Grecs, & à les renvoyer sans délai dans leur Patrie. » Qu'ils se » contentent, disoit Caton, de gâter » & de séduire les jeunes Athéniens ! » qu'ils leur apprennent l'art de dispu- » ter, & de parler sans mesure sur tou- » te sorte de matières ! Mais qu'ils lais- » sent à nos enfans la seule science qu'il » leur convient, la seule que nous leur » avons montrée : qui est d'obéir aux

» Loix, de respecter les Magistrats, de
 » s'enhardir de bonne heure aux travaux
 » de la Guerre !

Le même Caton, toujours zélé pour
 l'ordre ancien, pour les choses établies,
 fit encore chasser de Rome tous les
 Médecins, qu'il appelloit une peste pu-
 blique & le fleau de la Société. » Une
 » preuve qu'ils sont inutiles, ajoutoit-il
 » sérieusement, c'est que je suis parve-
 » nu sans leur secours à une extrême
 » vieillesse, & que j'ai préservé toute
 » ma famille d'une infinité de maux
 » qu'ils traînent d'ordinaire à leur suite.

Il paroît que la Médecine a toujours été
 fort suspecte aux Romains. En effet,
 un de leurs meilleurs Auteurs dit agréa-
 blement : » Cet art est le plus dangereux
 » de tous, & celui où l'on s'instruit à
 » nos périls. Les Médecins passent pour
 » habiles, si-tôt qu'ils assurent opiniâtre-
 » ment qu'ils le sont. On n'oseroit les
 » accuser, ni même les soupçonner de
 » faux. Cependant ils se trompent, &
 » chacune de leurs expériences coûte la
 » vie à quelque malade. Cela même
 » leur réussit : car loin de leur rien im-
 » puter, c'est sur le mort que tombent
 » tous les reproches, c'est lui seul qu'on
 » condamne.

Il faut avouer pourtant, que si les
 Médecins sont presque toujours inutiles

&c

& très-souvent dangereux, du moins la Médecine est salutaire, & d'un usage favorable dans les différens périodes de la vie. J'entends par la Médecine, ce qu'entendoit Hippocrate lui même: l'art de rappeler la santé, quand par malheur on se trouve malade; & l'art d'éloigner la maladie, quand on se trouve en pleine santé. Dans le premier cas, il faut des remèdes, mais en petit nombre & à peu de frais: dans le second, il faut moins de remèdes que de précautions, & encore des précautions qui ne soient point trop gênantes ni trop importunes, car elles rendroient la vie extrêmement triste. La Médecine, remarque Cicéron, qu'est-elle autre chose qu'une connoissance réfléchie des principaux ressorts qui animent le corps humain, & qu'une suite d'observations que chacun peut faire sur ce qui a altéré, ou raffermi sa propre santé? On est sur cela son juge, son ami, son conseil: & qu'on a d'intérêt de ne se point tromper!

V.

On peut s'appuyer de tout ce que je viens de dire, pour faire un parallèle des Grecs & des Romains. Les premiers étoient en général plus adroits & plus Compas-
raison des
Grecs & des
Romains.

14 HISTOIRE CRITIQUE

plus industrieux, ils embrassèrent tous les Arts & toutes les Sciences, ils excellèrent dans la plûpart. Les seconds cherchoient moins à briller : mais ils pensoient avec plus de droiture & de solidité, ils se consacroient entièrement à la gloire de la République, ils ne se laissoient toucher que de ses avantages.

Quint. l. 12 *Romanum quidem velim sapientem, qui non secretis disputationibus, sed rerum experimentis atque operibus vere civilem virum exhibeat.* On s'entretenoit curieusement dans la Grece : on agissoit à Rome. Là, on enseignoit ce qu'il faut faire : ici, on le pratiquoit religieusement. Là, on s'enivroit de toute sorte

Tuscul. l. 1. de plaisirs : ici, on ne connoissoit d'autre plaisir que le devoir. Jugez par-là, dit Cicéron, combien la République Romaine devoit l'emporter sur toutes celles de la Grèce : combien son gouvernement étoit plus sage, plus modéré ; sa politique plus ferme, plus prévoyante ; ses maximes plus utiles, plus vertueuses !

Il est vrai que toute cette austérité nuisit à l'accroissement des Sciences. Elles aiment à respirer un air plus libre & plus agréable. Aussi, dès l'origine de leur Monarchie, les Grecs eurent-ils d'excellens Poëtes, tels qu'Homere, Hésiode, Archiloque. Pour les Romains,

maines, ils ne cultiverent que fort tard la Poësie : car ce fut 410 ans après la fondation de leur Empire, que Livius Andronicus fit représenter à Rome la première pièce de Théâtre. Parmi les Grecs, on estimoit infiniment la beauté de la voix & la souplesse du corps : cette estime leur procura aussi de bons Musiciens & d'habiles Athlètes. Ces mêmes Grecs récompensèrent libéralement tous ceux qui s'appliquoient aux Mathématiques : l'attrait des récompenses leur offrit aussi une infinité de Mathématiciens. Les Romains au contraire ont toujours été fort pauvres de ce côté-là : & la véritable raison de cette disette, c'est qu'ils bornoient toute leur estime à la Géométrie pratique, la seule qui leur fût nécessaire.

A l'égard des autres parties qui composent les Mathématiques, & les Arts qui en dépendent, sinon pour le détail toujours varié, du moins pour les principes toujours fixes, les Romains n'y eurent aucune attention : & le plus grand de leurs Poëtes, celui qui a paru s'intéresser davantage à la gloire de sa Patrie, leur en a même fait honneur.

» Qu'on trouve, dit-il, dans les autres
 » Nations, & des Fondateurs plus habiles,
 » & des Sculpteurs qui donnent une
 » sorte de vie au marbre, & des Ora-
 teurs

Virg. *Æ-*
neid. l. 8.

»teurs plus persuasifs, & des Astrono-
 »mes qui aient une connoissance plus
 »nette du Ciel : je ne m'en étonne
 »point. Pour toi, ô Romain, tu né-
 »gligeras toutes ces superfluités. Ta
 »seule occupation est de t'affujettir,
 »de régler le Monde, de pardonner à
 »ceux qui plient devant toi, & de
 »dompter ceux qui osent te résister.
 Mais cette Rome si fière, si méprisan-
 te, sentit le besoin de ce qu'elle avoit
 rejeté avec tant de hauteur. Après les
 conquêtes si distinguées qu'elle fit en
 Asie & dans la Grèce, elle s'appropri-
 tout ce qui avoit rendu si recomman-
 dables & la Grèce & l'Asie : peut-être
 même alla-t'elle plus loin. Toutes les
 Sciences, tous les Arts s'introduisirent
 à Rome : & si ce ne furent pas toujours
 des Romains qui se piquèrent d'y bril-
 ler, ils s'acquirent au moins des hommes
 de choix, ils s'attachèrent tous les il-
 lustres malheureux, dont le mérite &
 les talens étoient payés avec usure. Rien
 ne prouve mieux la supériorité d'un
 Royaume, que de voir les Etrangers
 qui se sentent, y accourir avec joie, &
 y recevoir tous des récompenses pro-
 portionnées à l'utilité dont ils se trou-
 vent à leur nouvelle Patrie.

Je ne parle point de l'Eloquence. El-
 le est trop d'usage dans tout gouverne-
 ment

ment populaire, pour s'être refusée aux Romains dès leur origine, pour leur avoir manqué. Mais cette Eloquence, dans les commencemens, n'avoit rien de superbe ni d'ambitieux : elle ne connoissoit ni art ni méthode. Celui qui vouloit haranguer devant le Public, sans se piquer de donner aucun ordre à ses pensées ni à ses paroles, laissoit agir son esprit & suivoit impétueusement la pente de la Nature, toujours avide de persuader, jamais curieux de plaire. Mais après avoir entendu les Philosophes Grecs & démêlé les premières règles de l'Eloquence, les Romains s'enflâmerent pour elle, & s'enflâmerent d'autant plus vivement, que par le nombre, l'importance & la diversité des affaires qui leur survinrent, ils apperçurent sans peine que la facilité de parler est un don frivole, si des connoissances & des réflexions approfondies ne la nourrissent. Galba, Scipion l'Africain, Lælius, étoient des hommes d'un grand sens & qui avoient beaucoup médité. » Les » Orateurs qui les suivirent, avouë Ci- Ubi supra » céron, furent encore plus habiles, » plus éclairés : ils saisirent mieux l'art » de remuer les passions, de faire agir » ces ressorts cachés que la Nature a » mis dans le cœur humain. Et aujourd'hui, continuë Cicéron, nous égalons

« lons les Grecs, si même nous ne les
« surpassons point. Ce langage s'étoit
bien dans la bouche d'un tel personna-
ge; & pour parler ainsi, il n'avoit qu'à
se tâter, qu'à se sonder lui-même. *Opor-*
tet unumquemque, dit si ingénieusement
Pline le jeune, *de mortalitate aut im-*
mortalitate suâ sentire.

Il ne restoit plus aux Romains qu'à
cultiver la Philosophie. M. Terent.

Aug. de Varron, le plus fort génie de son tems,
Civit. Dei leur en montra l'exemple. Cet homme
1. 6.

qui avoit tout lu, & dont le nom pa-
roissoit encore à la tête de plusieurs Ou-
vrages, entreprit de mettre en Latin ce
qu'il y avoit de plus curieux dans la Phi-
losophie Grecque. Il ajouta l'agrément
à l'instruction, pour s'attirer un plus
grand nombre de lecteurs, pour plaire
aux gens habiles & à ceux qui ne l'é-
toient point. Le même goût anima

Cicero ipse Cicéron. Quand il vit, après la bataille
de se, 1. 1. de Pharsale, que la Liberté Romaine
de Nat. étoit entièrement perdue, & que le
Deor & 2. Peuple énérvé s'appriivoisoit avec la fer-
de Offic. vitude, il rompit toutes ses chaînes; &

après un si long travail dans le Barreau,
joint à l'exercice de tant de Magistratu-
res, il se jeta entre les bras de la Phi-
losophie. C'étoit un port tranquille, &
éloigné de la mer tumultueuse des af-
faires. D'abord Cicéron, que la fortune

avoit

Id. 1. 2.
Epist. 8. ad
Attic.

avoit jusques-là empêché de s'abandon-
 ner au goût qu'il se sentoît pour les
 beaux Arts, se plût à former un certain Plut. in
 nombre de jeunes Eleves. Il leur apla- Cicer.
 nissoit le chemin des Sciences : & que
 ce chemin devoit paroître doux &
 agréable, à la suite d'un pareil Insti-
 tuteur ! Mais s'étant dégoûté d'un em-
 ploi si pénible, & plus ingrat encore,
 il sortit de Rome pour toujours, & se
 partagea entre ses différentes maisons de
 campagne. Là, il s'abandonnoit à de
 profondes réflexions, en se rappelant
 toute la suite de sa vie passée, & tous
 les périls qu'il avoit essuyez, soit pen-
 dant son Consulat, soit dans les efforts
 qu'il avoit faits pour arrêter ceux qui
 vouloient perdre la République. Quel-
 quefois il traduisoit en Latin des Ou-
 vrages Grecs : plus souvent il compo-
 soit des Dialogues sur les matières les
 plus intéressantes, qu'offre la Philoso-
 phie. *Je me flatte*, écrivoit-il dans un
 de ces Dialogues, *que mon loisir sera*
aussi fructueux & aussi utile au public,
que l'ont été mes occupations : d'autant
plus que je ne porte point les livrées d'aucun
Philosophe, & que j'emprunte de chacun
ce qu'il a de meilleur, ou du moins ce qui
me paroît tel.

Cic. Tut-
 cul. l. 1.

Ce n'étoit point alors un travail mé-
 diocre, que de parler dignement de la
 Philo-

Philosophie. Le fond de la langue Latine, comme l'a démontré Philippe Cluvier dans ses *Ecrits Géographiques*, venoit de l'ancien langage des Osques, des Sabins, des Samnites, des Etrusques: & il y a aparence que tous ces peuples n'avoient pas une forte teinture de la Philosophie. Ainsi, lorsque les Romains résolurent de s'y appliquer à l'exemple de Varron, ils se virent contraints d'employer des expressions Grecques & Phéniciennes, qui avoient déjà servi à faire connoître ce que la Philosophie renfermoit de plus sublime. On ne pouvoit mieux remplacer une disette aussi grande, que celle où étoient alors les Romains.

L. 1. de
Nat. Re-
rum.

» Notre langue, dit Lucrèce, manque
» de termes propres & d'expressions éner-
» giques. La nouveauté des choses de-
» mande nécessairement des mots nou-
» veaux. Il fallut donc en créer, ou les
tirer des Etrangers, & ensuite les natu-
raliser à Rome. Il falut prévenir les re-
proches des Critiques ignorans, & par-là
même plus hardis à décider. Que de pei-
nes, souvent encore mal récompensées!



CHAPITRE XXXI.

I. Que presque tous les illustres Romains qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée, se sont adonnés à la Philosophie. II. De Lucrèce. III. Abrégé de sa doctrine. IV. De Cicéron. V. Réflexions sur ses Ouvrages Philosophiques.

J'Ai fait voir que la Philosophie, trop disproportionnée aux premières inclinations de Rome, n'y entra que vers le tems de César & de Cicéron. Ce fut aussi le plus beau siècle de l'Empire Romain, celui où les talens & les vertus parurent dans tout leur éclat; & au moyen de ces vertus & de ces talens, certains vices qui de loin imposent, qui se font même estimer. On vit alors, suivant la remarque d'un fin connoisseur, briller une foule d'hommes illustres, qui, quoique d'âge différent, sembloient s'être réunis pour se prêter mutuellement la main, pour se rendre plus illustres encore. Le contraste servoit à mettre chacun mieux dans son jour. Et quoique la gloire de la Patrie fût le grand motif qui les fît tous agir, qui animât leurs

Que presque tous les illustres Romains qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée, se sont adonnés à la Philosophie. Vell. Paterc. l. 2.

leurs projets ou feignît de les animer ; ils ne laissoient pas de donner à l'étude une partie considérable de leur tems : persuadés que les Affaires mêlées aux Sciences, font trouver aux Sciences mêmes des attrait, que d'ordinaire elles n'ont point. De-là venoit que l'homme de Guerre parmi les Romains étoit tout ensemble homme de Lettres ; & que celui qui avoit harangué devant le Sénat, qui avoit cité un grand nombre de loix & de coutumes, qui avoit développé les plus secrets ressorts de la politique, celui-là même passoit au commandement des Armées, gaignoit des Batailles, dispoit des Royaumes. Cet air de dignité que donne l'intelligence seule, l'accompagnoit par-tout. Je n'en rapporterai point d'exemples : ils sont assez connus.

Cic. Acad. Quand la Philosophie se naturalisa à
 Quæst. l. 4. Rome, il n'y eut plus d'éducation bien entendue sans son secours. Cela, joint à quelques autres circonstances, lui acquit beaucoup de vogue & d'autorité. Car tout dépend d'une certaine faveur : & les Muses mêmes, ce qu'on auroit de la peine à croire, y sont sujettes. César & Cicéron, l'un & l'autre d'un génie vaste, & parvenu aux premiers honneurs de leur profession, avoient étudié à Rhodes sous Apollonius Molon ;

lon; & c'étoit-là que leur amitié, peu sincère au fond du cœur, (des hommes de cette trempe, des rivaux de gloire peuvent-ils s'aimer?) avoit pris naissance. Cicéron s'étoit encore arrêté à Athènes, où se trouvoit alors Pomponius Atticus. A l'envi l'un de l'autre, ils s'attachèrent beaucoup aux leçons qu'on faisoit dans l'ancien Jardin d'Epicure : ils repassoient ensuite sur ces leçons, & se propofoient réciproquement des difficultés pour avoir le plaisir de les résoudre. Un pareil combat mene toujours à la perfection.

Id. l. 1. de
Fin.

Quelques autres Romains, non contents de leurs premiers exercices, voulurent encore avoir des Philosophes auprès d'eux : ils les regardoient comme des confidens utiles, des amis de toutes les heures. Tels furent Marcus Crassus qui se servit long-tems d'un nommé Alexandre, fort versé dans la doctrine d'Aristote & de Platon : M. Brutus, le généreux assassin de Jules-César, qui appella à ses travaux littéraires & politiques le Philosophe Ariston : Marc Antoine, qui malgré un luxe curieux & son penchant pour les plaisirs de l'amour, s'associa Aristocrate & Lucilius, l'un Grec & l'autre Romain, & tous deux très savans en Philosophie. L. Lucullus, qui reçut dans son Palais & à sa table

Plut. in
Crasso.

Id. in Lucull.
An-

24 HISTOIRE CRITIQUE

Antiochus, frere d'Ariston & fondateur de la cinquième Académie. Ce Lucullus avoit beaucoup de goût & de politesse : on le nommoit agréablement le Xerxès d'Italie. Il introduisit le premier à Rome cet air agréable & galant qui se communique à tout , aux bâtimens , aux meubles , aux habits , aux repas. Il avoit acheté un grand nombre de Livres , & les avoit rangés fort proprement dans sa gallerie. Là , tous les honnêtes-gens étoient bien traités : là , on passoit une grande partie de la journée , & on s'entretenoit de matieres utiles & intéressantes. Lucullus ordinairement faisoit les frais de la conversation : & chacun s'étonnoit avec juste cause , comment il avoit pu acquérir tant de connoissances , malgré les distractions perpétuelles où l'avoient plongé les affaires & les plaisirs , qui en un sens ne sont pas l'emploi le moins important de la vie.

Qu'on ne dise donc plus qu'il y a de l'antipathie , de l'opposition entre les Lettres & les affaires , & que peu susceptibles d'accommodement , elles ont de la répugnance à s'associer ensemble. La vie des Romains , qui se trouvoient d'autant plus propres aux affaires qu'ils avoient acquis plus de connoissances utiles , qu'ils favoient davantage , prouve bien

bien le contraire. Et s'il se rencontre aujourd'hui des hommes en place, qui ne peuvent lier les affaires avec les Lettres, & qui les regardent comme étant d'une nature différente, d'un caractère mal assorti les unes aux autres, cela ne vient que de deux causes : ou d'une grande dépravation de mœurs qui les empêche de sentir le vrai dans toute son étendue, ou du peu d'étoffe dont est composé le fond de leur esprit. Un tel défaut, s'il ne devient contagieux, est pour le moins irréparable.

II. De Lucrèce.

Nous n'avons de cet Auteur, Poëte par goût & Philosophe par réflexion, qu'un seul Ouvrage en vers qui traite de la Nature des choses. Il le composa à plusieurs reprises, & pendant les intervalles de raison que lui laissoit une longue maladie de fureur, dont il étoit attaqué. Cette maladie venoit d'un philtre amoureux que lui avoit fait prendre sa femme, ou plutôt une maîtresse jalouse. Car le mariage qui lasse & rassasie, sans attendre qu'il se forme de nouveaux desirs, dispense les femmes de recourir à des remèdes si violens. Quoiqu'il en soit, le Poëme de Lucrèce est écrit d'une manière serrée, quelquefois

De Lu-

crèce.

Ctc. ad délicate, rarement agréable. Pour moi,
 Quinr. je trouve que l'art s'y fait trop sentir :
 Frat. l. 2. ce qui répand sur tout l'ouvrage je ne
 fai quoi de sombre & d'obscur. Je trou-
 ve encore que les matières n'y font point
 assez bien nouées les unes avec les au-
 tres, & que les premières preuves ne
 préparent point à celles qui les doivent
 suivre. L'abondance même des pensées
 est un défaut, quand elle nuit au choix.
 Pour former une preuve sensible & com-
 plette, il faut que toutes les parties d'un
 discours se touchent immédiatement.

L. 1.

Comme Lucrèce se fait honneur de
 marcher sur les traces d'Epicure, il com-
 mence, à l'exemple de son Maître, par
 nier la Providence divine. Aucune
 considération ne l'arrête, aucune peur
 ne le retient. Il veut que tout le mon-
 de l'écoute, & il hausse la voix : il se
 félicite même d'être le premier à Ro-
 me, qui ait osé secouer le joug de la
 Religion. *C'est la seule récompense, ajou-*
te-t'il, que je me promette de mon tra-
vail. O homme qui parlez ainsi, igno-
 rez-vous combien cette Religion est
 nécessaire, pour entretenir la paix & le
 bonheur des Sociétés ; combien elle
 console dans les disgraces & les mal-
 heurs inséparables de la vie, combien
 elle a de force & de puissance sur ces
 esprits rebelles & intraitables, que l'im-
 punité

punité porteroit encore au crime. Quand même ce que vous osez dire feroit vrai, nous devrions, & pour notre repos & pour l'intérêt du genre humain, nous devrions, tous unanimement souhaiter le contraire.

L'impie, quoiqu'il entreprenne, n'est pas long-tems d'accord avec lui-même. Souvent, il lui échape des aveux de faiblesse : souvent, ses yeux éblouis s'ouvrent à la vérité, qu'il voudroit se dérober. Ainsi Lucrèce, en niant la Providence, admet une certaine force dans la Nature qui remplit sa place. C'est elle qui agit sans mesure ; c'est elle qui se joue de nos projets & de nos desirs ; qui élève, qui abaisse, qui anéantit enfin toutes les grandeurs humaines. Quelques vers auparavant, Lucrèce parloit de la destruction du Monde, & de la facilité qu'auront les atomes à se séparer les uns des autres. Cela même, s'écrie-t'il, arrivera peut-être sous nos yeux. Plaise cependant à la Nature qui remue & gouverne toutes choses, de nous préserver d'une si horrible catastrophe !

J'ajouterai à cela, quelques maximes les plus sévères de la Morale, en passant par les mains de Lucrèce, prennent un air touchant & persuasif. Il les débite, non à titre de parure & d'ornement, mais comme l'essentiel & le fond même

L. 21

Th. Cre-

ceh in

Præf. Lu-

cret.

28 HISTOIRE CRITIQUE
de son Ouvrage. Heureusement pour
la Religion, ses plus grands ennemis
n'osent se montrer; ils n'osent paroître
qu'en empruntant son langage, c'est-à-
dire, en donnant mille éloges aux bon-
nes mœurs.

III.

Abrégé de
la doctrine.

Liv. I.

Pour le système de Lucrèce, il est
tout semblable à celui de Démocrite &
d'Épicure. Mais le Philosophe Romain
ne se contente point de supposer l'exi-
stence du vuide & des atomes, il s'atta-
che particulièrement à la prouver, & il
élude avec assez d'adresse les objections
qu'il ne peut résoudre. « J'avouë, dit-
il, que les atomes ne sont ni visibles
ni palpables : mais pour cela devez-
vous douter de leur existence ? Aper-
cevez-vous le froid & le chaud ? tou-
chez-vous les vents, le bruit & les
odeurs ? Qu'y a-t'il cependant de plus
réel & d'une expérience plus convain-
quante ? J'ajoute que ces atomes sont
encore indivisibles & impénétrables,
Car la Nature ayant donné à cha-
que Être des propriétés & des per-
fections différentes, elles auroient été
sujettes à une infinité de changemens,
si les premiers corps y avoient aussi
été sujets. Ce sont eux qui depuis
tant

» tant de siècles rendent uniformes &
 » le plumage de certains oiseaux, & les
 » couleurs de certaines fleurs: ce sont
 » eux qui font que tous les arbres d'une
 » certaine espèce, les lauriers par exem-
 » ple, se ressemblent, & se ressemblent
 » ront jusqu'à l'âge le plus reculé, &c.

L'existence des atomes ainsi prouvée, Lucrèce prouve la nécessité du vuide. C'est, selon lui, un espace immatériel, une étendue infinie & propre à recevoir toute sorte de corps. *S'il n'y a point de vuide, continue-t'il, comment peut-il y avoir du mouvement? Le plein suppose par-tout une égale pression & une égale résistance: tout sera donc en repos; un corps n'en déplacera jamais un autre. Le vuide par conséquent est nécessaire, & lui seul explique la plus grande partie des phénomènes de la Nature.* Ces phénomènes assez connus sont la pesanteur & la légèreté, la propagation momentanée du bruit & de la lumière, l'égale distribution du suc nourricier, & l'action par laquelle certains corps paroissent en pénétrer d'autres & passer au travers de leur substance. De-là encore se déduit l'idée de l'Infini, que les Epicuriens proposent hautement. Ce qui termine les atomes, disent-ils, c'est le vuide: & ce qui termine le vuide, ce sont les atomes. L'une de ces deux choses suppose

indispensablement l'autre, & en fait naître l'idée. Par conséquent, on ne peut leur assigner aucunes bornes, ni fixer leur nombre à quelque somme que ce soit. On pourroit appeller cet Infini, un Infini de succession, &, pour ainsi parler, d'assortiment.

Je ne suivrai point Lucrèce dans le détail des figures qu'il attribue aux atomes, & des corps qui résultent de ces différentes figures. J'observerai seulement que sa Philosophie est toute mécanique, & par conséquent d'une beauté de recherche qui revient souvent. Rien n'existe, remarque-t'il, que le vuide & les atomes. Le vuide est quelque chose de passif: toute l'activité réside dans les atomes. Au moyen de leurs mouvemens, de leurs masses, de leurs figures, s'exécute l'ouvrage immense & laborieux de la Nature. Cet ouvrage, éternel sujet d'admiration, ne renferme que des corps dont toutes les proportions & toutes les richesses dépendent du hazard, qui seul forme leurs assemblages, & cause ensuite leurs dérangemens. Les Epicuriens ne pouvoient croire que Dieu eût créé le Monde, ni qu'il le conservât par une attention toujours renaissante. L'indolence & le repos leur paroissent l'apanage de l'Etre suprême, son unique félicité. Quel appanage monstrueux!

heureux ! Quelle félicité imparfaite ! Et combien les Disciples de Platon raisonneoient-ils plus sensément, eux, qui pensoient que le repos seul ne pouvoit rendre heureux les Sages & les Philosophes, dont la récompense après cette vie étoit un séjour paisible dans les Isles des Bienheureux ; & qui joignoient à ce repos une connoissance approfondie de tout ce qui regarde les merveilles de la Nature, connoissance qui encore chaque jour alloit en augmentant ! Car la curiosité ne se rassasie point, & elle devient d'autant plus vive, qu'elle trouve plus d'occasions de se satisfaire.

IV. *De Ciceron.*

On n'estimera jamais ce Grand-homme autant qu'il le mérite. Son esprit, si je l'ose dire, contenoit tous les esprits, ceux mêmes qu'il est si rare de rencontrer séparément. Politique habile : qui a jamais eu plus de zèle pour sa patrie, plus de talens pour percer dans l'avenir, plus de sagacité pour les grandes affaires ? Orateur sublime : qui a jamais loué avec plus d'adresse, & repris avec plus d'amertume ? Philosophe sensé : qui a mieux connu les devoirs de l'homme ? qui a mieux développé toutes les opinions des Grecs &

De Ciceron.

même celles des Barbares ? Le Philosophe cependant (je fais ici l'avou sincere de mon goût) l'emporte & sur le Politique & sur l'Orateur.

Vell. Pa- Cicéron ne dût sa fortune qu'à son
ærc. l. 2. seul mérite ; & il la conduisit heureu-
sement , à travers une infinité de pé-
rils & de jalousies. La première fois
qu'il parut dans le public , il s'attira
l'inimitié de Sylla , qu'on n'offensoit
point impunément. Mais ce qui de-
voit ruiner toutes ses espérances , lui
servit dans la suite : il fut connu , avant
même que d'avoir travaillé à se faire
connoître. Le chemin de la gloire est
bien doux & bien agréable , à qui com-
mence avec tant d'éclat & de bon-

Plut. in Cicer. V. F. Fa-
bric. in vi-
tâ Cicer. heur. Aussi Cicéron surmonta-t'il tous
les obstacles , ou plutôt il n'en trouva
que ce qu'il falloit , pour mettre ses
talens dans leur véritable jour. Chaque
année voyoit croître sa réputation ; &
les graces qu'il obtenoit rapidement ,
paroissoient toujours au-dessous de cel-
les qu'il devoit obtenir. Malgré un
mérite si rare , je trouve deux grandes

Dio Cass. Hist. l. 39. taches dans la vie de Cicéron : une va-
nité trop grande ; & je ne fais quelle
lâcheté d'ame , qui deshonne toujours
celui qui se trouve à la tête des affaires.
Il est impossible que l'homme en place
ne se décele par quelque endroit : tous
les

les yeux sont tournés sur sa conduite.

La victoire inespérée de César changea toute la face des affaires. On ne vit plus que des malheureux, qui implo- roient tristement sa protection. On tra- vestit en louanges, en applaudissemens, le mépris & la haine qu'on devoit avoir pour l'usurpateur. Cicéron s'abbaissa encore plus que tous les autres. La crainte & la défiance, compagnes ordi- naires de la vieillesse, le jetterent dans un long excès de flatteries. Quel étran- ge langage, pour une ame Romaine ! Peut-être en eut-il honte lui-même : car je remarque, que depuis ce moment son irrésolution augmenta, & qu'il ne parut plus touché que de l'étude de la Philosophie. Elle avoit été sa première inclination : elle servit encore à le con- soler dans ce déclin de l'âge, où l'on re- vient naturellement à soi. Heureux, qui se prépare un tel secours !

V.

Pendant sa jeunesse, Cicéron s'étoit fixé à la troisième Académie. Nous ne sommes pas, dit-il, de ces rigides Plato- niciens qui s'imaginent qu'il n'y a rien de vrai : nous croyons simplement que le vrai & le faux sont confondus, incorporés en- semble, & que l'œil humain n'a point la

Cic. epist.
15. ad
Brut.

Réflexions
sur les Ou-
vrages.

philoso-
phiques.
L. 1. de
Nat. Deor.
V. etiam
l. 1. n. & 50.
Quæst.
Acad.

force de les démêler. Il suit de-là, que tout n'est que probable dans l'Univers : mais ces probabilités adroitement ménagées suffisent pour conduire le Sage, pour l'empêcher de s'égarer pendant le court trajet de cette vie. On juge bien qu'avec de tels principes, Cicéron ne prend jamais un air décisif, ni un ton important. Il se moque même de ceux qui se passionnent pour quelque Auteur, qui le regardent comme leur oracle, qui cedent aveuglément à toutes ses décisions, qui ne font aucun usage de leur esprit. *Vivere*, c'étoit sa devise, *cogitare est* : on ne vit en effet qu'autant qu'on pense. » Sur cela, continuë-t'il, je ne » puis m'empêcher de rire de l'entêtement des Pythagoriciens. Si on leur » conteste quelque proposition, ils ne » daignent point l'expliquer, & ils répondent avec une folle assurance, » *C'est lui qui l'a dit*. Ainsi, on accorde à l'autorité le droit de convaincre, qui n'appartient qu'à la raison. Cicéron gardoit la même conduite dans le cours ordinaire de la vie. Il ne jugeoit point des hommes sur les apparences, ni à la première vuë. Il étoit toujours en garde contre leurs subtilités, & leurs tromperies. Rien au fond ne lui paroissoit sublime ni abjet, louable ni reprehensible. *Non soleo, mi Brute, (quod tibi*

Epist. 1.

tibi notum esse arbitror) temere affirmare de altero. Est enim periculosum, propter occultas hominum voluntates, multiplicesque naturas.

V. etiam ad Attic. epist. plurimas, & præf. l. 14.

Le premier Ouvrage que composa Cicéron depuis sa retraite, fut un Discours vif & pathétique, pour exhorter à l'étude de la Philosophie. Comme on n'a aujourd'hui que quelques fragmens de ce Discours, on n'en peut juger que par la rapide impression qu'il fit sur le cœur de Saint Augustin, & par les mouvemens de vertu qu'il avoit excités à Rome. L'Auteur qui se rend aimable, & dont le cœur est d'intelligence avec la main, persuade infailliblement. Je trouve les même art, le mêmes délicatesses de style, dans tous les Ouvrages philosophiques de Cicéron. Il ne cherche point à s'assujettir le lecteur : il le conduit avec prudence, il le ménage en se cachant de lui, il l'échauffe par degrés. Souvent on ne prévoit point la route qu'il veut tenir, pour frapper au but : mais il y frappe sûrement. Tant de fleurs, & des fleurs si belles, naissent sous ses pas, qu'il s'amuse d'ordinaire à les cueillir. Il ne se hâte point. Tout lui devient un sujet de digression. Mais s'accessoire n'est jamais inutile : & même s'il manquoit, quelque chose manqueroit au principal. C'est là tout ce que

36 HISTOIRE CRITIQUE
faire le plus habile Maître.

De Fin. Ici, Cicéron reconnoît que la véritable
l. 5. Science de l'homme est de se procurer le bien, & de fuir persévéramment le mal, tant par rapport à l'esprit que par rapport au corps. Il réduit à des notions générales tout ce que les Anciens avoient dit sur cette matière :

Tuscul. & ce qu'il y ajoute, quoiqu'un peu
l. 5. long & un peu diffus, me semble tranchant. Là, Cicéron étale les principes les plus sûrs & les règles les plus invariables pour bien vivre. Il commence par le mépris de la mort, qui est certainement la plus rude de toutes les épreuves, & celle qui humilie davantage notre amour propre. Il montre ensuite que la douleur & les maladies ne doivent point abattre un homme de courage, ni le porter à des plaintes ridicules ; que les revers & les disgrâces de la fortune sont, à tout prendre, plus aisés à soutenir, que ses faveurs, ses bienfaits ; qu'on tombe dans un abîme de maux, en écoutant trop ses passions, elles, qui se déguisent de tant de manières différentes & qui changent si souvent d'allure & de physionomie. Enfin, il conclut que rien ne peut nous rendre heureux, que l'exercice constant de toutes les vertus. Car elles forment une étroite chaîne, & ne se détachent
l'une

l'une de l'autre, qu'à leur ruïne entière & à notre pure perte.

Mais ce qui accrédite davantage l'Orateur Philosophe, ce sont les Livres de la Nature des Dieux, & principalement le second. On y trouve un amas prodigieux de connoissances & de réflexions, plus encore de ces dernières que n'en offrent les principaux Ouvrages des Anciens. Souvent, lorsqu'on a trop de matériaux à employer, on hésite & on se trompe sur le choix. Mais Cicéron réussit encore de ce côté-là. Son goût le distingue autant que ses vastes recherches. Dirai-je qu'à tant de beautés se joint une expression noble & élégante ? ce mérite est ordinaire à Cicéron, & ne demande point à être relevé.



CHAPITRE XXXII.

I. De la Philosophie qui s'introduisit à la Cour d'Auguste. II. De celle qui s'introduisit à la Cour de ses Successeurs. III. Mort de Traséas Pætus. IV. Premier Exil des Philosophes sous Néron. V. Second Exil sous Vespasien. VI. Troisième Exil sous Domitien.

I.

De la Philosophie
qui s'introduisit à la Cour d'Auguste.

Hist. du second Triumv. l. 1.

Suet. in Aug.

Après les fureurs inouïes de la guerre civile, après les meurtres & les proscriptions du Triumvirat, Rome parut goûter les douceurs de la paix. Une main propice essuia les larmes, qu'elle avoit si souvent répandues sur le tombeau de ses enfans animés à leur perte mutuelle. Ce fut Auguste, qui ramena de si beaux jours. Devenu Maître de l'Empire, il ne songea plus qu'à se faire aimer; & à force de bienfaits, il s'attacha le peuple Romain defaccoutumé de l'ancienne liberté, mais qui vouloit une tyrannie douce & déguisée. Quoique le pouvoir suprême fût remis entre ses mains, il ne s'en servoit qu'avec prudence & modération, souvent même avec un regret affecté qui donnoit espérance du rétablissement de la République. Il vouloit gagner les esprits, avant que d'exiger les humbles devoirs. La félicité publique augmentoit la sienne, ou plutôt, il confondoit l'une avec l'autre. Au milieu de tout cela, la vie d'Auguste étoit celle d'un Empereur, mais d'un Empereur qui commande à une nation magnanime. Sa Cour, moins brillante à la vérité que polie & spirituelle, sembloit être la patrie de tous les honnêtes-gens

gens. Il se dépouilloit parmi eux de l'orgueil du trône, & ne gardoit que le titre d'homme d'esprit. Qu'alors il devoit paroître délicieux ! Son mérite personnel agissoit seul ; & plus on l'avoit admiré , plus encore on l'aimoit , & presque sans s'en appercevoir. Il disoit souvent , que c'étoit la marque d'un esprit léger & glorieux , que de troubler le repos de ses citoyens , pour se procurer l'honneur du triomphe & une couronne de laurier, *qui à la bien priser , disoit-il en riant , n'est* Aur. Vic-
après tout qu'un amas de feuilles inutiles. tor.

Cette vie molle & oisive , ce raffinement de conduite ; ce goût délicat qui préféroit la réputation de bien écrire à la volupté , & la volupté à tout le reste ; d'autres raisons encore , mirent à la mode la Philosophie d'Epicure. Tel fut Auguste lui-même : tels furent ses meilleurs amis , & précisément ceux qui méritoient le plus de l'être ; Mécénas , Agrippa , Statilius Taurus , Horace , Virgile , Rabirius , Tite-Live , Tibulle , Ovide , &c. Quels hommes ! & qui a jamais eu plus qu'eux de finesse , d'agrément , de pénétration d'esprit ? Autant qu'on les a admirés pendant leur vie , dit Velléius-Paterculus , autant est-il difficile de les blâmer après leur mort. Les L. 23
 Ouvrages des uns sont remplis de ces traits brillans, qui ont paré presque tous
 les

les Ecrits des siècles suivans : les autres, par leur générosité & leurs bienfaits, ont enhardi les Auteurs de ces Ouvrages & les ont mis en état de travailler. Enfin le mérite malheureux, & quelquefois ignoré de lui même, trouvoit en ce siècle des amis & des protecteurs : il n'avoit pas même besoin de se faire con-

Ubi supra. nôtre.

Au rapport de Suétone, Auguste fit bâtir un Temple à Apollon, & l'orna d'une Bibliothèque magnifique. Souvent il venoit s'y renfermer avec ses meilleurs amis : & dans sa vieillesse, il y donnoit audience aux principaux de sa Cour & aux Ambassadeurs étrangers, qui ne rougissoient point de voir ainsi les Lettres se marier à l'Empire. Quoique son goût le portât aux choses d'agrément, il ne négligeoit point la Philosophie. Il eut même plusieurs personnes à sa Cour, qui en faisoient une étude sérieuse. Je ne nommerai qu'Apollodore de Pergame, Aréus & ses deux fils, Nicolas de Damas, & Athénodore de Tarse, qui publia un Commentaire sur les Catégories d'Aristote. Leur exemple anima l'Empereur à composer lui-même des Discours judicieux, pour

Rapin, inspirer l'amour de la Philosophie. Sans
Réflex. sur doute qu'il entendoit cette Philosophie
la Philos. sensée & toute d'usage, cet air de mo-
dération

dération & de douceur, qui l'avoit fait régner assez paisiblement, dans une révolution aussi violente que le fût alors celle de l'Empire Romain.

II.

La Philosophie Epicurienne, qui s'é- De celle
toit introduite à la Cour d'Auguste, s'a- qui s'intro-
bolit entièrement sous ses successeurs. duisit à la
Il en falloit une plus forte & plus cou- Cour de ses
rageuse, pour supporter les excès & les succes-
bizarreries du nouveau gouvernement. seurs.
Tibere fraya le chemin à la tyrannie.
Tout devenoit criminel sous un Empe- Suet. in
reur, qui se sentoît toujours coupable. Tib.
Il punissoit aussi sévèrement les plaintes
& les soupîrs, que les crimes; & d'ordi-
naire il déguisoit les punitions les plus
violentes, sous un air d'amitié. Il défen-
doit aux malheureux ce qu'on ne peut
leur ravir sans injustice, le sentiment de
leurs peines & de leurs disgrâces. Cela
fut cause que tous les honnêtes-gens de
Rome embrassèrent le Stoïcisme, & se
firent une Philosophie conforme à l'état
douloureux où ils se trouvoient. Con-
trainte amère, mais plus propre que la
prospérité, à inspirer le goût de la
vertu!

Tibere s'étoit fort attaché à l'Astrolo-
gie, pendant le séjour qu'il avoit fait à
Rhodes.

- Tac. An- Rhodes. Un certain Thrasylle ou Thra-
 mal. l. 6. sylle l'entretenoit dans cette folie, qu'au-
 torisoient par malheur quelques essais
 de prédictions qui réussirent à Tibère, &
 dont la principale étoit son élévation à
 l'Empire. J'ai remarqué que non-seule-
 ment les hommes vicieux se deshono-
 rent par une conduite choquante & dis-
 solue, mais encore qu'ils recherchent
 dans le cours de leurs études ce qu'il y
 a de plus frivole & de plus chimérique.
 Aug. de Civit. Dei l. 6. Néron aussi méchant que Tibère, &
 qui s'effayoit pendant les cinq années
 qu'il parut vertueux à ne plus l'être tout
 Phil. l. 4. à coup : Néron, dis-je, remplit Rome
 & sa Cour de Magiciens Arabes & Sy-
 riens. Il se fit dès-lors initier à leurs
 Mystères ténébreux & insensés, par le
 moyen de Tiridate Roi d'Arménie &
 Plin. l. 30. lui-même grand Magicien. Ce Tiridate
 étoit venu à Rome pour recevoir l'in-
 vestiture de ses Etats, & pour s'acquérir
 de nouveaux amis. Il poussa la supersti-
 tion pendant son voyage, jusqu'à n'oser
 cracher dans la mer, tant les élémens
 lui paroissoient sacrés & digne de ce
 ménagement.

III.

Mort de
 Thraséas
 Pætus.

Mais, ô légèreté, ô foiblesse extrême
 de l'esprit humain ! Néron se dégoûta
 bientôt

bientôt des Imposteurs qui brilloient à sa Cour. Sous prétexte d'annoncer l'avenir, ils excitoient secrètement à la révolte & à la sédition : ils favorisoient tous les conspirateurs. Aussi leur chute ne surprit-elle personne ; & Néron entre autres fit charger de fers Musonius le Babylonien. Pendant qu'il étoit en prison, Apollone de Thyanes vint à Rome Philost.
ubi supra. pour le voir : & comme ils ne purent l'un & l'autre s'entretenir de vive voix, ils s'écrivirent par adresse les lettres suivantes.

Apollone au Philosophe Musonius.

» J'avois dessein de vous aller voir ,
 » pour admirer & votre éloquence , &
 » la fermeté avec laquelle vous soutenez
 » vos malheurs. J'aurois aussi examiné
 » s'il n'y a point quelque moyen de les
 » adoucir. Peut-être qu'on vous aura dit
 » que mon art peut aussi facilement vous
 » tirer de prison , qu'Hercule tira au-
 » trefois Thésée des Enfers. Mandez-
 » moi quelles sont là-dessus vos inten-
 » tions. Adieu.

Musonius au Philosophe Apollone.

» Je vous suis extrêmement obligé de
 » votre générosité. Mais un homme qui
 » n'attend

» n'attend que l'heure favorable pour
 » se justifier, & qui ne se reproche au-
 » cun crime, doit supporter ses chaînes
 » jusqu'à ce que son innocence éclate.
 » Adieu.

Ce fut pendant ce voyage qu'Apollone fit une si belle réponse à Télésin, qui avoit à Rome la principale Intendance des choses sacrées. Cet homme, qui étoit plus politique encore que Prêtre, l'avoit prié de lui dire naïvement ce qu'il demandoit aux Dieux dans ses longues prières. » Je leur demande, re-
 » prit Apollone, que la paix & la ju-
 » stice régnerent entre les hommes; que
 » les loix ne perdent point de leur for-
 » ce ni de leur vigueur; que les sages
 » soient toujours indigens, & que les
 » fots s'enrichissent seuls, de maniere
 » cependant qu'ils n'aient point le pou-
 » voir de nuire. Je demande encore aux
 » Dieux, continua-t'il, qu'Apollone ne
 » souhaite que ce qui convient à son
 » état & à sa condition; que son bon-
 » heur dépende de son attachement à la
 » vertu; qu'il soit enfin le plus malheu-
 » reux de tous les hommes, s'il s'écarte
 » de son devoir.

Outre les prétendus Magiciens sur qui
 tomba l'implacable colère de Néron, il
 s'attaqua à tous ceux qui cultivoient la
 Phi-

Philosophe Stoïcienne. Son dessein, dit *Annal. I.*
 Tacite, étoit d'étouffer toute la vertu qui 16.

restoit sur la Terre, & de montrer que les autres Empereurs avoient bien pu faire mourir des hommes, mais que lui seul faisoit mourir des hommes vertueux. Tels furent Rubellius Plautus, Lucius Vétus, Antéius Ostorius, Annæus Mella, Barréas Soranus, Thraséas Pœtus, &c. Ce dernier sur-tout avoit une haute réputation de sagesse. Quand l'Empereur l'eut condamné à la mort, il lui envoya un Officier de ses Gardes pour l'instruire de son arrêt. Thraséas se reposoit alors dans ses jardins, environné de tout ce qu'il y avoit à Rome de plus illustre & de plus savant. Le Philosophe Démétrius étoit assis à sa droite; & ils s'entretenoient l'un & l'autre des prérogatives de l'ame raisonnable, de sa nature, de la maniere dont elle se sépare du corps. Un des amis de Thraséas vint, les larmes aux yeux, lui apprendre le rigoureux jugement de l'Empereur. Il l'écouta sans aucune émotion, & ayant annoncé cette triste nouvelle à ceux qui l'accompagnoient, il les pria de se retirer promptement, de peur que sa disgrâce ne leur devînt fatale. Il conjura en même tems sa femme qui étoit fille de l'illustre Arrie, & qui vouloit suivre l'exemple de sa Mere,

re,

re, de ne point se tuer & de se conserver pour l'instruction d'une famille malheureuse. Après quelques momens de solitude, & sans se permettre aucune plainte contre l'injustice des Dieux, Thraséas se fit couper les veines: genre de mort qu'il avoit choisi par préférence. Comme son sang couloit abondamment, il appella l'Officier de Néron, & lui dit d'une voix affoiblie: » Vous » voyez quelle est ma fermeté. Je sou- » haite que les Dieux immortels vous » préservent d'une mort si violente: mais » les tems sont fâcheux, & il est à pro- » pos d'avoir devant les yeux des exem- » ples forts, qu'on puisse suivre.

IV.

Premier J'ai rapporté d'autant plus volontiers
 Exil des tout le détail de la mort de Thraséas
 Philoso- Poetus, que ce fut comme le signal de
 phes sous la persécution qui s'éleva à Rome con-
 Néron. tre les Philosophes, & en général con-
 tre tous les honnêtes-gens. Ceux qui
 échapperent aux traits meurtriers de Né-
 ron ou s'exilèrent eux-mêmes, ou fu-
 rent transportés par ordre de l'Empereur
 dans des lieux écartés & solitaires. Ja-
 mais on ne vit une plus odieuse calami-
 té. D'ailleurs, cette mort peut servir de
 modèle. Personne n'est à l'abri des mal-
 heurs

heurs les plus effrayans : mais on est maître de les soutenir avec courage, & de regarder la mort comme la seule action d'importance, qu'on ait à faire pendant toute la vie. *Hoc quotidie meditare, ut possis aequo animo vitam relinquere.* Sen. de brev. vitæ.

V.

Il y a grande apparence que les Philosophes maltraités revinrent à Rome, ou sous Galba, ou sous Othon. Car à peine Vitellus eut-il la couronne sur la tête, qu'il donna la charge d'Intendant-général des Vivres à Caius Musonius Rufus, Chevalier Romain, qui se trouva en cette qualité au fameux siège de Jérusalem. Or Musonius Rufus avoit été enveloppé dans la disgrâce commune des Philosophes, arrivée par les ordres de Néron ; & même il s'étoit retiré à la campagne, pour éviter l'orage qui le menaçoit. Il faut donc que son retour dans la Capitale ait précédé le règne de Vitellius. La conséquence est palpable. Second Exil sous Vespasien, V. Jonsq. 3.

Une autre raison encore, c'est que Vespasien jaloux de son autorité, éloigna de Rome une seconde fois tous les Philosophes. Il vouloit par-là se venger des traits injurieux & satiriques, dont Suet. in Vesp. dont

48 HISTOIRE CRITIQUE

dont ces Philosophes l'accabloient chaque jour. Souvent même ils refusoient de se lever, lorsque l'Empereur se présentoit aux spectacles ou aux promenades publiques, lui reprochant par ce dédain affecté, & la bassesse de son origine, & les commencemens honteux de sa fortune. J'ajouterais à cela, que L. Mucianus, qui avoit été Gouverneur de Syrie, contribua beaucoup à fomentier dans le cœur de Vespasien cette aversion pour les Philosophes. Leur conduite trop régulière étoit une critique Hist. des suivie, & par-là même plus insultante, Emp. l. 2. des désordres qui regnoient parmi les Courtisans, & que Mucianus, homme vain & naturellement voluptueux, autorisoit de son exemple. On peut assurer que d'ordinaire les défauts des Princes & des Rois sont moins leurs défauts propres, que ceux des personnes qui les approchent, & qui par leurs indignes flatteries, par une complaisance étudiée les enhardissent au crime, ou du moins à une vie toute pleine de bagatelles & noyée dans les plaisirs.

VI.

Troisième
Exil sous
Domitien.

Le nouveau regne de Titus ramena les Philosophes à Rome, qui sentoient bien

bien le mérite de se retrouver dans une Aur. Vic-
 Ville, où abondoit tout ce qui peut ^{tor.}
 nourrir & fertiliser l'esprit. On dit
 même que cet Empereur si doux, si
 bienfaisant, ne dédaignoit pas de con-
 verser, de s'instruire avec eux; & que
 ce fut Apollone de Thyanes qui les lui
 avoit recommandés. En passant par la
 Grèce, Titus s'étoit fait un mérite de
 l'aller voir, & de l'interroger sur la ma-
 nière dont il devoit se conduire, pour
 regner avec sagesse, avec gloire. Apol-
 lone lui répondit : *Aimez qu'on vous di-
 se la vérité, & recherchez ceux qui ose-
 ront vous la dire. Je connois à Rome
 un Démétrius, Philosophe Cynique, avec
 qui vous ferez bien de vous familiariser.
 S'il apperçoit quelque tache dans votre
 vie, s'il trouve quelque défaut dans la
 conduite que vous tiendrez, soyez sûr que
 ce Philosophe vous en avertira sans détour,
 sans user d'aucun déguisement.*

A Titus succéda Domitien son frere. Aul. Gell.
 re; mais comme il étoit aussi corrom- l. 15.
 pu, aussi gâté dans ses mœurs, que son
 prédécesseur avoit été vertueux, il at-
 taqua pour la troisième fois les Philoso-
 phes & les exila de Rome. » Je suis fa-
 » tigué, disoit-il, d'entendre louer sans Suet. in
 » cesse Thrasséas Poetus & Helvidius Dom. Plin.
 » Priscus. Je suis las de voir que dans Epist. l. 3.
 » une corruption générale, il y ait en-

» core des ames privilégiées qui s'ab-
» stiennent du crime.

Les Philosophes que Domitien avoit bannis, se retirèrent tous, les uns dans les Gaules, les autres en Espagne, quelques-uns même dans les cavernes & les déserts d'Afrique, sans autre secours que le travail de leurs mains, & sans autre adoucissement que les Ouvrages de Platon, qu'ils emportoient avec eux. Mais ce qui mit le comble à la tyrannie qu'exerçoit l'Empereur, c'est qu'il vouloit impérieusement qu'on trouvât criminels tous ceux qu'il haïssoit; & il auroit cru perdre le mérite du châtiement, si quelqu'un avoit plaint les malheureux qu'il châtioit avec le plus de rigueur, & le moins de justice.

Tillem.
Hist. des
Emp. t. 2. On croit qu'Epictète sortit de Rome avec les autres Philosophes, que chassa l'impétueux Domitien. Cet Epictète, le plus disgracié de tous les hommes, soutint ses malheurs avec un courage inflexible. Il brava les fers, les maladies, la pauvreté même, si honteuse à ceux qui aiment l'indépendance. Il croyoit avec les Stoïciens, que les Dieux qui ont tout arrangé dans le meilleur ordre possible, tiroient une partie de leur gloire des désagremens de sa condition: & cela considéré, il en étoit satisfait, il s'en applaudissoit même d'une

ne maniere très-sincere. Qu'il seroit heureux, pour le soulagement de la vertu maltraitée & avilie, que tous les hommes pensassent ainsi ! Nous avons encore sous le nom d'Épictète, un Traité rempli certainement de grands traits de morale, mais d'une morale trop outrée & hors du commun usage. Il recommande le vrai, d'une manière à le faire haïr. J'avouerai naïvement, que c'est faire tort à la vertu & à la Religion, que de leur donner un air triste & rembruni : c'est vouloir persuader aux autres que le Monde est gouverné par un Principe envieux & jaloux ; que Dieu témoigne de l'amertume, qu'il aime à se venger, qu'il punit par goût & sans ressource ; que le zèle consiste à se refuser les soulagemens & les douceurs de la vie : comme si la vie qui nous est donnée pour nous avancer dans la piété, devoit être un ennui continuel ! Je voudrois qu'il ne fût permis d'écrire sur la Religion, qu'à ceux qui savent la rendre aimable.

Une Dame Romaine, mais Philosophe d'inclination, composa une Satire très-vive contre l'Edit de Domitien, & ne l'épargna point lui-même. » O J. C. Scamuse, disoit-elle, à quoi pense le Maître des Dieux ? Veut-il changer bizarrement ce que nos peres ont établi ?

V. Sulpitii Sat.

J. C. Scamuse. lig. in Hypercritico.

» Veut-il nous dépouiller de tous les pré-
 » sents, que sa bonté ingénieuse nous a
 » faits ? Son dessein feroit-il, après nous
 » avoir arraché la raison & même l'usage
 » de la parole, de nous réduire à vivre
 » de gland & à ne boire que de l'eau ?
 » Peut-être qu'il abandonne le gouver-
 » nement de Rome, pour veiller de plus
 » près à celui des autres Nations.... Un
 » Empereur qu'avilit une longue débau-
 » che, ose proscrire tous ceux qui se plai-
 » sent à l'étude de la Sagesse. Quel est
 » notre malheur ! Nous avons quitté Co-
 » rinthe & Athènes, pour donner un
 » nouveau lustre à la ville de Rome. Et
 » cependant Rome ingrate bannit au-
 » jourd'hui ces mêmes hommes, qui
 » l'honoroient davantage. Ils fuient, ils
 » n'ont pas seulement la liberté d'em-
 » porter le peu qui leur appartient.

In vitâ
 Agric.

Tacite remarque, que sous les pre-
 miers Empereurs, ou plutôt les premiers
 Tyrans de Rome, on fit bruler un grand
 nombre d'Ouvrages curieux & de Li-
 vres importants. Sans doute, ajoute Ta-
 cite, que ces Empereurs s'imaginoient
 que le même feu qui réduisoit en cen-
 dres les travaux de tant d'excellens es-
 prits, anéantiroit les justes plaintes du
 peuple Romain, la liberté du Sénat, le
 sentiment intérieur de tout le genre-
 humain. Ce fut pour cela qu'ils exile-
 rent

DE LA PHILOSOPHIE. 53
rent les Philosophes, & tous ceux qui
avoient rapport aux beaux-Arts, afin
de ne plus trouver à Rome ni vertu ni
honnêteté.



CHAPITRE XXXIII.

- I. *Réflexions sur les différens Exils où les
Philosophes ont été exposés à Rome.*
II. *De Sénèque.* III. *De Pline.* IV. *De
Plutarque.*

I.

LA Philosophie, comme je l'ai fait *Réflexions*
voir, fut très-maltraitée à Rome *sur les dif-*
depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui *férens*
de Nerva, & de Trajan. Aussi y eut-il *Exils où*
alors plus de Philosophes de mœurs & *les Philo-*
de sentimens, que d'érudition & de gé- *sophes ont*
nie: c'est-à-dire, plus d'hommes d'une *été exposés*
trempe forte, qui s'étayerent des leçons *à Rome.*
du Portique pour braver tout ce que la
tyrannie avoit de menaçant, que d'hom-
mes féconds en recherches, & qui s'u-
nirent pour percer dans les énigmes de
la Nature. Je trouve cependant trois
Philosophes, qu'à certains égards, on
peut honorer du titre d'Inventeurs, &
dont les Ouvrages offrent des beautés,

C 3 qui,

qui , loin d'avoir été effacées par le tems, croissent encore chaque jour & flattent les vrais connoisseurs.

II. De Sénèque.

De Sénèque.

Sénèque avoit de l'esprit infiniment, & de cet esprit fin qui touche & qui impose tout ensemble. Ses Traités, ses Lettres, en font la preuve continuelle. Tout y est ferré, exact & réfléchi: tout y est sur le ton instructif des Sentences, peut-être même ce qui ne devroit point y être. Sénèque n'oublie jamais qu'il parle devant le Public, & il tâche de se surpasser lui-même. Aucun trait foible ne sort de ses mains, aucune négligence de pinceau ne lui échape. C'est un Ami zélé & intrépide, qui ne prie point qu'on l'écoute, mais qui l'ordonne impérieusement. Son art, qu'il met sans cesse à découvert, consiste moins à faire aimer la vertu, qu'à faire haïr le vice. Sans doute qu'il ne croyoit pas les hommes capables d'un plus grand effort. Et d'ailleurs, comment inspireroit-il l'amour de la vertu, lui qui l'exagère jusqu'au dégoût, lui qui rend impraticable tout ce qu'il propose? Le parfait même, à force de l'orner, il le porte bien-loin au-delà des bornes. Qu'est-ce en effet que son Sa-
ge,

ge, qu'une idée ambitieuse & chimérique, qu'un masque de raison, qu'un homme qui est toujours en contradiction avec lui-même ? Dès qu'on l'approche, on sent qu'il veut se dérober à ce qu'il y a de plus vif dans la vie, aux sentimens. Quelle folie plus grande, que d'ajouter aux maux réels & cuisans que nous font la Nature & la Fortune, la ridicule vanité de croire que tant de maux ne nous touchent point ?

J'avouerai cependant, que l'austérité dont se pare Sénèque, est toute sur ses lèvres. Sa conduite n'étoit point sans nuage. On l'accusoit, dit Tacite, d'a- Annal. I.
voir partagé le lit d'Agrippine, & d'a- 130
voir été dans la suite un des principaux instrumens de sa mort. Son avarice étoit prodigieuse : & quoiqu'il possédât de grands biens, il ne cessoit d'en amasser par des voies illégitimes, par des usures criantes. Enfin, on lui reprocha plus d'une fois de prétendre secrètement à l'Empire. Il me semble que les actions des hommes ne démentent que trop souvent leurs discours : ils nous effrayent par leur morale, ils nous rassurent par leurs actions.

Les sept Livres que Sénèque a composés sous le titre de *Questions naturelles*, renferment une Physique assez étendue & assez spécieuse : non qu'il fon-

de tous ses raisonnemens sur des expériences certaines, mais parce qu'il détourne ces mêmes raisonnemens à des remarques utiles & agréables. On trouve toujours à gagner avec un Auteur, qui fait une foule d'anecdotes & qui les place à propos. Ce qu'il ajoute à sa matière, intéresse plus que la matière même. Suivant la doctrine des Stoïciens, Sénèque croyoit que Dieu est l'ame du Monde, & que cette ame également répandue agit & vivifie tout l'Univers. Il suit de-là, disoit-il, que chaque élément a une vie qui lui est propre; que l'air se meut de lui-même, & que tantôt il se dilate, tantôt il se resserre & occupe moins d'espace; que l'eau se nourrit à sa maniere & en s'imbibant de toutes les vapeurs; que le feu qui dévore & consume les choses les plus dures, produit cependant une infinité de plantes & d'animaux, &c. Ainsi la matière agit par elle-même, & le mouvement lui est essentiel. Peut-on douter, ajoute Sénèque, que la terre n'ait une ame qui s'échappe & se répand par tous ses pores? Sans cela, comment suffiroit-elle à nourrir tant d'arbres & tant de plantes; à faire éclore tant de fleurs & tant de fruits, à produire dans ses entrailles ces métaux si précieux, & si recherchés des hommes?

Il y a plus. Le Ciel qui nous environne, le Soleil qui nous éclaire, les Astres qui brillent sur nos têtes & paroissent si bien arrangés : tous ces corps ne reçoivent-ils pas de la terre leur force & leur éclat ? n'est-ce pas son souffle qui les fait vivre ? Or il seroit impossible que la terre pût se conserver elle-même, & fournir à tous les besoins de la Nature, si elle n'étoit impregnée d'une ame subtile & toute puissante, qui se rétablit & se renouvelle sans cesse, &c. Que peut-on conclure de ces remarques générales, sinon qu'il y a dans le sein de la terre de grands réservoirs, qui ne sont remplis que d'air ? Et c'est cet air souterrain, mu avec rapidité & différent selon les canaux par où il passe, selon les filières par où il se modifie, que Sénèque appelle l'ame de Monde. Il lui attribue tout le jeu & tout le mécanisme de la Nature ; les tremblemens de terre, les volcans qui jettent une pluie de soufre, les couleurs de l'arc-en-ciel, les parélies, les cercles lumineux qui paroissent autour du Soleil, mille autres phénomènes encore plus rares & plus difficiles à expliquer. Enfin Sénèque a sans cesse recours à cet air agité qui circule dans tout l'intérieur de la terre, & qui est capable en se resserrant de résister aux corps les

plus durs, & même de les soutenir.

L'opinion qui suppose à l'air je ne sais quelle teinture de divinité, est très-ancienne. Anaximandre & Diogène d'Apollonie l'avoient enseignée dans la Grèce : à leur exemple, Sénèque l'enseigna parmi les Romains, mais en y apportant beaucoup d'adoucissemens. Il auroit dû y en apporter davantage, & convenir seulement que l'air par ses deux grandes propriétés, sa pesanteur & son ressort, est le premier mobile de tous les changemens qui arrivent sur la terre, & qui y produisent sans cesse des phénomènes nouveaux.

De la partie physique dont Sénèque a composé ses Questions naturelles, je passe à la partie historique : & c'est, à mon avis, ce qu'il y a de plus intéressant dans son Ouvrage. Par exemple, il nous apprend que les Romains avoient des Miroirs qui grossissoient extrêmement les objets; des Miroirs qui multiplioient un même objet plusieurs fois; d'autres qui enlaidissoient, jusqu'à ne pouvoir se souffrir; des Miroirs enfin d'une hauteur prodigieuse. On fait qu'ils étoient anciennement de quelque métal fondu; & non de crystal, comme sont les nôtres, ou de verre préparé. Sénèque raconte ailleurs que les Gourmets à Rome étoient si friands & si délicats, qu'ils faisoient servir

servir sur table le poisson tout en vie, & renfermé dans des vases transparens. Ainsi les yeux se contentoient avant le goût : & parmi les Convives, aucun ne pouvoit craindre d'être surpris. Le grand art de la volupté est de faire en sorte que tous les sens y participent en même tems.

Voici deux autres remarques, qui paroïtroient incroyables, si des expériences modernes ne les confirmoient. La première regarde une riviere qui se forma tout-à-coup dans la Carie. *Elle étoit pleine de poissons inconnus*, dit Sénèque, *mais si dangereux, que tous ceux qui en mangèrent, moururent empoisonnés*. On éprouve quelque chose de semblable dans la Louisiane, ce pays infertile & presque de niveau avec la Mer : on ne sauroit y fouiller, même à 20 & 30 pieds de profondeur, qu'on ne rencontre des amas d'eau salée où se nourrissent des poissons & des coquillages fouter-

rains, qui sont un mets empoisonné. La seconde remarque tombe sur une entreprise de Philippe, Roi de Macédoine. Il fit descendre plusieurs ouvriers dans une mine abandonnée, & il leur promit de grandes récompenses, s'ils pouvoient la parcourir entièrement. Mais ces ouvriers penserent se noyer, & revinrent bientôt sur leurs pas. On ne

V. Miscell.
Curios. sive
Ephem.

Phys. an-
num. tert.

put les obliger par les plus grandes menaces à y retourner. Toutes les mines du Perou sont sujettes à de pareilles crues d'eau, si subites quelquefois, qu'une infinité d'ouvriers y périssent: & ce qui coûte le plus, c'est le soin continuel qu'il faut prendre pour les épuiser. Les frais en sont immenses.

Au reste, Sénèque a connu plusieurs grands principes de la Méchanique des liqueurs; témoin celui-ci: Tout corps qui flotte, pèse autant qu'il déplace d'eau. Là-dessus, il explique la formation de certaines Isles mouvantes, telles qu'il s'en trouve en plusieurs lieux. Il fait voir qu'elles ne sont qu'un amas de vieilles fouches & de racines entremêlées de terre, & liées ensemble par la viscosité de l'eau. Ces Isles ont très-peu d'épaisseur, quoique souvent on y voye croître des saules & d'autres arbres semblables. Il paroît aussi que Sénèque a eu quelque idée de cette proposition: Que la ligne de la plus vite descente n'est point la ligne droite.

Dans le Traité qu'il a fait de la Providence, il parle ainsi du flux & reflux.

» Faites y attention, vous verrez que
 » les rivages demeurent à sec, lorsque la
 » mer se retire; & au contraire qu'ils se
 » couvrent d'eau, lorsqu'elle revient sur
 » ses pas. Raisonnez maintenant sur ce
 » jeu

» jeu de la Nature, vous croirez que
 » tantôt la mer se resserre en elle mê-
 » me, & tantôt qu'elle étend ses bornes
 » & se ressaïsit des lieux qu'elle a aban-
 » donnés: Cependant toutes ces alter-
 » natives de marées qui arrivent précé-
 » sèment à certains jours & à certaines
 » heures, dépendent de la Lune, qui
 » est cause qu'elles sont plus ou moins
 » grandes. Car enfin tout l'Océan est
 » sous sa domination, & ne déborde
 » que par ses ordres.

III. *De Pline.*

Pline nâquit à Vérone, comme tous De Pline.
 les Critiques en conviennent aujour-
 d'hui. L'ambition n'avoit pas encore
 mis à la mode ce préjugé fatal aux Scien-
 ces, & trop souvent repeté, que les
 gens de Lettres ne sont propres qu'à
 vivre dans l'obscurité de leur cabinet.
 Pline exerça des emplois très-considéra-
 bles, & il eut avec cela le loisir de pu-
 blier un grand nombre d'ouvrages. Per-
 sonne n'a été plus convaincu que lui de
 la nécessité de l'étude: il regardoit tout
 le tems qu'on lui déroboit, comme un
 tems perdu, & dont la perte doit causer
 des regrets infinis. » Je donne tout le Plin. in
 » jour aux affaires, dit-il agréablement procem.
 à Titus, depuis Empereur & alors Con-
ful

Plin. ju-
nior epist.
l. 3.

ful pour la sixième fois : » & je me ré-
» serve la nuit afin de l'employer à la
» lecture & à la composition. Ne se-
» rois-je pas trop heureux encore, quand
» cette conduite ne me procureroit
» d'autre avantage, que celui de vivre
» plus long-tems ? Le sommeil ôte la
» moitié de la vie ; & c'est un gain infail-
» lible, plus sûr & plus légitime que tous
» les autres, que de s'y livrer le moins
» qu'on peut.

Vossius de
Hiftor. Lat.
Hift. Nat.
l. 1.

Les superstitions que Rome avoit con-
sacrées par un usage immémorial, devin-
rent odieuses à Pline. Il dédaigna ces
statues de bronze & de marbre, dont la
crédulité publique avoit orné le Ca-
pitole. Mais par un excès contraire,
il se rendit juge de ses propres pensées :
il tomba dans l'Athéïsme. *Je ne connois
d'autre Dieu, avouoit-il hautement, que
ce vaste Univers : il n'a point commencé,
& il n'aura point de fin : il contient tout
en lui-même, & rien n'est au-delà : il
gouverne tout par des loix certaines &
immuables, quoique tout paroisse se gou-
verner au hazard : il ressemble parfaite-
ment à l'infini, quoiqu'il soit composé de
parties dégagées l'une de l'autre : enfin,
c'est l'ouvrage & l'ouvrier, c'est la Na-
ture universelle.*

Pline croyoit outre cela que l'homme
meurt tout entier, & qu'il n'y a après
cette

cette vie , ni châtimens à craindre , ni récompenses à espérer. Une pareille doctrine pousse ordinairement au libertinage. Mais je ne le dissimulerai point : Pline étoit irréprochable du côté des mœurs , il paroissoit en public , tel qu'il étoit dans le deshabillé. Rien n'est plus touchant ni plus ingénieux , que les peintures qu'il fait des vices de son tems. On voit bien que son langage est celui de la sincérité , & qu'il n'affecte point de blâmer.

Je dois observer à la louange des Anciens , qu'ils ne faisoient point de la liberté de leurs sentimens , le prix de la débauche & de la dissolution. L'Orateur Philosophe ayant avoué , que plusieurs Grands homme s'étoient livrés à des doutes sur l'immortalité de l'ame & les promesses d'une vie future , se reprend en ces termes : « J'ai presque » honte de ce que je viens de dire ; car » on pourroit s'en autoriser pour commettre plus hardiment des actions » mauvaises , des crimes. Cela seroit vrai , si au défaut de la crainte des Dieux , la conscience n'étoit point un tribunal assez sévère pour juger des vertus & des vices. Et peut-être , sans le reproche intérieur de cette conscience , toutes les autres raisons s'évanouiroient-elles. *Nihil est enim tam occupatum , tam*

De Nat.
Deor. l. 3.

V. Quil.
l. 12.

mul-

tiforme, tot ac tam variis affectibus concisum atque laceratum, quam mala mens.

L'Histoire Naturelle demande des recherches infinies & des connoissances profondes; avec cela un grand amour du travail, & ce courage d'esprit qui ne se rebute point des difficultés. Plin ne osa essayer ses forces sur une matière si épineuse, & à peine connue. Rien ne se dérobe à ses regards perçans, ou du moins, rien ne paroît s'y dérober. Il parle des métaux, des minéraux, des plantes, des drogues, des pierres; de ce qui croît en Italie, & de ce qu'on apporte des Royaumes éloignés: il entre dans le détail des Arts; il remarque les industries particulières, qu'on néglige si ordinairement; il assure la réputation des Ouvriers fameux & à qui l'on doit tant, sans presque les connoître. S'étonnera-t'on que dans une si grande abondance de choses, il lui échappe quelques fautes & quelques manquemens? Peut-être même que ce qui nous semble tel, vient des causes suivantes: ou de la perte irréparable que nous avons faites de plusieurs adresses, de plusieurs secrets connus des Anciens; ou des changemens terribles & des bouleversemens que la Terre a soufferts, & qu'elle souffre encore de siècle en siècle, ou de certaines expériences que nous

trai-

Salmas. in
Præf. ad
Exercitat.
Plinianas.

traitons avec dédain ; parce que nous ne les avons pas encore assez vérifiées. Plin- ne, par exemple , a été censuré pour a- voir dit que le jour de la mort de De- nys le Tyran , toute l'eau de la mer du port de Syracuse devint douce. La chose n'est point si extraordinaire , que je ne l'aye éprouvée cent fois. Après plusieurs jours d'une pluie forte, telle qu'il en fait vers les Equinoxes, toute l'eau de la mer change le long des côtes, & de couleur, & de goût : on ne la trouve plus sa- lée. Apparemment que Denys mourut dans une de ces conjonctures de tems.

Au reste , Pline savoit admirer l'im- V. præfer-
menfe fécondité de la Nature: il croyoit tim. Hist.
qu'elle n'a rien produit ni rien tiré de Nat. l. 22.
son sein, qui n'ait quelque propriété , quelque utilité , quelque bonté. Cette idée, qui est si sublime & si vraie en mê- me tems, a fait pourtant un tort infini aux Anciens. Elle les a portés à devi- ner, lorsque les connoissances leur man- quoient. De-là sont venus tant d'Ouvra- ges qu'ils ont publié inconsidérément sous les titres de Choses admirables, de Choses incroyables, de Choses inouïes, &c. Le tems a fait périr un Traité de Cicéron , écrit dans ce goût-là.

J'ajouterai à l'honneur de Pline, que son Histoire-Naturelle est remplie de traits : que non content d'instruire, il
donne

donne encore à la curiosité. Il y en a un qui regarde Jules-César, & qui marque bien que les ames de la plus forte trempe s'oublient, & se démentent en certaines occasions. Le char du Dictateur pensa un jour se renverser. Depuis cet accident, il n'osoit y monter, ni s'y asseoir, qu'il n'eut trois fois récité un certain vers, destiné ridiculement à sa sûreté. Plusieurs imiterent cet exemple : tant les sottises d'éclat sont contagieuses, & se répandent de proche en proche !

Pour détourner les sortilèges & les maléfices, les Anciens attachoient une tête de Loup à l'entrée de leurs maisons de campagne. Cette pratique, si frivole dans sa naissance, a duré très-long-tems ; & je m'imagine qu'elle a donné lieu à ces têtes d'animaux & à ces oiseaux de proie, qu'on cloue avec tant de soin aux portes de presque tous nos Châteaux. Il n'est point surprenant qu'un usage superstitieux soit devenu un droit honorifique. Les Anglois font mettre un fer à cheval ; mais en dedans de la porte de leurs chambres : ils croient par-là se préserver de tous les enchantemens.

Qu'on me permette encore une remarque très-courte. Plin reproche aux gens de guerre de son tems, que non
feu

seulement ils se trouvent surchargés de leurs armes, mais encore de leurs vêtements. *Et c'est pour cela*, leur dit-il, *que vous vous donnez des habits de soie, qu'on pardonnoit à la mollesse des femmes.* Comme il est à propos quelquefois de comparer les choses anciennes aux modernes, je rapporterai ce que disoit-il n'y a pas plus d'un siècle le généreux Duc de Rohan, dans son *Traité de la Guerre*. *Nous sommes aujourd'hui si délicats, qu'à peine voulons-nous porter nos armes : tant s'en faut que nous voulions porter sur nous pour huit jours de vivres,* Combien la Milice Françoisse a-t'elle encore dégénéré ! Combien le luxe, la bonne chère, le faste & un certain amour de la décoration, ont-ils augmenté ? Serions-nous reconnus de nos Ancêtres, eux, qui n'aimoient que la gloire qui s'acquiert par les travaux les plus pénibles ?

Ch. 14.

IV. De Plutarque.

Aux deux Philosophes dont j'ai déjà De plutar-
parlé, un troisième vint s'unir ; & c'est que
le fameux Plutarque. Il connut de bon-
ne heure que la Science n'est qu'un vain
ornement, si la droiture des sentimens
& la probité ne l'accompagnent. Il re-
mercie sans cesse & son pere & son
ayeul,

ayeul, de lui avoir procuré une éducation excellente. Il regarde l'amitié que lui portoit son frere, comme un bienfait & une faveur précieuse des Dieux. Que je suis touché de ces effusions de cœur ! que l'honnête homme me paroît au dessus du savant ! Le chef-d'œuvre de Plutarque, & peut-être celui de l'antiquité, ce sont les Vies des Hommes illustres. J'y trouve les grands exemples mêlés aux solides instructions, l'utilité jointe à l'agrément. La méthode de l'Auteur est d'étayer ses discours de traits mémorables, & de comparaisons ingénieuses. Il gagne, à la vérité, peu de terrain par cette voie : mais sa marche en est plus ferme & plus assurée. On arrive certainement au but, quand on ménage ses forces dès l'entrée de la carrière. Je découvre le même goût de composition dans les autres Ouvrages de Plutarque : mais soit qu'il se néglige, soit qu'il appréhende de décider, sa maniere d'écrire est moins agréable & moins soutenue. On sent qu'il ne s'est point assujetti ses lectures, & que l'abondance le flatte plus que le choix & la perfection.

Plutarque avoit embrassé la Secte des Académiciens, où toutes les autres venoient faire naufrage. Il déguise avec beaucoup d'adresse le parti qu'il prend,

&

& se ménage par-là le droit de changer. Il blâme plus qu'il n'approuve, & rarement approuve-t-il sans quelque restriction, sans un petit air de raillerie. L'objet perpétuel de ses satires & de ses insultes, ce sont les Stoïciens & les Epicuriens. Il leur porte des coups redoublés; & son triomphe, qu'il diminue par une louable modestie, me paroît complet.

Plutarque auroit dû se contenir dans ces bornes, qui lui laissoient encore un champ assez libre : sa réputation aujourd'hui seroit en sûreté. Mais qu'il est différent de lui-même, quand il donne dans des sens mystiques & qu'il se livre à des allégories forcées! On ne l'entend point: on n'ose le suivre. Ce n'est plus cet homme presque Chrétien au milieu des Eresm. in ténèbres du Paganisme, ce Philosophe Conv. Re-sensé qui fait voir la différence de l'amilig.

& du flateur; qui recommande l'éducation des enfans; qui entretient les Rois & ceux qui sont destinés au maniment des affaires; qui blâme hautement le désir insatiable d'amasser; qui met le repos de l'esprit au rang des plus grands biens, &c; c'est une imagination vive & effrénée, que tout accommode, à qui tout plaît. J'en appelle au jugement de ceux qui ont lû ses Traités sur la Création de l'ame, sur le Démon familier de Socrate,

te, sur le silence des Oracles, sur la Destinée toute-puissante, sur l'Inscription qu'on voyoit à la porte du Temple de Delphes, &c. J'ignore si l'Auteur a voulu tromper les lecteurs, ou si lui-même a été trompé le premier : pareil égarement des deux côtés. Un seul endroit de Plutarque m'a paru convenir à la nouvelle Physique. C'est celui où il

Plut. de assure que chaque Plante est renfermée
Comm.no- dans sa graine, ou dans sa semence. Ce
tion.adv. qui étoit caché sous un petit volume, dit-
Stiocos, il, acquiert une grande étendue : & elle
rend sensible avec le tems, ce que les yeux
ne pouvoient apercevoir dans l'origine.

On croit que Plutarque vint s'établir à Rome, sur la fin du regne de Domitien. Les Sciences, qu'avoit pros crit cet Empereur fouillé de tant d'autres crimes, refleurirent par les soins & les libéralités de Nerva. Plutarque même tint sous ses yeux des Conférences de Philosophie : on peut juger avec assez d'apparence, que l'éclat répondit au succès. Car il s'attira l'estime de tous les honnêtes gens de Rome : & ce qui met le sceau à cette estime, Trajan successeur de Nerva le prit sous sa protection, & l'honora même d'une tendre amitié, tant qu'il vécut. Un si fin connoisseur du mérite des hommes approuvoit sobrement : mais son approbation, ainsi

V. Plut.
Vitam ad
calcem
ejus Ope-
rum.

ainsi que l'avoue Pline dans le fameux Panégyrique qu'il lui a consacré , étoit la marque la plus certaine , & au même tems la récompense la plus flatteuse , de l'érudition & de la vertu. Ce fut après sa mort que Plutarque , rassasié de distinctions , prit le parti de s'en retourner dans la Grèce. Là , il passa au milieu d'un doux repos les dernières années de sa vie , & ce repos étoit accompagné de dignité. Car les Magistrats de tous les lieux où pouvoit séjourner Plutarque , avoient ordre de ne rien faire sans prendre son avis , & de lui rendre les mêmes honneurs qu'on rendoit aux hommes Consulaires.

Je ne saurois trop louer ceux qui , ayant servi le public de tous leurs talens , & long-tems joui des faveurs de la fortune , se retirent à propos , & soustiennent dans une vie privée la gloire & la réputation qu'ils ont acquise dans des emplois laborieux. Par ce moyen ils survivent à eux-mêmes , & s'approchent sans effroi de la mort. Malheur (peut-on trop le répéter) malheur à celui qui s'en laisse surprendre ! *Optimus virtutis finis est antequam deficias , desinere.*

Sen. de
brev. vita.



HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE.



LIVRE SEPTIEME.

DES PHILOSOPHES QUI ONT FLEU-
RI DEPUIS LE REGNE DE TRA-
JAN JUSQU'A LA DECADENCE
DE L'EMPIRE ROMAIN, ET DE-
PUIS SA DECADENCE JUSQU'A
LA CHUTE DE L'EMPIRE D'O-
RIENT.

CHA.

CHAPITRE XXXIV.

I. Naissance de Jesus-Christ. II. Des changemens que sa doctrine a apportés dans le monde. III. De Potamon d'Alexandrie. IV. Des Eclectiques.

I.



Es hommes nés méchans, & abandonnés à leur propre foiblesse, n'avoient marché depuis l'origine du monde que pour s'égarer. Chaque siècle enfantait de nouveaux desordres; & les erreurs préjudiciables s'accumuloient les unes sur les autres, à la honte de la raison & au décri des bonnes mœurs. La lumière naturelle s'affoiblissant de jour en jour, ne se montroit plus que par échappées, & à la fin elle s'éteignit tout à-fait. Sous le nom & la généalogie des Dieux que la Fable avoit créés, c'étoit le vice lui-même qu'on adoroit : les passions honteuses, & dont on rougissoit en secret, avoient des Prêtres & des Autels: les Temples étoient devenus des Lieux de prostitution & de débauche : on alla enfin jusqu'à prodiguer l'encens aux Ma-

Naissance
de Jesus-
Christ.

Aug. de
Civit. Dei
l. 2. 3. & 4.

ladies cruelles, aux Fleaux qui ravagent la terre, à la Mort même. Que dirai-je de plus ? les hommes aveuglés se défioient les uns les autres ; & les plus coupables, ceux à qui on auroit eu honte de ressembler, n'étoient point exclus de cet honneur. Sur cela, s'écrie amèrement l'Apôtre Saint Paul : » Ils se font tous détournés du droit chemin ; ils » font tous devenus inutiles ; il n'y en a » point qui fasse le bien, non, il n'y en a point un seul.

Epist. ad
Rom. c. 3.

Une partie de ce reproche humiliant tombe aussi sur les Juifs. Quoique toute leur histoire ne fut qu'un bienfait continuel de Dieu, ils commencèrent à le méconnoître & même à l'oublier, sous le règne des Asmonéens & vers le tems de Jonatas. Les superstitions s'accruent du penchant invincible, que la nation avoit toujours eu à l'Idolatrie ; & ce penchant étoit encore fortifié par les leçons vaines & ambitieuses de ceux qui vouloient étendre leur empire sur les consciences. Déjà le véritable esprit de la Loi se perdoit : déjà les prophéties ne s'expliquoient plus selon l'usage antique, & les passions séduisantes les détournoient à un nouveau sens. On aimoit à se flater d'une manière artificieuse, & non à suivre la vérité connue.

Dans

Dans ce renversement général de l'esprit humain, dans cette défaillance de toutes les vertus, Jesus-Christ est envoyé sur la terre. A cette clarté qui commence de luire en Israël, toutes les ombres se dissipent & tous les doutes s'évanouissent. Un beau jour s'élève, pour ne plus finir. Les nations voisines & les nations éloignées, les barbares & celles qui sont plus polies, toutes en un mot y ont part. Plus de choix, plus de distinction, plus de préférence. Les dons se communiquent abondamment; & la main libérale qui les verse, ne se retire plus.

II.

Ici, je ferai deux réflexions; & ce sera en marchant sur les traces de l'Auteur le plus exact & le plus modéré, qui ait jamais écrit sur ce sujet. Ma première réflexion regarde ce prodigieux & funeste égarement, où le genre-humain étoit plongé avant la naissance de Jesus-Christ. Que de variations & d'incertitudes sur les points les plus importants? Quel desordre d'opinions sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, sur la nature du souverain bien! La Philosophie n'en parloit que d'une manière foible & chancelante. Elle se contredi-

Des chan-
gements
que sa doc-
trine a ap-
portés dans
le monde.
Grot. de
verit Rel.
Christ l. 1.
2. & 3.

soit sans cesse ; & même à force de raisonnemens subtils & captieux, en jettant un voile obscur sur les premières notions, elle réduisit toutes choses à de simples conjectures. On apprenoit à douter avec les anciens Philosophes : mais ce n'étoit point un doute sage & réfléchi, qui aidât à trouver la vérité.

J'ajouterai encore, que dans la Grèce & à Rome, l'on pouvoit dire impunément : *Il n'y a point de Dieu, la ruine du corps entraîne celle de l'ame, l'homme doit chercher sa félicité dans les joyes & les plaisirs sensibles.* Des Sectes entières l'ont soutenue & l'ont même enseigné, sans que le Magistrat punit leur audace, ou que le peuple effrayé jettât un cri d'indignation. J'avoue que d'autres Sectes combattoient persévèrement cette doctrine : mais elles le faisoient de la même manière, qu'elles auroient combattu une erreur de Physique ou une fausse démonstration de Géométrie. Toute liberté étoit permise sur une matière qui n'en souffre point. On jouissoit du spectacle que donnoient les contradicteurs, sans faire aucun retour sur soi-même. Il falloit qu'une autorité supérieure vint fixer toutes les incertitudes des esprits flottans, & apprit à l'Univers ce qu'il devoit penser. Autorité sublime & efficace, qui pouvoit la soutenir plus dignement

gnement que celui à qui le Pere la confioit? Jesus-Christ est donc le premier qui ait établi des connoissances sûres & invariables. Il n'a point parlé en hésitant, ou sur des traditions douteuses. Tout ce qui lui arrive, a été prévu plusieurs siècles auparavant. Sa parole se fait clairement entendre: & il a encore employé tout ce qui pouvoit servir à la confirmer, prodiges étonnans, miracles exposés à tous les yeux & au-dessus de tout soupçon, nouvelles idées de vertu, pratiques & maximes plus parfaites. *Ain- Sapien. c.*
si nous sommes dans sa main, nous & nos
discours, avec toute la science d'agir &
le réglemeut de la vie.

Ma seconde réflexion donnera plus de poids & de clarté à la premiere. Parmi les Anciens & principalement dans la Grèce, les Philosophes, les gens d'esprit, reconnoissoient que tout étoit si dépravé, si mêlé de vrai & de faux, qu'ils ne pouvoient se conduire par leurs seules lumières. Ils demandoient un Maître, qui les guidât au milieu des doutes & des inquiétudes dont ils se trouvoient surchargés. Platon tombe d'accord qu'il faut une révélation divine, pour parler sûrement de la Divinité, ce qui se rapporte à cette pensée de Salomon: *J'ai appris tout ce qui étoit caché & qui n'avoit pas encore été découvert, parce que*

la sagesse même qui a tout créé, m'en a heureusement instruit. Aristote reconnoit en plusieurs endroits de sa Métaphysique, qu'il manquoit à l'homme une Science supérieure, dont les principes de toutes les autres doivent dépendre: & c'est cette Science, que quelques-uns de ses Commentateurs appellent *Desiderata Aristotelis*.

Les Philosophes, comme on voit, sentoient parfaitement tous leurs besoins: mais ils ne pouvoient y remédier que par quelque coup d'éclat, par quelque lumière imprévue & surnaturelle. De-là vient qu'ils disoient unanimement: *On ne doit jamais rien changer à la Religion qu'on trouve établie, & dont l'origine se confond avec celle du Monde.* Et ce qu'ils entendoient par ces paroles, c'est que les hommes n'ont point droit de toucher aux choses autorisées par un usage immémorial; ou du moins que pour y toucher, il falloit être plus qu'homme. Socrate ayant demandé à l'Oracle de Delphes ce qu'il pouvoit faire de plus agréable aux Dieux, l'Oracle lui répondit, que c'étoit de vivre tranquillement, en suivant les mœurs & la Religion du pays où il étoit né. A cette occasion Erasme, dans une Préface qu'il a mise à la tête des Questions Tusculanes, avoue que Cicéron & les autres Sages du Paganisme

Plat. de
Leg. l. 5.
Cic. l. 3.
Nat. Deor.

Apud Plat.
l. 2. de
Rep.

ganisme ne pouvoient se dispenser de sacrifier aux Idoles, parce qu'ils ne pouvoient se dispenser d'obéir aux loix, les loix étant, pour ainsi dire, le supplément de la Religion. Cette ouverture, ajoute Erasme, suffit pour excuser ceux qui ont vécu au milieu de l'Idolatrie, & même pour les justifier.

La nécessité d'un secours surnaturel & divin, au milieu de l'horrible corruption qui avoit tout gagné, étoit donc connue des anciens Sages : & plus on approchoit du siècle où devoit naître Jesus-Christ, plus on voyoit croître, plus on sentoit la nécessité de ce secours.

Le savant Isaac Vossius soupçonne que les oracles des Sibylles, ou du moins ce qui en est cité par les Auteurs qui ont vécu avant Jesus-Christ, sont d'heureuses fictions, produites exprès par les Juifs vers le tems que Pompée s'empara de Jérusalem. Le but de ces Juifs étoit de concilier parmi les Payens quelque autorité aux Prophètes, & de disposer le Monde presque aveugle à la venue du Messie, qu'ils jugeoient devoir bientôt paroître, suivant la fameuse prédiction de Daniel. Et véritablement, le bruit s'étoit répandu à Rome & dans les principales villes de l'Empire, que les Juifs attendoient un Libérateur, qui changeroit toute la face de l'Univers. Cette es-

De Sibylle

C. 4.

pérance devoit flatter & surprendre les Payens, & en même tems diminuer la peine qu'ils se sentoient à avouer le déplorable état où ils étoient réduits.

Je ne fai si je dois ajouter ici, que plusieurs Auteurs d'une foi irréprochable, ont pensé que lorsque Jesus-Christ est descendu sur la Terre, il étoit impossible qu'il n'y descendit. Toutes les voies de l'homme se trouvoient pervertis: le vrai ne se montroit plus à ses yeux; & le faux, même donné pour tel, occupoit sa place. Il n'y avoit plus aucun principe de conduite, aucune règle de mœurs. Les hommes étoient trop gâtés, trop vicieux, pour pouvoir être ramenés par un autre homme: il falloit quelqu'un qui fût revêtu de l'autorité Divine, ou un Dieu lui-même. Le Cardinal Pierre d'Ailli, si célèbre dans le XIV. Siècle, a été encore plus loin. Car dans le Livre qu'il a publié de *Concordia Historiæ & Astrologiæ Divinatricis*, il a établi comme un principe certain, qu'on a pu prévoir, qu'on a pu même prédire le Déluge de Noé & la naissance de Jesus-Christ; que ces deux prodiges & tous ceux qui s'en sont ensuivis, étoient nécessaires au monde, & qu'ils entroient dans le plan détaillé de sa formation; que les hommes ayant péché, les hommes devoient être rachetés d'u-

ne manière ineffable ; enfin , que tout le système de la Rédemption est écrit dans les Astres, suivant le rapport que Dieu a mis entre le spiriuel & le matériel. D'où le Cardinal d'Ailli déduisoit une espece de Théologie Astrologique, dont il étoit sérieusement persuadé, quoiqu'au fond rien ne fût plus vain ni plus frivole.

Bellarmin
de Script.
Eccles.

A l'égard des Juifs, un Prophète leur avoit été promis expressément de leur nation, & choisi d'entre leurs freres ; & c'est ce Prophète qu'ils doivent écouter avec soumission & respect. Mais avant sa venue, foibles encore & peu éclairés, ils ne voyent les choses qu'à travers des voiles épais : ils ne desiroient que des biens sensibles & des félicités temporelles. Il étoit donc indispensable que la Loi ancienne s'abolît, & qu'une nouvelle prit sa place, au soulagement & à l'instruction de tous les peuples. Quel bonheur pour eux, de se voir sincèrement réunis, & de marcher avec une noble ambition dans les mêmes routes ! Car après tout, Dieu, en préférant les Juifs, n'avoit pas totalement abandonné les autres nations. Il vouloit qu'on les regardât avec douceur & humanité, parce que lui-même il les regardoit avec des yeux de Pere commun. Quelque jaloux que fussent les Juifs de leur vocation, plusieurs d'entre-eux

Deut. c.
18.

avouoient sans peine qu'on pouvoit par-
venir au Salut par la seule Religion Na-
turelle, c'est-à-dire, en observant les
usages, les préceptes que Noé & sa fa-
mille dispersée observerent jusqu'à A-
braham.

c. 6.

En faisant réflexion sur ce que je
viens de dire, je trouve le point de ral-
liment où les deux Alliances viennent se
rendre. Dans la première, le Seigneur
dit par la bouche du Prophète Osée : *Le
bien que vous faites aux hommes m'est
plus agréable que le sacrifice, & j'aime
mieux la connoissance de Dieu que tous
les holocaustes.* Dans la seconde, l'A-
pôtre Saint Jean établit ce principe :
Ep. 1. c. 3. *Le commandement qu'il nous a fait est
de croire au nom de son Fils Jesus-Christ,
& de nous aimer les uns les autres,
comme il nous l'a commandé.* Voilà ce
qui forme le partage des siècles écoulés,
& le lien immuable de la paix qui doit
régner entre les hommes. Toujours on
a pu remonter à la connoissance du sou-
verain Auteur de l'Univers. Les Cieux
& la Terre, le jour qui brille & la nuit
sombre, publient son pouvoir & ses
merveilles. Cette persuasion générale
qui faisoit tout le mérite de nos Ancê-
tres, ne suffit plus aujourd'hui : il y faut
ajouter de surcroît la particulière d'un
Médiateur donné. Avant lui, l'homme
pouvoit,

pouvoit, aidé & secouru de sa raison, reconnoître un Créateur, l'adorer humblement : mais depuis sa naissance, la foi au Réparateur est devenue nécessaire. Et c'est par cette foi seule qu'on peut aspirer à une vie plus glorieuse, & mériter des récompenses qui sont sans mesure, comme elles seront sans bornes.

III.

Sur la fin du regne d'Auguste, & De Potam-
 lorsque Jesus-Christ étoit prêt à descen- mon d'A-
 dre sur la Terre, il s'éleva une nouvel-lexandrie.
 le méthode d'étudier, dont le Christia-
 nisme se prévalut dans sa naissance. L'Au-
 teur de cette méthode étoit Potamon
 d'Alexandrie. Egalemeut éloignée de
 l'incertitude des Pyrrhoniens & de la
 présomption des Dogmatiques, elle
 consistoit à emprunter de chaque Phi-
 losophe ce qu'il avoit dit de plus rai-
 sonnable. Par ce moyen l'esprit jouis-
 soit de toute son indépendance, & vic-
 torieux des préventions, il ne tendoit
 qu'à l'éclaircissement de la vérité. La
 Philosophie, remarquoit alors un hom-
 me habile, *n'est l'ouvrage ni de Zenon,*
ni d'Epicure, ni de Platon, ni d'Aris-
rote. Chacun d'eux y a travaillé cons-
amment : mais elle ne s'approprie que ce

Clem.
 Alex.
 Strom. l. i.

petit nombre de choses excellentes qu'on trouve dans leurs Ecrits.

J'avouërai ici, que la méthode introduite par Potamon renferme beaucoup de justesse & de discernement. Mais il a dû toujours être bien facile de s'en aviser. Quel homme ignore que le vrai doit être reçu, quelque main qui nous le présente ; & qu'il faut renoncer à l'erreur, malgré le crédit & la réputation de ceux qui l'appuyent ? *Soyez libre, ingénu & sincère dans vos jugemens, ordonne Cicéron : ne vous faites jamais un mérite de soutenir des sentimens dont vous n'êtes point convaincu.* Puissai-je, disoit Socrate, me conserver dans cette situation d'esprit, de n'écouter jamais mes Maîtres ni mes Amis plus que ma Raison, & de la prendre toujours pour ma meilleure conseillère.

L. 1. de
Nat. Deor.

V. Plat in
charm.

I V.

Des Eclectiques.

Epist. ad
Dio.

Il ne paroît pas que Potamon ait présidé à aucune Ecole, ni qu'il ait donné naissance à aucune Secte. Mais sa manière de philosopher se répandit de proche en proche dans tout le monde savant. Ceux qui l'embrassèrent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Eclectiques*. Depuis long-tems, observe Saint Augustin, personne ne prend plus le titre d'*Acadé-*

d'Académicien, ni d'Epicurien, ni de Stoïcien. Il s'est formé une nouvelle Philosophie du débris de toutes les anciennes ; & c'est celle qu'on suit aujourd'hui. Les premiers Peres de l'Eglise, qu'éclaireroit une Raison perfectionnée par la Grace, s'y attachèrent encore plus que tous les autres. Leur dessein étoit d'instruire les Païens, & de les préparer insensiblement à la connoissance de Jesus-Christ. Ouvrage laborieux, & pour lequel il falloit deux choses : premièrement, les détromper de l'idée trop avantageuse qu'ils avoient des anciens Philosophes ; & secondement, les prévenir en faveur de la nouvelle Philosophie qui étoit descendue du Ciel. C'est où Clément Alexandrin, Origène, Grégoire Thaumaturge, Arnobe & Lactance, ont parfaitement réussi. Je vais sur cela rapporter un passage admirable du dernier. Dans les choses, dit-il, où il s'agit de la conduite & de l'instruction de la vie humaine, il faut se fier à soi-même, & faire tous ses efforts pour découvrir la vérité. Car ceux qui ne se servent point de leur esprit, mais de celui des autres, ressemblent aux animaux qui sont privés du bienfait de la raison. Il est certain que Dieu a donné assez de discernement à chaque homme, pour saisir les choses qui lui sont nécessaires.

Lact. l. 24

& pour distinguer celles qu'il doit croire. Nos Ancêtres avoient à peu près le même fond de génie & les mêmes talens , que nous avons aujourd'hui. La Nature , également liberale , ne partage pas un siècle , aux dépens des autres. La vérité ressemble à la lumière du soleil : elle frappe tous les esprits attentifs. C'est pourquoi le desir le plus naturel à l'homme étant l'amour de la sagesse , il étouffe ce desir d'une manière honteuse , en se laissant aller aux opinions reçues , sans les examiner auparavant. Cette lâcheté d'esprit vient de ce qu'on se persuade indiscrettement deux choses ; & que les Anciens ne se sont point trompés ; & que les Modernes ne peuvent les égaler du côté de l'esprit.

V. Cic.

Acad.

Quæst. l. 1.

Est-ce que les titres d'Anciens & de Modernes mettent quelque différence parmi les hommes ? Les uns sont-ils infailibles , par préférence aux autres ? A tout balancer , dit Cicéron , les choses trouvées par ceux qui viennent les derniers , sont d'ordinaire plus exactes & plus correctes , que celles qu'on attribue à leurs prédécesseurs.

CHAPITRE. XXXV.

I. *De l'Empereur Hadrien.* II. *De Marc-Aurele-Antonin.* III. *Du manteau que portoient alors les Philosophes.* IV. *De l'Impératrice Julie.* V. *De la ressemblance avec Alexandre le Grand.* VI. *Du rétablissement des Repas philosophiques.* VII. *Noms des principaux Philosophes qui ont fleuri depuis Marc-Aurele jusqu'à la fin du III. Siècle.*

I

LEs Sciences s'étoient heureusement rétablies à Rome lorsqu'Hadrien monta sur le trône. Ce Prince, d'un esprit ardent & curieux, né également pour avoir de grands vices & de grandes vertus, se portoit volontiers aux choses où il y avoit de l'éclat & de la réputation à acquérir. Il vouloit tout voir par ses propres yeux; & il entreprit de longs voyages, seulement afin de s'instruire plus à fond de diverses singularités dont il avoit ouï parler. Son successeur étoit en cela plus circonspect & plus réservé; car il disoit que les

De l'Empe-
reur Ha-
drien.
Aur.
Victor.
Spart. in
Adr.
Jul. Capit.
in Anton.
Pio.
Empe-

Empereurs ne voyageoient jamais, qu'à la ruïne & à l'oppression des Provinces. Dans sa jeunesse, Hadrien s'étoit beaucoup appliqué, non-seulement à l'étude de la langue Grecque, mais encore à la culture des Arts. Il y avoit même réussi avec tant de promptitude & tant d'adresse, qu'on disoit communément, que si la Nature ne l'avoit point destiné à être le Maître du monde, il seroit devenu le plus célèbre artisan de son siècle. Ce qu'il retint de ses premiers travaux, ce fut de composer une Légion de toute sorte d'ouvriers; & il s'en faisoit suivre dans ses différentes courses. Une attention exacte & bienfaisante le portoit à examiner tous les Ouvrages publics. Il les faisoit réparer en sa présence, ou il en faisoit construire de nouveaux, charmé de remplir par lui-même les fonctions d'Ingénieur-général de l'Empire: ce qui l'a fait appeller dans plusieurs de ses Médailles, l'Hercule Romain.

Comme cet Empereur étoit extrêmement libéral, (il déchargea les Provinces de plus de vingt millions d'écus d'or, qu'elles devoient au Fisc,) ses libéralités s'étendirent à tous les Savans. Il bâtit même à Rome en faveur de la Jeunesse, un Lieu d'exercices qu'il nomma *Atheneum*: il prit soin d'embellir son Palais d'Antium d'une Bibliothèque magnifique

Suidas in
Adr.

que, où se trouvoient plusieurs Ouvrages rares, & entre autres les Lettres d'Apollone de Thyanes. Mais la passion chérie d'Hadrien étoit de passer pour habile, & même pour beaucoup plus habile que ceux qu'il récompensoit. Sa jalousie n'avoit point de bornes. Un Aul. Gell, jour l'Empereur disputoit avec Favorin, l. 17. un de ses Secrétaires. Celui-ci céda poliment, quoiqu'il sentît bien qu'il avoit raison. Ses amis chercherent à l'en railler; mais il leur répondit avec beaucoup de présence d'esprit: Eh quoi! vouliez-vous que je l'emportasse sur un homme qui commande à trente Légions?

II.

Tout ce qu'on avoit fait à l'avantage De Marc des Sciences, fut approuvé par Antonin Aurèle-Pius: & l'Empereur Marc-Aurèle-An-Antonin, qui fut son gendre & son successeur joignit à ses autres titres celui de Philosophe. On croit que les premiers qui le lui donnerent, furent Aristide & Quadrat, dans la généreuse Apologie qu'ils lui présentèrent pour justifier les Chrétiens. Formé par d'excellens Maîtres & sous les yeux d'un beau-pere vertueux, Marc-Aurèle devint lui-même Jul. Capitol. un des plus honnêtes hommes du monde. in Marco, de. Cependant, je le dirai sans crainte Anton. de

de déplaire : quelque idée avantageuse qu'on se forme de sa droiture & de son équité, il ne passera jamais pour un adroit Politique ni pour un grand Capitaine. *Qu'est devenu L. Cassius*, disoit un homme qui portoit le même

Vulc. Gal- nom ? *Qu'est devenu Caton le Censeur ?*

lic. in.

Avid.

Cassio.

Comment l'ancienne sévérité de nos mœurs s'est-elle éclipsée ? On en voyoit encore quelques restes chez nos Peres. Aujourd'hui, l'Empereur se cache & se renferme, pour philosopher : il parle de la clémence, de l'Ame, du Juste, de l'Honnête : mais pour ce qui regarde le gouvernement de la République, il n'en a aucune connoissance. Aussi, lui reprochoit-on malignement qu'il vouloit rendre tous ses Sujets Philosophes : & cette plaisanterie fut principalement en vogue, lorsqu'il retranchoit les spectacles publics & les combats de Gladiateurs dont les Romains étoient si affamés.

Au reste, Marc-Aurèle avoit beaucoup d'esprit, & de cette esprit froid qui est propre à l'étude. Je n'en donnerai d'autre preuve, que ce Recueil de

V. la Tra-

duct. de

Mr. &

Mad. Da-

cier.

Maximes & de Réflexions qu'il nous a laissés, & où ils s'entretiennent si naïvement avec lui-même. Tout y est compassé, & de niveau : mais il semble qu'on devoit attendre quelque chose de plus fort d'un homme né pour commander

aux

aux autres. *Aliud in Imperatore qua-* Treb.
ritur, aliud in oratore vel poëta flagi- Pollio:
tatur. En effet, il ne sied qu'à un Phi-

losophe isolé de débiter les maximes sui-
vantes. » Le tems ressemble à un
» fleuve impétueux. Dès qu'une cho-
» se paroît, on la perd aussi-tôt de
» vuë; & celle qui prend sa place est
» entraînée avec la même légereté. La
» vie s'écoule donc trop rapidement,
» & pour former tant de projets, &
» pour se charger de tant d'entreprises.
» C'est bien-tôt fait. Quelque bonheur
» qu'on goûte, hélas! on ne le goûte
» qu'un instant. . . . Le soin d'acqué-
» rir de la réputation est vain & fri-
» vole : ce soin mene à l'hypocrisie.
» On ne doit vivre que pour soi, sans
» trop s'embarrasser de ce que les au-
» tres jugent de nos actions, de ce
» qu'ils pensent de notre conduite. . . .
» Le repos est préférable aux emplois
» les plus brillans. . . . La faveur des
» Princes ne mérite point les peines
» qu'on se donne pour l'obtenir. Plus
» on s'approche d'eux, plus on se li-
» vre à des chaînes, qui pour être do-
» rées, n'en sont pas moins pesantes.
De pareilles maximes, ce me semble,
nuisent au but que doit avoir un Em-
pereur, d'engager tous ses Sujets à se
rendre utiles à la Patrie, à lui dévouer

92 HISTOIRE CRITIQUE
ce qu'ils ont de connoissances & de
talens.

J'approuve beaucoup plus le discours
judicieux, que Marc-Aurèle recom-
mande à chaque homme de se tenir en
mourant. *Tu t'est embarqué, tu as fait
ta course, tu abordes au lieu où tu de-
vois aller : sors courageusement du vais-
seau. Si tu en sors pour arriver à une
autre vie, tu y trouveras des Dieux
rémunérateurs : & si tu es privé de tout
sentiment, tu cesseras d'être sous le joug
des passions & de servir à un corps, qui
est si fort au-dessus de ton ame, &c.*
Ce langage étoit celui des Stoïciens les
plus rigides. Marc-Aurèle croyoit avec
eux, que toutes les ames étoient des é-
coulemens de la Divinité, & qu'après
la mort elles s'y rejoignoient intime-
ment. Cela posé, ajoutoit-il, com-
bien les hommes ne doivent-ils pas
s'aimer, se secourir & même se respec-
ter les uns les autres ? Combien leur
amitié ne doit-elle pas être vive, agis-
sante & sincère ? ils sont parens, avant
même que de naître dans telle ou telle
famille.

Pour ce qui regarde la Physique,
l'Empereur Romain n'en avoit aucune
teinture. Il croyoit en général que tous
les Etres ont une inclination, une pen-
te secrète à s'unir avec leurs sembla-
bles.

bles, & que plus ces Êtres parfaits, plus cette inclination & cette pente se font sentir. Quelle hardiesse, de rapeller tout le mécanisme de la Nature à une sympathie imaginaire ! Ce n'est que dans la bouche des Poëtes, par exemple, dans celle de l'agréable Auteur du *Pastor Fido* qu'un pareil système peut se faire écouter.

Mira d'intorno, Silvio,

Atto. 12

Quanto il mondo hà di vago, e di Scena ingentile :

Opra è d'amor : amante è il cielo, amante

La Terra, amante il mare, &c.

La fameuse imposture de Jacques Ai- V. l'Hist. mar, dont la baguette trompoit les crit. des meilleurs yeux, fut cause dans le der- Pratiq. nier siècle qu'on renouvela ce système Superst. 1. des sympathies & des antipathies, qui & 3. partie. paroissoit très-commode pour expliquer des effets aussi surprenans, que peu attendus. Mais l'imposture une fois découverte, les preuves dont on l'avoit étayée, quoiqu'elles parussent spécieuses tombèrent en même tems. Et à cette occasion, je remarquerai que s'il est triste à l'homme de ne pouvoir découvrir les causes d'un très-grand nombre de faits, qui s'offrent continuellement

ment à ses yeux; il lui est encore plus triste de s'imaginer découvrir la raison de ce qui n'est point, & ne fera peut-être jamais.

III.

Du manteau que portoient alors les Philosophes.

La faveur que les Antonins accordèrent aux Sciences, accrut considérablement le nombre des Philosophes. Plusieurs mêmes, amorcés par l'espoir des récompenses, feignirent de le paroître au dehors, quoiqu'au dedans ils ne fussent qu'ambitieux. L'habillement qu'ils portoient alors, par préférence à la robe longue dont se servoient les autres Romains, étoit un manteau, tel que l'avoient porté parmi les anciens Grecs, ceux qui se piquoient de Littérature. Cette espèce d'habillement fut même affecté aux Philosophes, de manière qu'on les reconnoissoit tous sans peine: & il arriva que d'autres le prirent en quelques occasions d'éclat, pour se mieux distinguer de la foule. Témoin Herodian. ce qui se passa sous l'Empereur Commode. L. 1. Hist. de, fils indigne de Marc-Aurèle, & qui avoit lâchement abandonné le soin des affaires à Perennis, devenu à force de crimes Préfet du Prétoire. La foiblesse de l'Empereur, ce qui n'est que trop ordinaire, augmenta l'insolence du Ministre.

Ministre. Tout le monde souffroit de sa tyrannie, & personne n'osoit s'en plaindre. Un jour que Commode assistoit avec tout le peuple aux Jeux Capitolins, un inconnu qui portoit le manteau de Philosophe, s'avança au milieu du théâtre, & lui dit : *Prince mou & efféminé, tandis que vous vous prêtez à ces vains divertissemens, Perennis est tout disposé à vous ravir l'Empire.* Chacun resta dans un profond silence, & admira le sublime courage du Philosophe. Cette action inespérée commença la chute de Perennis, qui fut peu après assassiné, & le fut avec quelque ombre de justice, si cependant il est jamais permis d'assassiner.

Le manteau Grec conserva l'air de distinction jusqu'au milieu du I V. Siècle, que l'Empereur Valens se vit fortuitement attaché au trône. On informa ce Prince qu'il s'étoit tenu une Assemblée secrète, composée de quelques personnes de qualité, & d'un grand nombre de Philosophes tous Payens. Là, sous prétexte d'une curiosité savante, on s'étoit servi de cérémonies magiques, pour savoir la destinée de l'Empereur, & le nom de celui qui devoit remplir sa place. La réponse fut, que l'Empereur périroit bien-tôt d'un horrible genre de mort; que le nom de son successeur

Ammian;

Marc. l. 29

V. l'Hist.

de Théod.

l. 1.

successeur commençoit par ces cinq lettres, THEOD, & qu'enfin tous ceux qui s'étoient trouvés à cette Assemblée, payeroient cette curiosité de la vie. La chose arriva en gros, ainsi qu'elle avoit été prévûë. Mais Valens, qui prit toute cette intrigue pour ce qu'elle étoit en effet, pour un signal, un essai de conjuration, s'attaqua aux Philosophes. La plupart d'entr'eux périrent, les uns au milieu des plus cruelles tortures, les autres en se procurant une mort volontaire. La vengeance fut encore portée plus loin : car sous le voile spécieux de brûler tous les livres de Magie, qui s'étoient extrêmement multipliés depuis le règne de Julien, on en brûla un grand nombre qui traitoient du Droit & des Belles-Lettres. Depuis cette exécution, remarque Ammien Marcellin, personne n'osa paroître en manteau dans les grandes villes : tant on craignoit de passer pour Philosophe, & d'être arrêté sous la ressemblance d'un habit devenu si dangereux & si funeste.

Outre le manteau, les Philosophes laissoient croître encore leurs barbes, pour se donner un maintien plus grave & plus imposant. Chacun fait l'histoire de Julien l'Apôstat, ou, comme l'appellent quelques Peres de l'Eglise, de Julien l'Athée. Constantius avoit fait ra-
ser

fer sa barbe : mais lui, piqué de se voir enlever un pareil ornement, se le rendit aussi-tôt qu'il fut élevé à l'Empire : La folie de Julien étoit de vouloir en toutes choses imiter les anciens Grecs : il copioit jusqu'à leurs vices & à leurs disparates, s'avalissant par-là & ne conservant des prérogatives du trône, que le pouvoir de nuire. Cette affectation ridicule (y en a-t-il qui ne le soient point?) lui attira de choquantes railleries de la part des habitans d'Antioche. Mais l'Empereur, d'autant plus irrité qu'il vouloit moins le paroître, ne se vengea qu'en Philosophe : & peut-être trouvoit-il plus de goût, plus de raffinement dans cette espece de vengeance. Il composa une Satire assez ingénieuse, sous le titre de *Misopogon*. Là, en faisant d'une manière détournée l'apologie de sa barbe, il insulte au peuple d'Antioche, le reprend de sa mollesse, de son amour pour les plaisirs, des débauches qui régnoient dans le fauxbourg de Daphné. Aucun Prince depuis Julien n'a châtié si savamment, &, j'ose l'assurer, si utilement.

IV.

L'honneur que Marc-Aurèle avoit De l'Im-
fait à la Philosophie, de l'associer, pour pératrice
Tom III. *E* ainsi Julie.

ainsi dire, au trône, fut suivi d'un honneur encore plus grand que lui procura l'Impératrice Julie, en la faisant présider à tous les jeux, à tous les divertissemens de sa Cour : & elle mérita par cette conduite peu ordinaire, d'être surnommée la Philosophe. Les Astres avoient promis l'Empire à Julie : mais, ce qui étoit plus décisif que les Astres, l'amour de Septime Sévère, ou plutôt sa politique, l'y éleva. Ce Prince, quoiqu'il n'eût l'esprit tourné que du côté de la guerre, aimoit cependant les Philosophes : & peut-être que ce fut la guerre elle-même qui les lui fit aimer. Je m'explique. Dans une occasion où l'Armée Romaine que commandoit Sévère, mal vêtue & presque transie de froid, commençoit à se débander, un Philosophe appelé Antiochus, qui par hazard se trouvoit à la suite de cette Armée, se dépouilla tout nud, & regardant les soldats découragés, se jeta dans un grand monceau de neige, où il se tint assez long-tems. Cette action surprit le Général, & ramena les Troupes ébranlées à leur devoir. Elles ne sentirent plus ce que le froid avoit d'âpre & de rigoureux.

Dio in
Sev.

A l'égard de l'Impératrice, si elle cultiva les Sciences, ce ne fut point pour réparer les défauts d'un visage disgracié : ce fut au contraire pour se procurer de

nou-

nouveaux agrémens. Car elle favoit com- Sev.

bien l'esprit ajoute à la beauté, combien une intelligence fine est un sûr avantage pour plaire, & encore pour plaire

long-tems. Julie entretenoit une Cour V. Aut.

spirituelle & délicate, une Cour que Lilbell. de

distinguoient les talens & les connoissances; où, malgré leur air réservé, les Ther. ad

Astronomes, les Géomètres même étoient reçus. On briguoit son approba- Pifones.

tion toujours judicieuse, & qui répon-

doit de celle du Public. Il y avoit plus :

elle nommoit aux chaires de Philoso-

phie qui venoient à vaquer dans tous

les lieux, où le malheur des tems n'a-

voit point encore anéanti les Ecoles

publiques : & c'étoit toujours quelqu'un

de sa Cour, qu'elle choissoit. Je m'i-

mage que, quoique son sexe & son

rang la dûssent exposer à mille surprises,

elle choissoit bien, & donnoit la pré-

férence, autant qu'il se pouvoit, au mé-

rite.

Ce fut sans doute pour flatter son goût V. Jons. 1

& tâcher de lui plaire, que deux Savans 2. c. 11.

recueillirent alors l'histoire des Femmes & 12.

Philosophes. Cette histoire ne subsiste

plus ; & c'est une vraie perte pour no-

tre siècle, qui y verroit de grands exem-

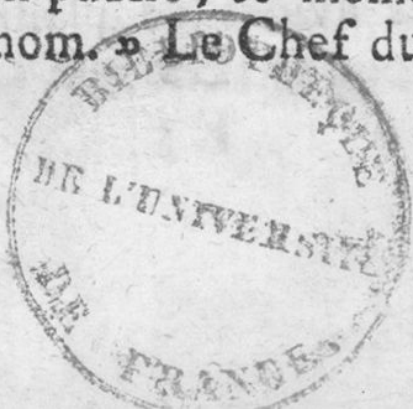
ples de vertu, lui, qui ne voit presque

que des femmes avides de plaisir, se

V

De la res-
semblan-
ce avec
Alexandre
le Grand.

Après la mort de Sévère, tant sou-
haitée de l'odieux Caracalla son fils, le
sceptre passa dans des mains si indignes
de le porter. C'étoit un monstre de
débauche & de cruauté, toujours prêt
à nuire, & dont les bras toujours enfan-
glantés cherchoient à abattre les plus
illustres têtes. Les crimes vulgaires ne
le touchoient pas. Comme on n'est
guères vicieux à un certain point, qu'on
ne soit en même tems fou, la déprava-
tion du cœur entraînant celle de l'esprit;
Spart. in Caracalla, au milieu de ses crimes, se fi-
Ant. Ca- gura qu'il ressembloit à Alexandre le
rac. Grand, & voulut de surcroît que tous
les autres en fussent persuadés. Cent
fois le jour, il répétoit le nom du Vain-
queur de l'Asie, & il le contrefaisoit
d'une manière basse & puérile, penchant
Xiphil ad sur-tout sa tête de côté. Cette imagi-
Dion. 1. nation, qui d'abord ne sembloit qu'un
27. jeu, alla si loin dans la suite, que Cara-
calla fit défenses à tous ceux qui sui-
voient la Doctrine d'Aristote, de paroître
en public, & même de prononcer
son nom. » Le Chef du Lycée, disoit-
» il,



» il, a trempé dans la conjuration d'Antipater: il a été un des principaux auteurs de la mort de son Disciple. Ne souffrons point que le nom du meurtrier se conserve parmi les hommes. Et sur cela, l'Empereur faisoit brûler tous les exemplaires qu'il pouvoit rencontrer, des Ouvrages d'Aristote.

Beaucoup d'autres Princes se sont aussi imaginés qu'ils ressembloient à Alexandre le Grand, & un savant Jesuite a pris plaisir à recueillir les noms de ces Princes, & à détailler les folies qu'une prétendue ressemblance leur a fait faire. Mais ce qui paroîtra beaucoup plus ridicule & plus condamnable, c'est ce que reproche Saint Jean Chrysostome aux Chrétiens d'Asie: que par je ne sais quelle tradition ils portoient sur eux des médailles d'Alexandre, comme si elles avoient quelque vertu secrète pour les préserver des périls & des maladies. Quelques-uns même de ces Chrétiens avoient des médailles, où l'on voyoit d'un côté la tête d'Alexandre, & de l'autre le nom de Jesus-Christ entouré d'une couronne de laurier: assemblage qu'on auroit de la peine à concevoir, si l'on ne savoit que la superstition allie tout, le sacré & le profane, le sérieux & le puérile.

V. And.
Schottum
Observ.
Hum. III

V

Du réta-
blissement
des Repas
philosophi-
ques.

J'ai parlé des Repas philosophiques, qu'avoit fondé chaque Secte dans la Grece. Ces repas, véritablement dignes de ce nom, sans excès & d'une joie tranquille, furent long-tems hors d'usage. Mais le fameux Longin se rencontrant à Athènes peu après la mort de l'Empereur Philippe, & charmé de faire revivre les anciennes coutumes de la Grece, rassembla chez lui un grand nombre de gens de Lettres : & là, tous ensemble, dans un festin où regnoient la délicatesse & la propreté, ils célébrèrent l'anniversaire de la naissance & de la mort de Platon. En effet, suivant la remarque de Marsile Ficin, ce grand Philosophe mourut à 81 ans, au milieu de ses Disciples chéris, le jour même qu'ils se réjouissoient de sa naissance. Au reste, Longin avoit invité à son repas des Orateurs, des Philosophes & des Géomètres : sans doute pour faire honneur aux trois principales Facultés, où avoit réussi Platon.

Flav. Vo-
pisc. in
Aurel.

Quelques années après, ce même Longin fut pris dans la ville de Palmyre, qu'assiégeoit Aurélien : & l'Empereur irrité d'une lettre trop libre, dont il le soupçonnoit auteur, le sacrifia à son ressentiment.

ressentiment. Pour la malheureuse Zénobie, elle fut réservée aux affronts du Triomphe, moins pour la punir de sa résistance, que par un triste ressouvenir de son mari Odénat.

VII.

Comme la suite du discours m'a fait omettre plusieurs Philosophes, qui demandoient cependant à être applaudis, je vais rappeler ici leurs noms, & marquer à peu près le tems où ils ont vécu.

Sous Adrien, parurent Héliodore, Epictète & Arrien son Disciple, Agathobule, & Oenomaüs de Gadare qui avoit jetté sur les Prêtres occupés à faire valoir les Oracles, un Livre intitulé: *Les Fourbes découverts*.

Sous Antonin, fleurirent Calvisius Taurus de Béryte, Apollone de Chalcis en Syrie, & Claude Maxime de Tyr.

Sous Marc-Aurèle & Commode son fils, Crescent & Celse, deux des plus grands ennemis du Christianisme; Démonax, Sextus de Chéronée, Sextus l'Empirique, & Numénius d'Apamée, qui, quoique Païen, avoit nommé Platon un nouveau Moïse, un Moïse parlant Grec.

Sous Sévère, parurent Galien si illustre entre les Médecins, & qui avoit été

Noms des principaux Philosophes qui ont fleuri depuis Marc-Aurèle jusqu'à la fin du III^e siècle.
Eusev. Prep. Evang. l. 5.

Luc. in Dem. élo-gio.

très-consideré à la Cour de Marc-Aurele; Diogène de Laërce, petite ville ou Château dans la Cilicie; & Philostrate, un des ornemens du Cabinet de l'Impératrice Julie, & dont nous avons plusieurs Traités curieux, outre la Vie d'Apollon de Thyanes.

Sous Gallien & sa femme Salonine, vécurent Ammonius Saccas & Plotin, dont les Ecrits, au jugement des plus habiles connoisseurs, étoient les seuls qui méritassent d'être plus, par préférence aux Ecrits des autres Philosophes qui vivoient en même tems.

Sous Aurélien, se distingua Longin, plus appliqué cependant aux Belles-Lettres qu'aux Sciences exactes; & peu après, se distinguèrent Porphyre & Amélius Gentillianus, tous deux Disciples & admirateurs zélés de Plotin.

Mais de cette foule de Philosophes, dont je n'ai encore cité que les principaux, aucun n'a donné de nouveau système, aucun n'a mérité le titre d'Inventeur. Tous leurs efforts se bornoient à éclaircir & à expliquer ce que les Grecs avoient dit. Les uns se tournerent vers une Philosophie superstitieuse, & magique: ils établirent je ne sai quel rapport entre Dieu & les hommes, par le moyen des Démons & des Génies qu'ils regardoient comme des substances inter-
mé-

médiaires : ils eurent recours aux expressions sublimes de Pythagore & de Platon, ne parlant que de Dieu, du Monde intelligible, & proposant diverses manieres de purifier l'ame & de la rendre propre au commerce des Génies. Les autres se contentoient de lire servilement les Philosophes Grecs, & se félicitoient de les pouvoir conciler ensemble. C'étoit-là une suite, un accroissement de la méthode des Eclectiques. Il paroît qu'on s'y attacha principalement dans le troisiéme siècle. Porphyre avoit composé un long Ouvrage, pour montrer que Platon & Aristote convenoient ensemble dans les points essentiels, qu'ils étoient de même avis. Enfin les derniers n'étoient guères Philosophes que par une conduite ferrée & circonspecte. Comme ils ne vouloient blesser personne, ni s'attirer des querelles, ils se tenoient à un petit nombre de dogmes spécieux & vraisemblables, que chaque parti admettoit sans dispute. Tout le reste, ils le traitoient d'opinions vaines & problématiques, qu'on pouvoit soutenir & rejeter tour à tour. Qu'il me soit permis d'appliquer ici la maxime si connue des Italiens, qu'un fameux Ministre, le Cardinal Mazarin, apporta en France: *Intus ut lubet, extra ut moris est.*

Tout cela posé, je vais faire quelques réflexions sur ceux des Philosophes que j'ai ci-dessus nommés, dont les Ouvrages se sont conservés jusqu'à nos jours.

Arrien de Nicomédie étale dans ses Dissertations morales toute la sévérité, toute la rigueur, & , pour ainsi dire, la véritable ame d'Epictète, dont il avoit été le Disciple favori. Son Ouvrage même est intitulé, *Des Entretiens d'Epictète*, & il assure qu'il ne l'a composé que des choses qu'il a ouï dire à son Maître, & presque dans les mêmes termes dont son Maître les a dites. Cet air de reconnoissance frappe & plaît sur toutes choses; & l'on peut avancer qu'Arrien ne persuade pas moins par l'estime sincère que s'attire sa vertu, que par le degré de force qu'il donne à ses raisonnemens. On aime à suivre un guide, qui lui-même suit toujours les grandes règles qu'il propose. Au reste, les dignités éminentes où le mérite d'Arrien le fit monter, ne changerent point ses mœurs, ni son caractère. Il fut toujours vrai, toujours juste: il ne s'attribua jamais par vanité, ce que les autres lui avoient communiqué sans défiance: il avouoit, ce qui est si rare dans les personnes en place, & qu'il pouvoit se tromper, & qu'effectivement il s'étoit trompé en plusieurs occasions.

caſions. Par-là même il reparoit noblement ſes fautes, ſi cependant des fautes avouées méritent encore ce nom.

Maxime de Tyr, ſur-tout de l'édition & avec les notes de Daniel Heinfius, peut utilement ſervir à l'intelligence de Platon. C'eſt le plus net, & le moins frivole de tous ſes Commentateurs. Il n'a point le défaut ſi marqué des jeunes Platoniciens, qui eſt d'écrire d'une manière ſèche & ennuyeuſe, de rebuter par des métaphores & des allégories continuelles. L'éloquence de Maxime de Tyr eſt douce, coulante, agréable. On croit qu'il compoſa la plus grande partie de ſes diſcours à Rome, où il avoit été appellé avec les plus beaux eſprits de ſon tems, pour concourir à l'excellente éducation qu'on y donnoit à Marc-Aurèle-Antonin.

Diogène de Laërce, ou, comme il eſt plus ordinairement appellé, Diogène Laërce, a ſervi avantageuſement la poſtérité. Quoiqu'il ſoit un guide infidèle & aſſez ſujet à s'égarer, on le reſpecte encore, parce qu'il eſt preſque le ſeul guide que nous ayons pour l'hiſtoire des anciens Philoſophes. Son Ouvrage a ſurvécu à une infinité d'autres, & par-là même il nous eſt d'un plus grand prix. Souvent on eſt fâché de lui voir ſi peu d'exaſtitude & de diſcernement:

mais on feroit encore plus fâché qu'il se fût tout à fait abstenue d'écrire. Combien de choses nous a-t'il conservées, que sans lui nous n'aurions jamais suës? Aureste, l'Ouvrage de Diogène Laërce est adressé à une femme, qui faisoit beaucoup de cas de la Doctrine de Platon; & l'on juge que c'est la fameuse Arrie qui vivoit à la Cour de Sévere, & à qui cet Empereur envoya de la Thériaque pour quelques incommodités dont elle se plaignoit.

Sextus l'Empirique met dans un beau jour la Doctrine des Pyrrhoniens; & même lorsqu'elle paroît outrée, qu'elle choque les notions communes, on a beaucoup de peine à n'être point de son avis. Il rassemble, il échaffaude avec art tout ce qui peut favoriser sa cause: il s'en saisit heureusement, quelque détourné, quelque caché qu'il puisse être. J'observerai ici, que tous les Médecins Empiriques embrassoient volontiers la Secte de Pyrrhon. Comme ils se défioient des raisonnemens auxquels on donne le pli, la tournure qu'on veut, & que l'expérience seule étoit leur conseillère dans le traitement des maladies, ils s'accommodoient volontiers d'une doctrine qui ne se soumet point aux décisions d'autrui, & qui ose, par une généreuse liberté, révoquer toutes choses
en

DE LA PHILOSOPHIE. 109
en doute, ou du moins les déplier afin
de les mieux connoître.

Claude Gallien de Pergame acquit de
grandes connoissances dans la Médecine,
& il se servit de ces connoissances,
non pour son intérêt, mais pour en ac-
querir encore de plus grandes dans la
Théologie Naturelle. La foiblesse de sa
complexion le porta à un genre de vie
sobre, & non moins exempt d'ambition
& d'avarice, que de chagrin & d'inquié-
tude : & le double avantage qu'il en ti-
ra, fut 1°. de parvenir à une extrême
vieillesse, sans infirmités, sans affoiblisse-
ment d'esprit : 2°. de se tenir uni &
lié à la vertu, en retranchant tout ce qui
peut allumer les passions. La hardiesse
des Empiriques, quoique souvent heu-
reuse, avoit choqué Gallien. Il lui préfé-
ra une conduite plus timide, mais égale
& uniforme : il aima mieux que le suc-
cès dépendît des principes d'une métho-
de générale, que de ses réflexions sur
les cas particuliers. Quoi qu'il en soit
cependant & des Empiriques & des Mé-
thodiques, aucun ne guérit que par le
même hazard, aucun ne conserve ni ne
prolonge la vie sujette à certains maux,
& bornée à un certain terme. Telle
étoit aussi la pensée de Gallien. Car se
trouvant à Rome dans un tems de peste,
où son secours devenoit si nécessaire, il
s'enfuit

s'enfuit avec précipitation & ne voulut nullement se fier à la bonté de ses remèdes : tant il craignoit dans la pratique toujours dangereuse, ce qu'il avoit approuvé dans la spéculation, qui impose si facilement. A l'égard de ses sentimens particuliers, il les rappelloit à ce principe : Qu'on ne doit jamais sacrifier ses lumieres propres à celles d'autrui, ni croire avec une lâche déférence ce qu'on n'a point goûté, ni compris après un mur examen.

CHAPITRE XXXVI.

- I. *Origine de la Philosophie Théurgique.*
 II. *Combien le Christianisme accrut cette Philosophie.* III. *Que tous les jeunes Platoniciens ont été accusés de Magie.* IV. *D'Apollone de Thyannes.* V. *D'Apulée de Madaure* VI. *De Plotin.* VII. *De Porbyre.* VIII. *De Jamblique.* IX. *Des Disciples de Jamblique.*

I.

Origine
de la Philo-
sophie
Théurgi-
que.

Pendant que le Christianisme se répandait d'une manière si merveilleuse, & qu'il triomphait des difficultés renaissantes à chaque instant, il s'éleva une nouvelle Philosophie qui dans la suite,

suite, & par la protection des Empereurs, & par les artifices de quelques Savans, devint l'affaire la plus sérieuse de la Religion Payenne. Tout ceci mérite d'être expliqué plus au long.

Les Romains pour se conserver dans une paix profonde & victorieuse des intérêts particuliers, avoient pros crit toute sorte de superstitions & de Divinités étrangères. Ils regardoient les ouvrages où l'art & l'industrie avoient quelque part, comme indignes de faire honneur à la Religion, comme étant infiniment au-dessous de ceux de la Nature. Ils défendoient même de consulter les Oracles, sur-tout ceux qui avoient une réputation équivoque, & qu'on pouvoit corrompre à prix d'argent. Car pour ce qui regarde les Livres de la Sibylle, qu'on gardoit avec tant de mystère au fond du Capitole, c'étoit un artifice politique, une fraude secrettement tissée, afin d'imposer au peuple dans les occasions pressantes, d'encourager les Armées. Qu'y a-t'il de plus propre, que les sentimens de crainte ou de confiance, que fait naître la Religion?

Mais enfin Rome tomba dans les mêmes excès, dont elle s'étoit si long-tems défendue, & elle y tomba avec tant de goût & tant d'ardeur, que Tite-Live avouoit qu'il n'y avoit plus aucun lieu dans

Tertull.
in Apolog.

Decad. 1.
l. 5.

dans cette grande ville qui ne fût consacré à quelque Divinité, ni aucun jour qui ne fût relevé par quelque sacrifice. Les superstitions Egyptiennes s'y répandirent sur-tout. Isis, Osiris, Harpocrate, Serapis, & ce vain simulacre qui a une tête de chien, eurent des Autels & des Prêtres. D'abord, tout cela se fit avec quelque sorte de ménagement, avec quelque décence. Avant que de commencer les cérémonies Egyptiennes, un Prêtre en demandoit la permission aux anciens Dieux de la République, aux protecteurs secrets de la ville. Mais cet usage, qui n'étoit au fond que de parade, s'abolit de lui-même, & tout fut inondé du culte étranger, mais du culte le plus indécent que l'homme abandonné à sa propre foiblesse ait pu établir.

Il est vrai qu'on s'efforça en quelques occasions de le réprimer. Agrippa, gendre d'Auguste & Gouverneur de Rome, ne permit la pratique de ces cérémonies qu'à 500 pas hors des murs de la ville. Tibere alla plus loin, & il exila de l'Italie tous ceux qui ne vouloient pas y renoncer. Mais, soit qu'il changeât d'avis dans la suite, soit que son ordonnance fût mal exécutée, toutes ces cérémonies se renouvelèrent sous les regnes suivans. Il y eut même des Empe-

Tacit.
Annal l. 5.
Suet. in
Tib.

Empereurs qui se mêlerent parmi les Prêtres d'Isis, & qui eurent part aux fêtes insensées & libertines qu'on célébroit à l'honneur de cette Déesse. Une des principales conditions pour y assister, étoit de se raser la tête & de porter un long habit de lin. Et ce ne fut qu'à l'abrie d'une telle parure que Domitien échapa aux soldats de Vitellius, qui venoient pour l'assassiner.

Hadrien, dont la curiosité étoit insatiable, s'adonna pendant le séjour qu'il fit en Egypte, à toute sorte de Divinations, & à la magie la plus outrée. On croit même qu'il y immola son cher Antinoüs, parce qu'il avoit besoin dans ses odieux & ridicules sacrifices, d'une victime humaine, & qu'Antinoüs s'offroit volontairement à la mort. Au retour de son voyage d'Egypte, Hadrien rapporta ce goût de Magie à Rome, qui s'y accrut bien-tôt, & par l'iniquité des tems, & par la dépravation des mœurs. A mesure que les grands sentimens s'éteignent dans une nation, elle se porte à tout ce qu'il y a de sciences vaines & frivoles : elle ne fait plus que s'égarer, & s'égare sans retour.

Marc-Aurèle, quoique d'ailleurs si ennemi de la superstition, avoit toujours à sa suite un Philosophe Egyptien nommé Arnuphis : & ce fut lui, dit-on, qui

qui sauva l'Armée Romaine engagée témérairement dans des gorges de montagnes, & presque mourante de soif & de lassitude, en faisant pleuvoir sur elle avec profusion. Mais ce fait avancé par les Païens ne mérite pas plus de créance que le fait substitué par les Chrétiens; que c'est à la douzième Légion, pour cela même nommée la Fulminante, que le prodige est dû. Il y avoit long-tems que cette Légion étoit ainsi nommée, & la pluie qui tomba avec abondance, fut plus utile que miraculeuse. Qu'avoit en effet de surprenant un pareil météore, sinon de venir à propos?

L. 30. Dans la suite, Marc-Aurèle se servit d'enchâtemens & d'une consécration particulière, pour assujettir à jamais les Marcomans au peuple Romain : ce qui n'eut d'autres succès, que d'être souvent imité. Car la Magie, avec ses prestiges & ses artifices, s'est toujours attiré un nombre infini de sectateurs, sur-tout parmi les Princes. Mais il faut avouer, dit Pline, qu'elle n'est soutenue d'aucun témoignage, même apparent; que tout ce qu'elle présente est rempli de mensonges & d'adresses trompeuses; qu'enfin, ceux qui y ont recours, n'y cherchent que des facilités pour nuire aux autres. Témoin l'Empereur Caracalla, dont tout le commerce avec les plus célèbres

célèbres Magiciens de son tems, ainsi qu'on le dévoila après sa mort, confisoit principalement à faire amas de diverses sortes de poisons, dont il se servoit pour faire mourir plus ou moins vite ceux qui avoient le malheur de lui déplaire.

II.

Il est certain que toutes ces superstitions se feroient anéanties d'elles-mêmes, sans la jalousie que le Christianisme inspira aux Païens. Ils firent les derniers efforts, pour s'opposer à une Religion qui brilloit également par la sainteté de sa morale, & par une infinité de prodiges inexplicables à la raison humaine. Ils voulurent diminuer le merveilleux qui se trouvoit dans la vie de Jesus-Christ, & dans les succès rapides de ses Apôtres, en supposant un pareil merveilleux dans le Paganisme. Ce fut pour cela que tant d'Auteurs écrivirent la vie d'Apollone de Thyanes, & ensuite celle de Pythagore; & qu'ils copièrent une partie des actions de Jesus-Christ, pour les leur attribuer. Mais en voyant un si indigne parallele, s'écrie Saint Augustin, peut-on retenir son courroux? Quelle extravagance, de mettre en regard avec Jesus-Christ de simples Philosophes!

Combien
le Chris-
tianisme
accrut cet-
te Philoso-
phie.

Lact. l. 5.

Epist. 5.

lofophes ! Est-il possible de leur trouver aucun trait de ressemblance ?

V. Orig.
contra
Cels l. 3.

Je soupçonne encore qu'on ne composa la Vie de Plotin , de Porphyre , de Proclus de Lycie & de quelques autres Sophistes , que pour avoir lieu de ternir le glorieux ministère de l'Apostolat. En effet, je ne remarque point que les plus grands ennemis du Christianisme naissant, un Celse, un Porphyre, un Jamblique, un Julien l'Apostat , les Juifs enfin dont la haine étoit encore plus envenimée que celles des Païens, aient jamais contesté les miracles de Jesus-Christ. Ils le traitoient lui-même d'homme pieux, savant & digne de l'immortalité : ils assuroient que son corps a cédé aux tourmens, mais que son ame pure & brillante est dans le Ciel avec les ames bienheureuses. Mais au même tems ils disoient à leurs adversaires: Ne vous prévalez point de l'aveu que nous vous faisons. Tous les miracles que vous vantez , sont réels & effectifs. Nous reconnoissons avec ingénuité que Jesus-Christ a guéri les boiteux, les aveugles & ceux qu'agitoit un Esprit mal-faisant. Mais nous nions que ce soient-là des preuves suffisantes de la divinité de votre Religion. N'avons-nous point des miracles semblables parmi nous, & peut-être des miracles plus surprenans

nans ? Par-là même notre condition est égale : nos preuves se fortifient mutuellement : nul de nous ne peut s'attribuer l'avantage. Voilà les propres paroles de Lactance. *Cum facta Jesu-Christi mirabilia destrueret, nec tamen negaret, voluit ostendere Apollonium vel paria vel etiam majora fecisse.* L. 5.

Les Juifs mêmes, du moins les plus sensés & ceux qui rendoient justice à la vérité, convenoient des miracles de Jesus-Christ. *Mais il ne les fait*, disoient les uns, *que par les enchantemens qu'il a appris en Egypte; ou, comme l'avoient les autres, que par le nom de Dieu, ce nom ineffable & tout-puissant, inconnu au peuple, & qu'il a découvert par surprise dans le Sanctuaire.* Voilà la mission de Jesus-Christ reconnue, & en quelque maniere justifiée par ses plus grands adversaires. Il a fait des miracles. Leur mémoire d'ailleurs étoit si récente, qu'on ne pouvoit les révoquer en doute. Ceux de ses Apôtres se trouvoient dans le même cas. Le Talmud en a lui-même rapporté quelques-uns, qui devoient être bien répandus alors.

De pareils aveux soulageoient bien les premiers Peres de l'Eglise. Ils n'avoient plus qu'à combattre, qu'à ruiner les différens prodiges qu'on leur opposoit; & ils le firent de deux manières : 1°. en montrant

montrant que ces prodiges étoient mêlés de choses si basses, si puériles, quelles décréditoient l'idée que chacun apporte en naissant de l'Etre souverainement parfait, de celui qui peut tout, mais qui ne fait rien qu'avec une sagesse infinie : 3°. en insinuant que les expressions sublimes dont on enveloppoit ces mêmes prodiges, étoient tirées des Auteurs sacrés & imitoient parfaitement leur langage. Témoin tout ce que Porphyre, Jamblique & Proclus disent de la fuite indispensable des objets extérieurs, du besoin continuel d'occuper l'esprit, de la mortification des sens pour vaincre les sens mêmes, de la purification de l'ame & de son union avec Dieu, &c. Qu'y a-t-il de plus manifique que ces paroles, & de plus conforme au style de l'Ecriture ?

D'ailleurs, le dogme de la Métempsychose avoit engagé beaucoup de Païens à faire un crime de manger de la viande, & même des légumes. Ils regardoient comme une impiété de verser le sang des animaux ; & ils défendoient surtout de se nourrir de leur chair. Or cette défense n'avoit jamais eu lieu à Rome. Tant qu'elle se gouverna par ses propres loix, sans aucun mélange de culte étranger, il fut permis aux Romains de se servir indistinctement de toute

toute sorte de mets : on n'en condamnoit aucun par principe de Religion. Et c'est une remarque importante que fait un Auteur Latin, en parlant de Didius Julianus. *Tout le monde s'étonnoit*, dit-il, *qu'un si grand Capitaine ne mangeât que des légumes. Car qu'elle raison pouvoit le contraindre à cette abstinence ?*

Spart in
Did. Jul.

Mais lorsque l'Italie commença à être inondée par les superstitions Egyptien-

Proph. de
Abstin. 1.
1. & 2.

nes, on commença en divers lieux à se priver de la chair des animaux. Une pareille sobriété attiroit l'estime & la considération du peuple, qui admire d'ordinaire tout ce qu'il ne pratique point. C'est l'aveu sincère que fait Sénèque. » Je fus trompé, dit-il, par quelques Philosophes, qui me conseil-
» lerent de ne point manger de viande
» ni de quelques autres ragoûts alors
» en usage. Je continuai ce régime de
» vivre pendant une année entière ; &
» j'avoue que je ne m'en trouvai point
» incommodé. Mais enfin je jugeai plus
» à propos de m'en défaire, & ce fut
» par la raison suivante. J'étois fort
» jeune, lorsque Tibere monta sur le
» trône ; & alors on ne voyoit à Rome
» que des Religions étrangères. Une
» de leurs principales pratiques étoit
» l'abstinence de certains animaux, &c.

Epist. 109.

Comme Tibere suspendit pour un tems

toutes

toutes ces Religions folles, il y a apparence que Sénèque & plusieurs autres s'en dégoûterent. On quitte volontiers par raison, un joug qu'on ne s'est imposé que par vanité. Il est vrai que la dernière année de sa vie, Sénèque se restringnit à ne vivre que de pain & d'eau, qu'il entremêloit de quelques fruits : mais ce n'étoit point par austérité de conduite qu'il agissoit ainsi, c'étoit par la crainte continuelle que Néron ne cherchât à l'empoisonner. Quelle foiblesse !

Lorsque la Syrie, la Palestine & l'Egypte se peuplerent de Solitaires & de Cénobites, & que pour mener une vie plus mortifiée, ils se réduisirent à ne manger que des légumes & quelques autres mets sauvages, on les accusa de conserver au fond du cœur un reste de Paganisme. En effet, leur disoit-on, il est utile de retrancher les viandes trop nourissantes, celles qui échauffent & qui se digèrent mal-aisément : c'est un principe où la Religion s'accorde avec le soin de sa santé. Mais pourquoi se faire une règle inviolable de ne prendre que d'une sorte de nourriture, & de se persuader encore que c'est un crime d'en prendre d'autre ? Saint Jean Climaque rapporte cette objection, comme ayant été faite aux Moines qui l'a-

voient

voient précédé. Saint Paulin de Nole, qui vivoit dans le quatrième siècle, eut des contradicteurs qui lui reprocherent qu'il regardoit la viande comme impure, & mauvaise par elle-même. Il se défendit de ce reproche, & fit voir qu'il s'en privoit par esprit de pénitence, & non par aucune superstition. On peut appliquer la même chose à S. Benoît, & à tout son Ordre Monastique. Il semble pourtant que cet homme célèbre n'interdit que la chair des animaux à quatre pieds, & qu'il permit de manger de toute sorte de volailles: cela fondé sur une ancienne erreur de Physique dont on trouve des traces dans Saint Basile, dans Saint Ambroise & dans Saint Augustin, qui croyoient fermement que les oiseaux ayant été créés le cinquième jour, ainsi que les poissons, ils devoient tous être de même genre.

Mais ce qui parut accréditer davantage le Paganisme, ce fut le système des Dieux & des Génies, que les Philosophes emprunterent de Platon, & qu'ils répandirent ensuite avec de nouveaux embellissemens. Ce système consistoit à avouer trois choses: 1°. qu'il y a un Etre intelligent & souverain, auteur de tout ce qui brille & se montre à nos yeux, source unique de la lumière: 2°. que les hommes sont dans un éloigne-

Sallust. de
Diis &
Mundo.
Apul. de
Deo Socr.
Jambl. de
Myft.
Plot. pass
sim.

ment infini de ce premier Etre, ne pouvant ni l'appercevoir ni s'en approcher : 3°. que le vuide immense qui se trouve entre Dieu & les hommes, est remplacé par une multitude de substances intermédiaires, de Démons & de Génies, qui participent plus ou moins, & de la lumière dont Dieu est le principe, & des ténèbres dont les hommes ne peuvent se dégager. Ces Démons, ces Génies, sont de deux sortes. Les supérieurs ou les plus voisins de l'Etre suprême, n'ont que des inclinations bienfaisantes, se laissent gagner par l'encens & les sacrifices, portent à Dieu les prières des hommes, & rapportent aux hommes les bienfaits, & les graces que Dieu leur accorde. Les inférieurs ou ceux qui tiennent à la terre, jaloux de ce commerce, s'y opposent vivement & n'ont pour but que de nuire. Or la Théurgie enseignoit à se lier d'une étroite amitié avec les Génies supérieurs, & à se rendre plus propices, plus favorables les inférieurs, à les engager de ne point troubler cette amitié. Et il falloit pour cela un long détail de cérémonies superstitieuses, des jeûnes & des expiations sans nombre, des sacrifices d'une certaine trempe : à moins qu'on n'eût trouvé par hazard quelques fragmens de la pierre citée dans les Oracles

Chaldaïques, & qui sert comme de signal aux substances intelligentes, pour les faire descendre sur la Terre.

Il est aisé de voir que la plus grande difficulté de la Théurgie consistoit à gagner les Génies inférieurs, ou malfaisans, & à leur demander un passage libre. Tout le monde n'étoit pas assez favorisé pour l'obtenir. Ce bonheur n'appartenoit qu'aux seuls initiés, qui l'ayant aussi obtenu, pouvoient invoquer familièrement les Génies, & traiter avec eux comme de plein-pied. Ils pouvoient encore en appeler un du caractère qu'ils vouloient, & l'attacher ou à un temple, ou à une statue, ou à une fontaine. C'étoit-là le dernier effort de le Théurgie.

Stanl. de
Phil.
Chald. S.
2.

Apul. de
Deo Socra-
tis.

Pendant qu'elle faisoit le plus de bruit, Porphyre, qu'on nommoit par distinction le Philosophe, écrivit une longue lettre à Anébon, Prêtre Egyptien. Cette lettre étoit fort savante, à la maniere de ce tems-là. Porphyre y fait plusieurs questions sur la nature de Dieu, qu'il appelle le Roi du monde; sur la différence des Anges & des Démons, & les rangs établis entre ces mêmes Démons; sur la Providence & le Destin; sur la Magie pratique; sur les Oracles & sur les Sacrifices.

Jamblique, autre Platonicien, mais

Voff. de
Sectis Phi.
c. 2. Th.
Gale in L.
de Myft.

idolâtre par gout & superstitieux par systême, répondit à Porphyre sous le nom d'Abamon. Il intitula sa réponse, *Des Mysteres*. Ce Livre, dont quelques Auteurs parlent avec admiration, n'est qu'un recueil informe d'idées Platoniciennes & de prestiges Magiques; dangereux néanmoins, & tout propre à imposer aux esprits foibles & craintifs. Jamblique n'y parle que de la purification intérieure de l'ame, de sa parfaite délivrance, de je ne sai quelle transformation qui l'unit à toutes les Puissances célestes: il y développe la maniere d'attirer les Génies, & de les faire servir aux besoins des hommes: enfin, pour soutenir sa réputation, Jamblique tâche de donner un air de raison & de piété à l'idolâtrie la plus vile & à la superstition la plus insensée. Il reconnoît sans cesse que les hommes ne sont heureux, qu'autant qu'ils entretiennent un commerce intime avec les Génies, & par leur moyen, avec Dieu même: ce qu'il appelloit en style Platonicien, se servir des nombres pour arriver à l'unité.

Les Peres de l'Eglise, qui virent ce systême des Démons & des Génies autorisé parmi les Payens, en tirerent de nouvelles preuves pour les combattre. » Supposons, leur disoient-ils, que le » merveilleux dont vous vous parez, » soit

» soit véritable : à qui l'attribuerons-
 » nous , aux bons ou mauvais Gé-
 » nies , aux supérieurs ou aux inférieurs ?
 » S'il étoit l'ouvrage des premiers , que
 » vous regardez comme inspirés de
 » Dieu , tout y porteroit à l'exacte ver-
 » tu , à la probité , à l'accomplissement
 » des principaux devoirs de l'homme.
 » Mais c'est le contraire. On ne voit
 » dans toute votre Religion , dans vos
 » oracles , dans vos fêtes , dans vos sacri-
 » fices , qu'un égarement prodigieux de
 » l'esprit , & qu'une corruption déplo-
 » rable du cœur. On ne peut donc
 » imputer cette Religion qu'aux mau-
 » vais Génies , dont tout l'emploi est
 » de faire illusion à l'homme , de le
 » porter au mal. *Dii gentium Dæmonia*
 » *sunt.* En parlant ainsi , les Peres
 de l'Eglise accabloient non-seulement
 les Payens , mais ils découvroient en-
 core la partie la plus sublime de leur
 Théologie. Elle consistoit à assurer
 deux choses : 1°. que depuis le com-
 mencement du monde jusqu'à la nais-
 sance de Jesus-Christ , l'empire de Dieu
 avoit été borné au seul peuple Juif , &
 celui du Démon avoit embrassé tout le
 reste de la terre : 2°. que depuis cette
 naissance , les Chrétiens étoient entrés
 par une faveur insigne dans le même
 empire de Dieu , & que les Idolâtres

126 HISTOIRE CRITIQUE
demeuroient persévéramment sous ce-
lui du démon.

III.

Que tous les jeunes Platoniciens ont été accusés de Magie Lib. 7. Ainsi, tous les mystères Théurgiques furent ou rejetés, ou mis sur le compte de la Magie. *Je ne vous demande point*, disoit Arnobe aux Payens, *si vous avez des Génies qui vous inspirent; mais seulement si ces Génies sont dignes de l'estime que vous en faites, & du culte que vous leur rendez.* De-là vinrent tant d'odieux soupçons, qui tomboient sur les Platoniciens des quatre premiers siècles. Ces soupçons étoient nourris, & par la conduite artificieuse qu'ils tenoient, & par la réputation de Philosophes adroits & subtils, d'Enchanteurs, qu'ils tâchoient de se procurer. Mais le vrai de l'affaire étoit que pour décrier les miracles réels & effectifs de la Religion Chrétienne, ils en supposoient de faux; mais ajustés avec tant d'art, que le peuple, qui ne s'arrête qu'à l'écorce, s'y laissoit aisément surprendre. C'est-là tout ce que demandoient ces Philosophes.

Theod. Hist. Eccl. l. 3. Le règne de Julien l'Apostat fut plus exposé que tout autre, au soupçon de Magie. Il répétoit souvent ce qui est prescrit dans les Oracles Chaldaïques:

Ne

Ne changez point le langage ancien, quoiqu'il soit barbare, & que vous ne l'entendiez plus. Sur cela, il se livroit à toutes les superstitions dont pouvoient s'aviser les hommes corrompus, qui l'environnoient sans cesse: & pourvu qu'on le flattât que ces superstitions étoient anciennes, il n'en demandoit pas davantage. Cela rendit long-tems toutes les Sciences odieuses, & on les accusa de conduire secrètement à la Magie. Le célèbre Boëce s'en plaint amèrement, lui qui survécut à l'Empire Romain, & que Théodoric sacrifia à d'injustes soupçons. J'ai passé pour Magicien, dit-il, parce que je m'étois nourri de tes préceptes, ô divine Philosophie, & que je suivais tes loix.

IV.

Comme les Païens essayoient de mettre Apollone de Thyanes à côté de Jesus-Christ, on juge bien que les éloges ne lui ont point manqué. » Dès l'âge de sept ans, rapporte Philostratus, il se donna pour un rigide observateur de la Philosophie Pythagoricienne. Il renonça dans sa jeunesse au vin, aux femmes, aux conversations inutiles, à toute sorte de vandes; il ne porta point de souliers:

D'Apollone de Thyanes.

In vita Ap. Thyani.

„ il laissa dans la suite croître ses che-
 „ veux & sa barbe ; il ne s'habilla que
 „ de toile , & même encore d'une ma-
 „ niere bizarre , & qui le faisoit mon-
 „ trer au doigt. Peu après , il s'érigea
 „ en réformateur du siècle , affectant
 „ de contredire tout le monde , & de
 „ blâmer la danse , la musique & les au-
 „ tres divertissemens qu'on accorde à
 „ l'oisiveté publique. Avant que d'en-
 „ treprendre ses longs voyages , Apol-
 „ lone passa cinq ans entiers sans parler ;
 „ & malgré un silence si rigoureux , il
 „ appaisa plusieurs séditions dans l'Asie
 „ mineure : sa seule présence suffisoit
 „ pour calmer les esprits. Il se van-
 „ toit encore de savoir toutes les langues ,
 „ sans les avoir jamais étudiées ; de con-
 „ noître les pensées les plus intimes &
 „ les résolutions les plus cachées des
 „ hommes ; enfin de saisir avec netteté
 „ les divers oracles , que rendent par
 „ leurs chants certains oiseaux privilé-
 „ giés. Il avoit appris des secrets utiles
 „ de Medecine , pendant le séjour qu'il
 „ avoit fait dans le Temple d'Esculape à
 „ Egès , ville de Cilicie ; & il répandit
 „ ensuite ces secrets avec bonté & gratui-
 „ tement. Les malades , les infirmes ve-
 „ noient en foule lui demander la santé.

Une Armée ennemie paroissant vou-
 loir fondre sur la petite ville de Thya-
 nes ;

nes; non-seulement Apollone rassura ses compatriotes intimidés, mais encore il les préserva, comme par miracle, d'un péril si éminent. Dans sa vieillesse, il ne ressentit aucune des incommodités que l'âge entraîne après lui : il fut également sain & de corps & d'esprit. A l'égard de sa mort, on n'a jamais su ni comment, ni dans quel lieu il avoit cessé de vivre : sans doute que son ame nettoyée de toutes ses tâches s'envola tout-à-coup dans le séjour des Bienheureux. *Ce qu'il y a de certain, ajoute Philostrate, c'est que j'ai parcouru beaucoup de pays, en demandant où étoit son tombeau, sans en avoir pu rien découvrir.*

Les premiers Chrétiens ne se méprirent point au faux merveilleux dont la vie d'Apollone se trouvoit revêtue. Ils reconnurent sans peine le dessein insensé qu'on avoit eu de comparer Jesus-Christ avec un Imposteur, & même de donner à ce dernier une odieuse préférence : *ce qui meritoit, dit Eusebe, toute l'indignation des hommes attentifs, & qui ont encore quelque reste de pudeur.* D'ailleurs, la vie d'Apollone est visiblement copiée d'après celle de Jesus-Christ. Ce sont les mêmes traits & les mêmes destinées, c'est la même suite d'actions miraculeuses; autant cepen-

V. Lact.

l. 5.

In Hieros.

clem. initio.

dant que la fraude & l'imposture peuvent contrefaire la vérité. Vers le commencement du V siècle, le Philosophe Eunapius parloit d'Apollone comme d'un Génie, qui s'étoit masqué d'un corps visible & matériel; & il assuroit que Philostrate auroit dû intituler son Histoire : *La descente d'un Dieu sur la Terre.*

Quelques Auteurs ont pris de-là occasion de révoquer en doute s'il y a eu dans le premier siècle de l'Eglise un Apollone né à Thyanes. La chose, ce me semble, est décidée par une multitude de témoignages constans. Apollone fut un Philosophe Pythagoricien, distingué par la droiture & l'innocence de ses mœurs; toujours accompagné d'une foule de disciples qui l'admiroient sincèrement, célèbre encore long-tems après sa mort. Mais celui qu'a dépeint Philostrate, est un personnage chimérique & indigne d'être compté au nombre des Philosophes. Toute sa vie n'est qu'un tissu de prodiges & de miracles puériles, où même les convenances de l'Histoire & de la Géographie ne sont point gardées. Philostrate ignore absolument l'art de louer. Il donne à son Héros un caractère foible, irrégulier, inquiet, téméraire, infiniment présomptueux : il le décrédite lui-même, & par toutes les fables qu'il en rapporte, & par les voyages

Euseb. ubi
supra.

Voss. de
Hist. Græc.
l. 2.

Casaub. in
Spar.

es

ges qu'il lui fait entreprendre sans aucune nécessité. *Plus je considere l'Apollone de Philostrate*, dit Eusebe, & plus je le Præp. E-
dédaigne, plus je lui trouve un air de vang. l. 4.
bassesse & de fausseté. Qui osera appeller
d'un jugement si respectable, & adopté
par tous les Savans qui sont venus de-
puis.

V.

Les Païens, au rapport de Saint Au- D'Apu-
gustin, vantoient encore Apulée de Ma- lée de Ma-
daure, Colonie Romaine dans l'Afri- daure.
que, & lui attribuoient une infinité de
miracles. Cet Apulée eut dès sa jeunesse Aug. ep. 5.
tout ce qui sert à donner une première Id. l. 8. de
vogue; & sa réputation se répandit en Civit. Dea,
peu de tems, sans même qu'on le soup-
çonnât d'y avoir travaillé. Il voulut con-
noître toutes les dévotions, qui avoient
cours dans un certain Paganisme raffiné:
il se mêla parmi les Prêtres d'Isis, d'O-
siris, de Cerès, & d'Esculape. Son Apul ipse
principal but étoit d'approfondir tous de se Met.
leurs secrets, & de se distinguer des au- l. 1.
tres hommes par des connoissances myf-
térieuses & extraordinaires. Apulée y
réussit, peut être même au-delà de ses
vœux. Car on l'accusa hautement de
Magie, on lui intenta un procès très-fé-
rieux devant Claudius Maximus, Pro-

consul d'Afrique : & ce furent les enfans d'une riche veuve qu'il avoit épousée, qui en firent tous les frais , & qui lui reprocherent d'avoir employé des sortilèges & des philtres magiques pour gagner les bonnes grâces de cette femme. Je n'entrerai point dans le détail de ce procès, où l'on juge bien que la vérité avoit moins de part qu'un désir aveugle & intéressé de nuire.

V. Apul.
Apolo-
giam.

La seule chose dont je m'étonne, c'est que pendant tout le cours de sa vie, Apulée se soit défendu d'être Magicien, disant qu'il l'étoit comme Circé, que les Poètes avoient nommée la fille de la Persuasion ; & qu'on lui ait fait l'honneur de le croire tel après sa mort. Les prodiges mêmes (tant le penchant à la crédulité est exagératif) ne lui ont point été refusés. Voilà quels hommes le Paganisme jaloux de ses fausses merveilles osoit mettre en parallèle avec Jesus-Christ : parallèle odieux , & démenti par les faits mêmes dont on cherchoit à l'étayer. Je rougis seulement de m'y être arrêté.

Au reste , les Ouvrages d'Apulée ne peuvent gueres servir pour entendre le fond de la doctrine de Platon , quoique ces Ouvrages aient leurs agrémens , & qu'ils affectionnent le lecteur par la beauté du style , & par un grand nombre de
des-

descriptions attachantes & fleuries. Apulée avoit encore l'esprit tourné du côté de la galanterie, & il convient lui-même que, quand il vouloit plaire, il plaisoit assez ordinairement. Les cœurs se laissoient gagner à son esprit, à sa bonne mine, à ses discours insinuans, à l'attention qu'il avoit de se mettre toujours d'une manière décente. Et c'est en cela, disoit-il, que consiste toute la Magie; crime équivoque, ou plutôt le crime de ceux qui n'en ont point.

VI. *Des Platoniciens qui ont fleuri à Alexandrie depuis la naissance de Jesus-Christ.*

Ce fut dans cette grande ville, & sous les yeux d'Ammonius Saccas, que Plotin se livra sans partage aux recherches de la plus sublime Philosophie. Il y employa onze ans de suite, ne se permettant aucun plaisir, ni aucune distraction qui pût l'interrompre dans le cours de ses études. C'étoit-là son unique passion. Il dédaignoit même tout ce qui a rapport aux besoins pressans du corps, il rougissoit quelquefois d'y être assujetti, & de ne pouvoir posséder son ame toute entière. On avoit beau l'interroger sur son âge, ou lui demander des particularités de sa famille; il faisoit voir par un noble

De Plotin.

tin.

noble silence que tout cela l'intéressoit fort peu. Après s'être ainsi caché jusqu'à l'âge de 40 ans, Plotin se rendit à Rome, & y établit une Ecole de Philosophie. Son habileté généralement reconnue, une présence d'esprit admirable, des mœurs simples, & que la Nature avoit elle-même perfectionnées, lui attirerent bientôt un grand nombre de disciples. On parle sur-tout de Porphyre & d'Amélius Gentilianus.

La Philosophie, qui ne cherche d'ordinaire que le silence & l'obscurité, eut cependant le bonheur d'introduire Plotin à la Cour. Il y parut avec dignité, c'est-à-dire, sans faste & sans orgueil. Il obtint même de l'Empereur Gallien la permission de rebâtir une petite ville de la Campanie, que le tems avoit ruinée. Son dessein étoit d'y mener une Colonie de Philosophes, & d'y établir une République sur le plan de celle que Platon a imaginée. Mais ce projet n'eut point d'exécution : peut-être même devoit-on se moquer de celui qui le proposoit. Où trouver assez d'hommes raisonnables, pour en former une Colonie? Et quand même on y pourroit réussir, comment préserver cette colonie des surprises & des violences réitérées des autres peuples : Une République toute composée de Philosophes seroit anéan-

tie en peu de tems, à moins qu'on ne lui donnât aussi des Philosophes pour voisins & pour alliés, sans aucun mélange.

Nous avons encore, & ce n'est pas un médiocre avantage pour la Philosophie Platonicienne, un morceau considérable de la main de Plotin. Mais il faut bien des veilles, une lecture opiniâtre & souvent répétée, pour le comprendre : encore ne peut-on point s'en flatter. C'est l'aveu fidele que fait Marsile Ficin, celui de tous les Modernes qui a le plus étudié Plotin, & qui se l'est en quelque maniere approprié. Le Philosophe Grec a l'esprit profond, & de la trempe qui convient à la Métaphysique. Mais ses idées ne sont point nettes ni précises : &, ce qui en est la suite ordinaire, son discours se ressent de l'obscurité de ces idées. Il déclara en mourant, quel étoit l'article fondamental de sa Religion. *Je fais un dernier effort*, dit-il, *pour ramener ce qu'il y a en moi de divin, à ce qu'il y a de divin dans tout l'Univers.* On ne pouvoit mieux reconnoître que l'Ame du monde est quelque chose d'effectif, & qu'elle prend son origine dans la nature de Jupiter, qui, selon l'expression Platonicienne, est le Roi de toutes choses & le plus ancien des Dieux. Cette ame, ajoutoit Plotin, *nourrit & vivifie toute la* Porph. in
vitâ Plot. Ennead. 2.
l. 2. & 3. *Nature.*

Nature. Sans elle, il n'y auroit ni ordre, ni beauté, ni symmétrie dans l'Univers : le Ciel & la Terre, le feu même tout actif qu'il paroît à nos yeux, ressembleroient à des corps privés de mouvement & plus méprisables que le fumier : tout en un mot seroit absorbé dans l'oubli, & dans la mort. L'Ame universelle étant si excellente, combien l'Intelligence doit-elle l'être davantage ? Là, résident tous les Etres : là, tout est Etre & Science : là, rien ne passe, rien ne change, rien ne se dément. Mais cette Intelligence a besoin d'un principe fixe & immédiat, auquel elle se rapporte, & qui la resserre dans de justes bornes. Ce principe est le très-Parfait, la très-simple Unité : il est au-delà de l'être, & dans une inaction générale : il ne voit rien, où ses traits ne soient imprimés : il peut dire, Je suis une même chose, & j'en suis plus d'une ; je suis moi, & cependant je suis plusieurs, &c.

V. Plat. Ces distinctions énigmatiques mar-
 epist. 2. ad quent seulement que le Dieu suprême
 Dion. est le Premier, ou le premier Etre, &
 que tout doit se rappeler à lui ; que le
 Porph. Second, ou le second Etre est l'Intelli-
 apud Cyr. gence, qui renferme le plan, le modele
 contra Jul. & toute l'œconomie du Monde visible ;
 l. 2. enfin, que le Troisième, ou le troisième
 Etre est l'Ame du monde, qui s'associant
 à l'Intelligence, gouverne heureusement
 toute

toute la Nature. On voit par-là, continue Plotin, que la Divinité n'est pas restreinte au Dieu suprême : elle se communique dans la proportion marquée, & à l'Intelligence, & à l'Ame du monde. Aussi Numénius appelloit-il le Premier le Pere, le Second l'Ouvrier, & le Troisième l'Ouvrage. Il désignoit par là ce que les Peres de l'Eglise nomment avec emphase, τὰ τετὰ τῆς Πλάτωνος. Ennead. 5. l. 1.

En effet, Dieu est un, simple, indivisible, l'Etre par excellence. Tous les Platoniciens le reconnoissoient sous cette auguste idée. Mais ils avouoient en même tems, que l'Ame du monde découle de son essence, & que cette essence renferme éminemment les modes de tous les Etres, modes éternels & distingués de lui-même. N'étoit-ce point là avouer que Dieu est composé, puisque son entendement renferme une infinité d'Etres ou de Dieux intellectuels, & qu'il est actuellement divisé en plusieurs parcelles, puisque chaque parcelle ne peut revenir au Tout qu'après la dissolution des corps ? Cela bien entendu devoit jeter une grande obscurité sur la Théologie des Platoniciens ; & je m'étonne que les Peres de l'Eglise l'aient traitée avec tant de ménagemens. Saint Augustin avoit raison de dire, que les sectateurs de Tertull. de animâ. De Civit. Dei l. 10. de.

138 HISTOIRE CRITIQUE
*de Platon parloient comme ils pouvoient,
ou plutôt comme ils vouloient. Aucun
Guide infallible ne leur montrait la
véritable route.*

VII.

De Por- Porphyre trouva dans Plotin le Maî-
phyre. tre qu'il lui falloit ; & le Maître se per-
fectionna encore avec son Disciple. Ils
pensoient beaucoup l'un & l'autre : ils
vouloient voir le fond des choses , & se
Luc. Holst. distinguer par des connoissances extraor-
in vitâ dinaires. Mais Plotin étoit plus lent ,
Porph. plus obscur , plus retiré en lui-même :
Porphyre avoit un génie vif & entre-
prenant , tourné à la satire , amoureux
de la nouveauté , qui trouvoit du ridicu-
le dans les choses mêmes les plus sérieu-
ses. Il aimoit à tendre des pièges ; &
ensuite , content de son adresse , il in-
sultoît à la crédulité de ceux qu'il avoit
trompés , fussent-ils ses meilleurs amis.
Suidas in ce caractère ! Soit haine pour le Chris-
Porph. tianisme , soit plutôt jalousie secrète
contre les Chrétiens qui soutenoient le
plus sage parti. Porphyre autorisa & de
Theod. ses discours , & de ses Ouvrages , toute la
Hist. Ec- Magie Platonicienne. » Elle consiste ,
cles. 1. 3. » remarquoit-il , à procurer aux hom-
* 7. » mes par le moyen des Génies , tout
» ce qui peut leur être utile & favora-
» ble

» ble. Heureux l'initié à la Théurgie ,
 » qui a gagné la confiance & l'estime
 » de ces Dieux intermédiaires ; qui aidé
 » & secouru de leurs talens , se con-
 » noît , se respecte , se défie en quelque
 » façon de lui-même ! Il trouve dans leur
 » commerce tous les agrémens , tous les
 » avantages , qu'on peut légitimement
 » se promettre , pendant le cours de
 » cette vie tumultueuse & agitée.

Il y a apparence que le Poëme si vanté par les Payens , & que Porphyre avoit intitulé , *Des Nôces sacrées* , rouloit sur cette communication de l'ame avec les Génies : communication toute spirituelle , & susceptible des ornemens d'un langage figuré. C'est ainsi que le Poëme célèbre parmi les Hébreux , sous l'image allégorique des Nôces de Salomon avec la fille du Roi d'Egypte , offre l'histoire particulière de l'Alliance que Dieu avoit contractée avec la nation Juive. On voit bien que je parle ici du Cantique des Cantiques ; Ouvrage d'autant plus ingénieux , qu'on y trouve un assortiment rare des sentimens du cœur avec les délicatesses de l'esprit.

VIII.

Sur les pas de Porphyre , & avec plus De Jamblique
 de réputation encore , marchoit Jamblique.
 que.

Le Nain
de Tillem.
Hist. des
Emp. t. 4.

que. Le Paganisme vivement insulté par les Chrétiens, commençoit à décroître de son tems. Les esprits désabusés s'ouvroient à la lumière. Jamblique entreprit d'épurer l'ancienne Religion des Empereurs, & même de l'amener à un point, où elle pût être goûtée des Philosophes. Dans cette pensée, il composa une Théologie mystérieuse & toute fondée sur le besoin inévitable, qu'ont les hommes des Génies ou des Dieux intermédiaires : il se fit une Langue à part, & la jugea d'autant plus nécessaire qu'il proposoit beaucoup d'idées nouvelles sur la Théurgie. Mais ces idées, quoique revêtues de je ne sais quelles apparences de Religion, dégénèrent en un fanatisme outré & ridicule. On en trouve mille preuves qui se font aisément reconnoître, dans tous les Traités qui nous restent de Jamblique; dans sa Lettre sur les Mystères, dans son Histoire de la vie de Pythagore, & des principales circonstances de sa Secte, dans son exhortation à la Philosophie, mais à la Philosophie Pythagoricienne qu'il estimoit uniquement. Tous ces Traités sont peu lus aujourd'hui, ce que j'approuve avec juste raison : mais je plains la peine immense que s'est donné Thomas Gale, savant Anglois, de les commenter. Il pouvoit mieux employer ses talens.

Quelques

Quelques-uns distinguent de Jamblique, Disciple de Porphyre, celui qui fleurit sous Julien, & qui reçut de cet Empereur tant de marques de bienveillance. Selon leur arrangement, le premier mourut sous Constantin, & le second fut obligé de s'empoisonner lui-même sous Valens. D'autres réduisent ces deux Jambliques en un seul, & ils se fondent sur ce qu'on leur attribue beaucoup d'événemens & de circonstances, qui sont précisément les mêmes. En ce cas-là, il faudroit dire que Jamblique étudia dans sa première jeunesse sous Porphyre, & qu'il étoit déjà fort vieux quand Julien monta sur le trône. Quoiqu'il en soit : Julien avoit pour lui une si grande considération, qu'il le préféroit à tous les anciens Philosophes & le nommoit presque un Dieu. On peut même être surpris qu'un Empereur écrive à son sujet, d'une manière si flatteuse & si soumise. Je m'apperois, dit il à Jamblique, avec quelle discrétion vous reprenez. Vos Lettres sont assaisonnées de louange & de critique, & par-là même doublement instructives. Soyez sûr que si j'avois manqué en la moindre chose à ce que je vous dois, je tâcherois de me justifier, ou je vous avouerois sans fard que j'ai tort. Car vous excusez facilement vos amis, quand ils ne font que

Jul. epist.

60.

V. etiam

sequen-

tem,

se

se méprendre. Souffrez donc que je me hâte d'obtenir de vous une chose qui m'intéresse extrêmement : je vous choisis pour mon Juge, & je veux vous prouver à vous-même que ma conduite est hors de tout soupçon de lenteur & de négligence. Il y trois ans que j'ai quitté la Pannonie ; & vous savez à combien de périls j'ai heureusement échappé. Aiant ensuite passé le détroit de Chalcédoine, & m'approchant de la ville de Nicomédie, j'eus soin de vous remercier mes premières actions de grâces, comme à mon Dieu Tutélaire. C'est ainsi que je nomme la Lettre de remerciement que je vous envoyai par un des Gardes, qui servent auprès de ma personne, &c.

IX.

Des Disciples de Jamblique laissa plusieurs Disciples, qui soutinrent hautement sa doctrine. **Jamblique.** Les principaux furent Sopatre, qui après avoir exercé de grandes charges à la Cour de Constantin, perdit la tête sur un échaffaut ; Eustathe, qui eut pour femme la savante Sosipatra ; Théodore & Euphasé, nés aux environs d'Athènes ; enfin, le fameux Edèse, dont on rapporte une infinité de prodiges. Cet Edèse brilla successivement dans plusieurs villes ; à Alexandrie, à Pergame, à An-

Antioche. Il eut pour disciples Chrysan- Stob. serm.
te, Antonin, Dexippe, & le fameux 79.

Maxime qui écrivit sur les Catégories d'Aristote. Tous ces Philosophes eurent beaucoup d'accès auprès de Julien l'A- Eunap. de
postat; & comme il avoit étudié sous de Sop. 5.
Edeſe & enfuite ſous Maxime, on prit de-là occaſion de lui donner auſſi Jamblique pour Précepteur. On ne pouvoit davantage flatter ſa vanité: & combien de gens ſ'occupent-ils à flatter celle des Princes, dont ils ont reconnu le foible! Au reſte, Julien avoit pris toute la teinture de l'eſprit de Jamblique. Je n'en donnerai d'autre preuve que ſon diſcours au Soleil, qu'il nomme le Roi & le Dominateur de toutes choſes, qu'il invoque d'un ton ſi emphatique & ſi ſublime.



CHAPITRE XXXVII.

I. Comment la Philosophie s'introduisit dans le Christianisme. II. Des explications allégoriques de l'Ecriture. III. Méthode générale qui a été employée contre les Payens. IV. Dogme de la préexistence du Verbe. V. Diverses erreurs où sont tombés les premiers Peres de l'Eglise.

I.

Comment
la Philoso-
phie s'in-
troduisit
dans le
Christia-
nisme.
Hegeſip.
apud Euseb.
Hiſt. Ec-
cleſ. l. 3.

Tertull. de
Præſcript.
c. 7. Idem
c. 8. adv.
Hermog.

IL eſt certain que tant que l'Egliſe pour me ſervir de l'expreſſion d'un ancien Auteur, demeura vierge, elle ſoutint par elle-même, & n'eut beſoin d'aucun ſecours étranger. Sa ſimplicité & ſa naïveté faiſoient ſes plus grands ornemens. Comme il n'y avoit gueres dans ſon ſein que des Juifs convertis & qui avoient cru au Meſſie, elle ne tiroit ſes preuves que de ſon propre fonds, & du conſentement mutuel des deux Alliances. Mais l'Egliſe s'étant accrue d'une foule innombrable de Payens, les Philoſophes mêmes les plus ſublimes ſe faiſant gloire d'y entrer, alors il fut néceſſaire de donner plus de jour à la Religion, & de la relever par des preuves brillantes, & ſur-tout par celles que la Philoſophie pouvoit fournir. On tâcha donc de remonter à ſes premiers principes. On en tira tous les ſecours qu'il ſembloit permis à la Révélation d'en tirer : mais peut-être cela fut-il pouſſé trop loin, non-ſeulement de la part des Hérétiques, qui vouloient ruiner le dogme de la foi & ſubſtituer à ſa place leurs viſions chimériques, mais encore de la part des Peres même de l'Egliſe, qui pour ne point perdre les connoiſſances qu'ils

qu'ils avoient acquises, les introduisirent dans le Christianisme, & se glorifierent de les y introduire avec plus d'éclat souvent que de prudence. A les entendre parler, il paroissoit que la foi n'étoit qu'une explication, ou plutôt qu'un accroissement d'une doctrine plus ancienne, & répandue même parmi les Payens.

Quoiqu'il en soit : deux Philosophes différens (l'un étoit Aristote & l'autre Platon (venoient s'offrir à nos premiers Auteurs, qui ne balancerent point dans le choix qu'ils avoient à faire.

Le premier leur parut trop naturel & trop ouvert dans ses opinions, trop attaché au raisonnement, trop incertain sur les principaux articles de la Philosophie: il nioit que l'ame fût immortelle, que le Monde eut commencé & qu'il dût finir, que les soins attentifs de la Providence s'étendissent aux choses d'ici-bas. Le second au contraire élevoit sa Philosophie au-dessus du sensible; au-dessus de toutes les formes qui naissent & qui meurent, qui n'ont qu'un être de passage : il vouloit qu'elle contemplât l'intelligible, qu'elle remontât à la source immuable des choses & à la beauté qui est toujours semblable à elle-même. D'ailleurs Platon enseignoit une Morale très-pure & très-utile au bon-

Franc. Patric. in Arist. exoterico.

V. Laun. de var Arist. fortunâ c. 2.

August. de verâ Relig. c. 3.

heur des hommes : il avoit convaincu ses disciples que , pour atteindre à la vérité , il falloit renoncer aux charmes d'une vie voluptueuse & rejeter toutes les fausses images , que l'ame reçoit par l'entremise des corps. A l'égard d'Aristote , il croyoit que la vertu seule ne pouvoit faire le bonheur de l'homme : il demandoit encore avec cette vertu , toute favorable qu'elle lui paroissoit , & la santé , & les richesses , & les plaisirs. *A qui croit , dit Lactance , que l'ame périt avec les corps , ces sortes de biens sont absolument nécessaires.*

Mais ce qui acheva de décréditer Aristote , ce fut sa Dialectique , où se trouvent certainement tous les principes de l'Art de raisonner : principes cependant qui peuvent être détournés à des sens faux , ou captieux. Il paroît même que quelques esprits inquiets & remuans , tels que les disciples de Cerdon & les Marcionites , s'étoient armés des ruses & des fineses de la Logique , pour insulter au Christianisme. Sur cela De Præf-cript. c. 7. Tertullien s'écrie , qu'elle n'est propre qu'à nous jeter dans des disputes interminables , & que ses paroles trompeuses obscurcissent à force de détails , ce qui étoit clair & distinct auparavant. *Qu'ont de commun , ajoute-t'il , Athènes & Jérusalem , l'Académie & l'Eglise , l'homme qui*

qui s'égare & celui qui suit la vérité? Notre Philosophie vient de Salomon, qui nous apprend lui-même qu'il faut chercher le Seigneur avec droiture & simplicité. Dites-moi: qu'est-ce qu'un Christianisme fondé sur la Dialectique? Tout cela fut cause alors que Platon eut la préférence. Son langage avoit quelque chose de plus mystérieux, & par-là même de plus propre à toucher, & à édifier les personnes susceptibles de réflexions. Mais cette Dialectique, si décriée dans les premiers siècles de l'Eglise, lui devint ensuite absolument nécessaire, devint même son principal soutien. Les Scholastiques en firent le meilleur usage, qu'il leur fût possible dans des siècles d'ignorance, & où l'on ne connoissoit pas encore la véritable méthode d'étudier.

Clem. Alex. Strom.
1. 5.

II.

Ce goût de Philosophie qui s'insinua dans la Religion, fit croire quelque tems aux Payens qu'elle n'étoit en effet qu'un système de Philosophie, qui sous des images simples & communes renfermoit les plus grands mystères, & encore des mystères qui ne devoient pas être dévoilés au peuple. Mais cette illusion se dissipa bientôt, & le Christianisme rentra dans tous ses droits: je veux dire, qu'on ne

Des explications allégoriques de l'Ecriture.

Tertull. in Apolog.

Irénaeus I. 3. balança plus sur son caractère essentiel ; qui est la Révélation divine.

Du Pin, Il y a apparence que la méthode d'ex-
Biblioth. pliquer allégoriquement l'Ecriture, vient
des Aut. aussi de ce que les Payens à qui elle fut
Eccles. t. 1 d'abord proposée, n'en concevoient pas
une assez haute idée. Cette méthode
réussit particulièrement dans les lieux
où brilloit la Philosophie, où elle s'étoit
accréditée par d'heureux succès. Le goût
d'examen & de discussion qu'elle inf-
pire, rendoit & plus difficiles & plus
incrédules ceux qui la cultivoient. Il
fallut bien s'accommoder à leur goût,
& rechercher dans l'Ecriture des sens
Strom. l. 5. plus profonds & plus sublimes, que Clé-

V. etiam ment d'Alexandrie nomme la doctrine
Basil. lib. des parfaits, en supposant que cette
de Spiritu doctrine avoit été enseignée de vive
Sancto c. voix par les Apôtres, & laissée en dé-
27. pôt à ceux qui méritoient qu'on la leur
confiât. Cependant, rien n'étoit plus
vague, ni plus incertain, ni même plus
frivole que ces allégories : & M. Huet,
dans ses Commentaires sur Origene,
Origen. in remarque avec raison, que la plupart des
Quæst. 14. Peres Grecs passant trop rapidement de
l'explication de la Lettre au sens spiri-
tuel, les Lecteurs non avertis & peu
attentifs ont pris de-là toutes leurs allé-
gories pour des assertions dogmatiques.
J'en pourrois citer ici une infinité de
preuves :

preuves : mais il me semble plus à propos de faire une observation importante sur l'Hérésie des Gnostiques ou Illuminés. Ils croyoient que les Apôtres avoient usé de feinte & de dissimulation , en prêchant l'Evangile, & qu'ils avoient mesuré leur doctrine sur la capacité & les dispositions de ceux qui les écou-
 toient. *Pour le mystere ineffable*, ajoutent-ils, *ils ne l'ont expliqué qu'à ceux qui connoissent le Pere, le Pere qui ne se nomme point.* Qu'y a-t'il de plus conforme à la doctrine de Platon ? Il en avoit une secrete, qu'il ne révéloit qu'à ses disciples choisis. Je croirois aussi volontiers qu'on ne fit passer les Ebionites ou Nazaréens pour des gens simples, & d'une foi appauvrie, peu relevée, que parce qu'ils méprisoient les richesses de l'allégorie, & s'attachoient au sens littéral de la Bible. On les mettoit par-là en regard avec les Gnostiques, eux, qui distinguoient la science d'avec la foi, & qui ne cherchoient que des explications mystiques & des sens profonds dans l'Ecriture.

Irenæus
ubi supra,

Je reviens aux Peres de l'Eglise. Comme ils eurent d'abord de vives disputes à soutenir avec les Payens, ils employèrent contre eux de ces argumens qu'on nomme personnels, & qui perdent toute leur force dès qu'ils sont déplacés.

En effet, il falloit prouver la hauteur de nos myſtères à des gens qui s'en effrayoient, & qui oſoient les traiter de fables. Pour cela, nos premiers Auteurs ſe ſervirent d'un raisonnement très-ſimple & très-facile. » Vous refu-
 » ſez, diſoient-ils, de croire ce qui ſort
 » de nos mains, ce qui porte le ſceau du
 » Chriſtianiſme. Ne croyez-vous pas
 » des choſes auſſi ſurprenantes, ou mê-
 » me qui repugnent davantage à la rai-
 » ſon ? Notre Jugement dernier eſt-il
 » plus inconcevable, que le Tribunal
 » que vous avez établi dans les Enfers,
 » & où préſident les trois Juges ? Les
 » menaces que nous faiſons d'une peine
 » durable, d'un feu qui doit brûler à
 » jamais les hommes pervers, ſont-elles
 » plus difficiles à concevoir que votre
 » fleuve ardent, que le Puriphlége-ton ?
 » Enfin, les champs Elyſées ne vous
 » préparent-ils point à ajouter foi à ce
 » que nous rapportons du Paradis, de
 » ce ſéjour heureux où la vertu ſeule
 » doit entrer ? Votre réſiſtance eſt donc
 » vaine : vos objections retombent ſur
 » vous-mêmes.

A ce raisonnement, très-vif dans les circonſtances où il étoit pouſſé, un autre venoit ſe joindre, plus vif encore.
 » La plus grande partie de ce que nous
 » vous enſeignons, diſoient les mêmes
 » Auteurs

» Auteurs, se trouve dans les Livres de
 » vos principaux Ecrivains, de vos Poë-
 » tes, de vos Philosophes. Ils ont en- Tertull. in
Apolog.
 » tendu la voix de Dieu : ils ont puisé
 » dans les riches sources des Prophéties,
 » que conservent & vantent les Hé-
 » breux. C'est-là que leurs esprits al-
 » térés se sont abreuvés d'une eau salu-
 » taire : & c'est-là ce qui fonde, ce
 » qui assure les traits de notre ressem-
 » blance. Ecoutez donc les témoigna-
 » ges de vos propres Ecrivains : rendez-
 » vous à leur autorité. Platon ne vous
 » paroît-il pas un Maître solide & in-
 » telligent ? Devez-vous craindre de
 » suivre les traces d'un guide si éclairé,
 » si fidèle ? Sur cela, Justin Martyr Apol. 27
 revendique tous les hommes vertueux,
 qui ont fleuri dans le Paganisme ; & il V. Nat.
Alex. Dis-
sert. 5. ad
Soec. 1. par-
tem. 1.
 ajoute, que non-seulement ils doivent
 être regardés comme de vrais Chrétiens,
 mais encore, qu'ils ont été sauvés par la
 connoissance effective du Verbe, ou de
 la Raison divine. Le savant Eusebe a Hist. Ec-
cles. liv. 1.
 adopté la même pensée, & il convient
 avec Justin Martyr, que les Chrétiens
 n'ont point commencé, ni d'hier, ni
 d'aujourd'hui. *Ily en a eu*, répètent-ils
 l'un & l'autre, *il y en a eu dans tous* V. Isaaci
Casaub.
Exercit in
deve- Baron. c. 1.
les tems. Cette pensée donnoit un mer-
 veilleux lustre au Christianisme, qui

III.

Méthode générale qui a été employée contre les Payens. On voit bien que ces deux argumens n'avoient de force, qu'autant qu'ils étoient lancés contre les Payens. Le dernier sur-tout serroit comme de passeport au mystère de la Trinité, en rappelant un certain nombre d'expressions sublimes, trouvées dans Platon. » Quand

Petav.
Dogm.
Theolog.
t. II. in
Præfat.

» je m'arrête, dit Clement Alexandrin, » à la seconde Lettre de ce Philosophe, » tout ce que j'y comprends, c'est qu'elle » regarde la très-sublime Trinité. Le » Troisième est le Saint-Esprit, & le » Second est le Fils par lequel toutes » choses ont été faites sous le bon plaisir du Pere. Origene, qui fut disciple de Clement, reproche à Celse de voiler avec soin & de cacher ce que Paton a écrit du Fils de Dieu, dans sa Lettre à Hermias & à Corisque. Ce silence, ajoute-t'il, me paroît affecté: Celse craint sans doute de fortifier notre parti, & de nous donner gain de cause.

Strom. 1. 5.

Je ne rappellerai point ici le jugement que j'ai déjà porté de la Trinité Platonicienne: je dirai seulement, que suivant l'Ecriture sainte, il y a eu trois Oeconomies,

mies, ou trois différentes manières dont la Divinité s'est manifestée. Car celui qui est au-dessus de tout, observe sagement Eusebe, doit tempérer l'éclat de sa majesté, quand il veut se faire connoître : des yeux mortels ne pourroient l'apercevoir. Démonst. Evang. 1. 56

Dans la première Oeconomie, Dieu agit immédiatement & par lui-même : il commanda, & l'Univers sortit du cahos. *Les Cieux*, dit le Psalmiste, *ont été affermis par la Parole du Seigneur, & toute leur force vient du souffle de sa bouche.* On peut dire qu'alors Dieu étoit son Verbe à lui-même : c'est-à-dire, qu'il ne se servit d'aucun Ange ni d'aucun Homme pour créer l'Univers. Il dit, & toutes choses existèrent. Ici, la Parole de Dieu ne signifie que sa seule volonté. En effet, pour faire les plus grands ouvrages, il n'a besoin ni d'aucun instrument, ni d'aucune préparation : il lui suffit de le vouloir. Oeconomie d'autorité & de puissance. Dans la seconde, Dieu employa ordinairement le ministère des Anges : & ces Messagers célestes sont expressément nommés sa gloire, sa présence, sa demeure, ses oracles. Quelquefois encore il se fit connoître par des choses sensibles, comme par une nuée, par une lumière éclatante, par un feu, par une

voix, par un son doux & paisible. C'étoient-là des Verbes imparfaits & ébauchés, des figures, & , pour ainsi dire, des esquisses de celui qui devoit être l'Oracle des nations. Oeconomie de crainte & d'espérance. Dans la troisième enfin, Dieu s'est découvert à l'homme de la manière la plus sublime, & il a conduit son ouvrage à la perfection. Tout le mystère a été par ce moyen développé : il n'y reste plus rien d'obscur, ni de douteux. Jesus-Christ est la Parole ou la Promesse de Dieu par excellence, son *Shéchina*, pour me servir d'un terme consacré parmi les Juifs : il est cette semence bénie dont parle les Prophètes, *cette lumière qui doit éclairer tout homme venant en ce monde*. Oeconomie d'amour & de tendresse.

Grot. in
notis ad
Epist. Pau-
li ad Co-
loss.
Jesus-Christ est donc le Verbe, en qui réside perpétuellement & inséparablement toute l'efficace de la Divinité. Ainsi, l'on doit dire que Dieu s'est fait chair, pour vivre & converser parmi nous : il a, par une salutaire condescendance, daigné s'accommoder à notre foible portée. Dieu & l'Homme se sont joints ensemble : Dieu lui-même se trouve en Jesus-Christ, pour se réconcilier le monde. Que dirai-je de plus ? L'Être suprême & ineffable, lui, qui habite une lumière où nos yeux ne peuvent

vent pénétrer, a pris une image sensible. Cette image est le Verbe; & le Verbe est la vie, la lumière des hommes. Nous avons été secourus à proportion de nos miseres, & nous serions moins heureux aujourd'hui, si nous avions été moins coupables. Que ce mystère est relevé, & qu'il exige de reconnoissance!

Si maintenant on examine de quelle manière en ont parlé nos premiers Auteurs, on verra qu'ils ont tous attribué à Jesus-Christ ce que les Platoniciens avoient dit du Monde intelligible. Selon Timée de Locres, Dieu voyant une grande quantité de matière qui se remuoit, & qui prenoit toute sorte de formes & d'arrangemens, résolut de la renfermer dans de certaines bornes, & de lui donner une figure régulière. Pour cet effet, il consulta sa Raison, & forma le plan, l'idée du Monde intellectuel. Sur ce plan, sur cette idée qui rassembloit toutes les perfections possibles, Dieu arrangea la matière & ne lui donna d'autres bornes que l'infini. Que de beautés, que de merveilles ne devoit point contenir un pareil ouvrage! C'est le Fils unique de Dieu, c'est son Fils engendré, c'est l'objet de ses complaisances & l'abregé de ses perfections; c'est la Raison, l'Ame même du Pere.

De animâ
Mund.

Ainsi le Monde ne périra jamais : jamais il ne souffrira les dernières atteintes de la vieillesse ni de la mort. Car il doit son origine à la plus excellente de toutes les causes, à cet Etre infini qui ne se propose point des modèles périssables, mais qui a tiré son Idée de sa propre essence : & cette Idée est si parfaite, qu'elle n'a besoin d'aucun changement ni d'aucune correction. En suivant

In Tim.
Sub finem.

cette doctrine, Platon appelle le monde de l'Image visible du Dieu invisible; celui qui participe à ce qui est mortel & immortel, & qui se trouve par-là d'une nature complete; celui qui a été créé très-parfait, très-beau, sans bornes ni limitation, le seul & le seul engendré.

N'est-ce point dans les mêmes termes, ou du moins dans des termes équivalens, que Saint Justin, que Tatien, que Théophile d'Antioche, que Clément d'Alexandrie, que Tertullien, qu'Origène, qu'Arnobé, que Lactance ont parlé de Jesus-Christ? Ils croyoient par-là gagner plus facilement les Platoniciens, & accroître à leurs yeux la gloire du Messie. Quoiqu'éternel, quoique renfermé de tout tems dans le sein & dans le cœur du Père, il n'en sortit, il ne parvint à la maturité de l'âge & à son point de développement, que quand
il

il fallut racheter les hommes.

On ne peut que louer un pareil projet : mais il étoit difficile de l'exécuter, sans se servir d'expressions philosophiques, & par-là même peu mesurées. Au fond pourtant, ce que les Platoniciens disoient du second Dieu, surtout quand les pensées sont justifiées par la droiture de l'intention, se pouvoit dire de Jesus-Christ. Effectivement il a une double existence : la première, en Dieu, c'est son Verbe, son Conseil, sa Raison souveraine : & la seconde en lui-même, c'est le premier-né & le chef-d'œuvre de tout ce qui a été produit, la plus ancienne & la plus indispensable de toutes les créatures. La première existence est éternelle, & précède tous les tems : la seconde ne lui a rien ajouté de réel, & ce n'est qu'une émission, un mouvement poussé au dehors. Par un effet si sensible & si digne d'une bonté infinie, Jesus-Christ est venu habiter parmi nous, *Et nous avons* Joan. c. i. *vu sa gloire, (sa gloire) dis-je, comme du Fils unique du Père.*

IV.

Je dois remarquer, que c'est dans *Dogme de la pré-*
Hermas, & peu après dans la seconde existence
Apo- du Verbe.

Apologie de Saint Justin, que le dogme de la préexistence du Verbe commence à se trouver établi. Avant ces deux Auteurs, on n'en parloit qu'avec simplicité, avec retenuë, & même avec une sorte de crainte. Eusèbe en convient dès l'entrée de son Histoire Ecclésiastique; & les plaintes qu'il en fait, sont plus justes encore qu'amères. Il y a apparence que, pour dérober aux Payens la sublimité de nos mystères, on les avoit quelque tems emprisonnés dans une espèce de secret, & d'obscurité. Les Peres du premier siècle étoient fort réservés à attribuer le nom de Dieu à Jesus-

In notis ad Christ: & la raison, dit le célèbre Hist. Eccl. Monsieur de Valois, c'est qu'on ap-
Euseb. 1. préhendoit de troubler une foi encore tendre & imparfaite, & de faire naître la pensée qu'en appelant Jesus-Christ Dieu, on voulût renouveler le Polythéisme. En effet, les plus cruels ennemis du Christianisme naissant, ses plus forts adversaires, furent les Payens: & on ne pouvoit prendre trop de précautions, pour éviter tout ce qui ressen-
V. Huet. toit leurs manieres, leur langage. Ainsi,
Origen. le mystère de la Trinité, par exemple,
L. 2. ne se vit clairement annoncé que lorsqu'on appella dans la Religion la Philosophie Platonicienne. » Le respect
» qu'on

» qu'on avoit pour cette Philosophie V. Son
 » ajoute M. Simon, fut cause qu'on Supplem.
 » en emprunta plusieurs expressions qui aux Céré-
 » paroissoient favorables aux dogmes mon. des
 » Catholiques : & elles lui servirent Juifs,
 » d'adoucissement, ou, pour mieux
 » dire, de passeport ». Quand on traite
 avec le Public, on doit conformer son
 langage aux hypothèses reçues : & ce
 langage ne paroîtra jamais une chose
 indifférente pour le succès. Au reste,
 c'est Théophile Evêque d'Antioche,
 qui dans ses Livres à Autolycus a le
 premier employé le nom de Trinité,
 pour marquer les trois Personnes divi-
 nes. Son exemple fut généralement
 suivi.

A l'égard des Anges, qui dans la
 seconde Oeconomie furent nommez les
 Verbes de Dieu, λόγοι, sans doute
 que ce fut à cause de ce nom qu'on
 les représenta avec des aîles, rien n'é-
 tant plus prompt ni plus rapide que la
 parole. De même, les plus anciens
 Poètes, comme on le peut voir dans
 les Allégories sur Homère, donnoient
 des aîles à Mercure & à Iris, parce
 qu'ils les regardoient comme les Mes-
 sagers des Dieux, les Interprètes de
 leurs volontez : & en ce sens, Héra-
 clide, Auteur de ces Allégories, leur
 prodiguoit les noms d'Anges & de Ver-
 bes.

bes. Mais il y a ici une observation à faire : c'est que parmi les Payens , & même dans la seconde Oeconomie , ces Verbes , ces Anges n'étoient destinez qu'à exécuter les ordres d'en haut , qu'à porter les commandemens de l'Etre souverain : au-lieu que dans la troisième , Jesus-Christ ou le Verbe par excellence a eu l'emploi le plus distingué de tous , celui d'annoncer une doctrine sainte , & nécessaire au bonheur du genre-humain.

V.

Diverses
erreurs où
font tom-
bez les
premiers
Peres de
l'Eglise.

L'amour de la vérité , qui m'a obligé d'entrer dans les discussions si délicates qu'on vient de lire ; cet amour , dis-je , le plus puissant de tous , m'oblige encore de rapeller quelques autres erreurs , où l'on est tombé dans les trois premiers siècles de l'Eglise. Telles sont , l'éternité de la Matière , ou , comme l'explique Saint Irénée , son émanation de la propre substance de Dieu ; les divers ordres des Anges , & leurs fonctions multipliées à l'infini ; la préexistence des ames , & leur infusion dans les corps , &c. Toutes ces erreurs tirent leur naissance de la Philosophie de Pythagore & de Platon , qui régnoit alors & à laquelle chacun tâchoit de se con-
for ;

former. Car la Philosophie dominante influë sur toutes les autres Sciences, & leur communique ses erreurs. J'en vais donner quelques exemples.

Plusieurs Peres de l'Eglise ont cru que les Anges avoient été touchés de la beauté des femmes, & qu'ils les avoient recherchées avec empressement. De ces mariages monstrueux nâquirent les Géans. Ne voit-on pas que cette opinion vient originairement de Pythagore? Il s'imaginait que les ames, à qui ses disciples donnoient aussi les noms de Génies & de Démons, étoient nées heureuses & parfaites. Mais la folle envie qu'elles eurent d'animer des corps, troubla bientôt leur félicité: elles furent renfermées dans ces corps, comme dans des prisons étroites.

Sur le même principe, je remarquerai que l'opinion de la Métempsychose conçue au pied de la lettre, a produit une infinité d'erreurs. N'a-t'on pas dit que l'ame d'Elie avoit passé dans le corps de Saint Jean-Baptiste; &, ce qui paroîtra plus extraordinaire, que l'ame d'Adam avoit passé dans celui de Jesus-Christ? Pour autoriser ce dernier point, on abusoit de quelques passages de l'Ecriture, qui appellent Jesus-Christ le nouvel Adam, & qui établissent une forte d'analogie entre l'un & l'autre. Cependant la Métempsychose enseignée
par

par Pythagore, ne désigne que les changemens successifs auxquels la matière est sujette ; & quoique ces changemens soient rapides & infinis , ils laissent toujours l'Ame du monde dans la même proportion d'activité. J'interprète ici d'une manière allégorique le dogme de la Métempfycofe : car c'est ainsi que les Pythagoriciens déliés l'interprétoient eux-mêmes. *Souvenez-vous*, dit Coëlius Rhodiginus, *que pour percer dans les secrets de l'ancienne Philosophie, il ne faut rien prendre littéralement, il ne faut rien expliquer à la rigueur.*

Ant. Lect.
l. 2.

Phil. de
Optif.
Mundi.

Parmi les Chaldéens & les Prophètes d'Egypte , on personnifioit toutes les opérations de la Nature. Les Juifs au contraire substituoient des Anges à la place des mêmes opérations : ce qui paroissoit plus noble , & plus conforme à la grandeur de Dieu. Les Chrétiens héritèrent en partie d'un système si commode pour l'explication d'une infinité de phénomènes, où le physique & le métaphysique se trouvent joints ensemble. Hermas, par exemple, étonné du double penchant que l'homme porte au dedans de lui-même , assure que c'est l'effet des contradictions où se portent les deux Anges qui veillent à sa conduite. L'Ange bien-faisant le ramène sans cesse à son devoir, & le mal-faisant l'en dé-

détourne. Quelle disgrâce pour la Nature humaine, que ce soit d'ordinaire le dernier qui triomphe ! En général tous les Gnostiques, tous ceux qui vouloient présenter l'Ecriture sous des idées plus nobles & plus ambitieuses, ne parloient que du ministère favorable des Anges. Ils les regardoient comme des secours puissans que Dieu s'étoit donnés, pour diminuer en quelque sorte l'extrême distance qui se trouve entre lui & les hommes : ils employoient ces Anges avec assez d'entente, mais sans être appuyés du témoignage de la Révélation ; ce qui ruïnoit absolument tout leur système.

Un autre endroit encore, par lequel Fleuri,
je le condamne, c'est qu'il enhardit cer- Hist. de
tains Chefs de Secte à réaliser ce qui ne l'Eglise l.
devoit être pris que dans un sens mé- 2. 3. & 4.
taphorique. Telle fut l'erreur de Valentin, qui laissa après lui des disciples encore plus hardis que leur Maître. Il faisoit une généalogie de trente *Eones* ou *Aiones*. Le premier & le plus parfait, disoit-il, est le Proon ou le Préexistant, qui a demeuré long-tems avec Ennoia, ou la Pensée dans un profond silence, & sans prononcer aucune parole efficace. Enfin, ils produisirent l'un & l'autre l'Entendement, qui fut le Pere de toutes choses, & qui avoit pour femme la Vérité.

Vérité. *Car ces Eones*, continuoit Valentin, *sont de différent sexe : il y en a quinze mâles & quinze femelles. Lorsqu'ils sont réunis, ils composent le Pléroma, ou le tout ensemble de la Divinité.* On dispute si Valentin a cru en effet que ces *Eones* étoient autant de Dieux, ou simplement des vertus, des affections divines, les différens degrés par où l'action de Dieu a passé dans les ouvrages admirables de la Création & de la Rédemption. Quoi qu'il en soit : si Valentin a entendu ses *Eones* dans le sens de l'allégorie, il est certain que ses disciples les ont pris pour de véritables personnes existentes hors de Dieu, pour des substances personnelles.

On pourroit soupçonner que les Hérétiques des trois premiers siècles regardoient le Christianisme comme un système trop nud, & dégarni d'un certain merveilleux. C'est pourquoi ils eurent recours à une Théologie allégorique : je veux dire, qu'ils supposèrent plusieurs choses, comme si réellement elles appartenoiennent à la Divinité. Les principaux articles qui caufoient leur inquiétude, c'étoient la naissance de Jesus-Christ, & l'opprobre de sa mort. Des faits si publics ne pouvoient se cacher. Que faire donc ? On distingua le Christ du fils de Marie, le Christ supérieur de
l'in-

l'inférieur. Le premier avoit suspendu son efficace pendant que le second souffroit avec une constance plus qu'humaine, & qu'il expiroit sur la croix. Aussi l'homme, pour prix & récompense de son sang, fut-il absorbé & pour ainsi dire, anéanti, afin que le Christ ressuscitât plus glorieusement. Par-là on croyoit ennoblir des mystères, que Saint Paul assure lui-même devoir passer pour folie dans l'opinion des Païens. D'autres Hérétiques soutinrent que Jesus-Christ n'étoit pas venu dans une chair véritable, mais avec un corps phantastique & aérien, tel qu'il en avoit pris dans les apparitions du Vieux Testament. Selon cette doctrine, il n'y a rien de positif ni de sérieux dans la naissance du Messie, dans sa mort, dans sa résurrection. Tous ces événemens doivent être interprétés en un style d'allégorie, & ne sont que des illusions, utiles cependant pour le salut des hommes. Quel renversement de l'Ecriture ! Combien de fois Saint Jean a-t'il protesté qu'il n'annonce que le Verbe de vie, que celui qu'il a vu, ouï & touché ? Il me sem- V. Petav.
ble que toutes ces erreurs reviennent à de Trin.
la proposition suivante : Que le Messie l. i.
est le secours de Dieu se manifestant Bullus in
aux hommes dans l'ouvrage de la Ré- Judic. Eccl.
demption, mais que ce secours ne s'est
ma-

V. etiam manifesté qu'en faisant illusion à nos
 Christ. yeux, quoique nous en ayons tiré tous
 Sandium les avantages possibles.

in Nucl. Sans vouloir affoiblir ni décréditer
 Hist. Eccl. l'empire de la Tradition, je dirai encore,
 liv. I. que nos premiers Auteurs ont erré sur ce
 qui regarde la Matière & son essence.
 Origène croyoit que Dieu l'avoit créée
 de toute éternité, & qu'avant la nais-
 sance du Monde que nous habitons, il y
 en avoit eu plusieurs autres, & qu'il y
 en auroit pareillement après sa dissolu-
 tion, Dieu ne pouvant cesser d'agir &
 d'agir d'une manière digne de lui. Quel-
 ques autres ont cru de même que la Ma-
 tière est éternelle, ou du moins ils se sont
 là-dessus expliqués très-obscurément,
 & selon le langage de la Philosophie do-
 minante. Ce langage est très-suspect,
 & nous conduit à penser que la création
 n'est qu'un nouvel arrangement, une
 meilleure disposition. Il suit de cette
 doctrine, par l'enchaînement des preu-
 ves qui se tirent les unes des autres,
 qu'il n'y a qu'une seule substance dans
 l'Univers, & que cette substance est la
 Matière. Tout en est formé, tout en
 dépend, tout y participe. Plaignons
 ceux des Peres de l'Eglise qui ont pen-
 sé que l'ame est matérielle : ils ne lui
 ôtoient point pour cela l'immortalité.
 Quelques-uns cependant, comme Saint
 Justin,

Justin, Saint Irénée & sur-tout Arno-
be, avouoient que cette immortalité
est une pure faveur de Dieu, & ils
ajoutoient qu'au bout d'un certain nom-
bre de siècles, les ames des méchans
& des impies seront anéanties. » Dieu,
» disoient-ils, qui de sa nature est porté
» à la clémence & à la miséricorde, se
» lassera de les punir & retirera son
» bienfait.

Comme l'ancienne Philosophie con-
fondoit la spiritualité & la matérialité,
ne mettant entr'elles d'autre différence
que celle qu'on met d'ordinaire entre
les modifications d'une même substan-
ce; croyant de plus que ce qui est ma-
tériel peut devenir insensiblement spiri-
tuel, & le devient en effet; les Peres de
l'Eglise se lièrent à ce système: car il
est indispensable d'en avoir un, quand
on écrit pour le public. De-là viennent
toutes leurs fausses expressions sur la
nature & les propriétés de l'ame. J'a-
vouerai ici que ces expressions révol-
tent quelquefois, & qu'on en est blessé,
sur-tout en ce siècle, qui demande des
idées plus précises & un langage plus
exact. Il paroît même qu'entre nos pre-
miers Auteurs, les plus distingués ont
soutenu que les ames s'éteignent avec
les corps, mais qu'au Jugement dernier
elles prendroient une nouvelle vie &
rece-

recevroient pour toujours l'arrêt de leur destinée. Je pourrois former une chaîne des Ecrivains Ecclésiastiques, qui ont pensé que l'ame n'est point dégagée de la matière, & qu'elle a une étendue formelle. Tertullien est celui qui s'en explique le plus ouvertement. Nul détour, nulle ambiguïté dans ses paroles. Il décide que l'ame est matérielle, aïant les mêmes dimensions & la même forme que le corps ; qu'elle participe à ses accroissemens & à ses pertes, à l'état de santé & de maladie où il se trouve ; enfin, qu'elle est produite par les ames du pere & de la mere, dont elle porte les différens traits, les différentes images.

Heureusement que la Raison, & quelques étincelles de bonne Philosophie, nous ont mis à peu près en état de distinguer la substance étendue de la substance pensante. Mais qu'est-ce au fond que ces deux substances ? Comment viennent-elles se joindre l'une à l'autre ? Et toutes leurs propriétés se réduisent-elles au petit nombre de celles que nous connoissons ? C'est ce qu'il est impossible de décider ; & d'autant plus impossible, que nous ignorons absolument en quoi consiste l'essence de la Matière, & ce que les corps sont en eux-mêmes. Les Modernes, il est vrai, ont

DE LA PHILOSOPHIE. 169
ont fait sur cela quelques pas de plus
que les Anciens : mais qu'il leur en
reste encore à faire !

CHAPITRE XXXVIII.

I. *De Constantin le Grand.* II. *De Constance.* III. *De Julien l'Apostat.* IV. *Sentimens & discours du Philosophe Thémiste.* V. *Remarque de Saint Grégoire de Nazianze.* VI. *Commencemens de la décadence de l'Empire d'Occident.* VII. *De la mort de Symmaque & de Boèce ordonnée par Théodoric.*

I.

APrès plusieurs révolutions, après de
longues & sanglantes guerres, où tantin le
périrent tous ceux qui vouloient s'éle-
ver au trône, l'Empire Romain se trou-
va réuni sous les ordres de Constantin,
qui n'eut plus ni collègues ni compéti-
teurs. Ce Prince ambitieux, mais qui
savoit couvrir son ambition de nobles
prétextes, rendit le calme & le repos
à l'univers : & lui seul, dit Lactance, Ibid. c. 18.
étoit capable d'un si grand ouvrage. La & 19. V.
défaite du Tyran Maxence qu'il chassa Paneg. 8.

Tome III.

H

de inter vet.

Panegyri-
cos.

de Rome, fut moins sa victoire que celle du Christianisme : à cette époque tout prit une nouvelle face, & l'étendard du salut fut élevé aux yeux des nations, surprises d'une merveille si inopinée. L'Empereur lui-même s'humilia : il sentit qu'il n'étoit grand, qu'à proportion de l'appui qu'il prêtoit à la Religion. Jours favorables, vous aviez été clairement annoncés par les Prophètes ! On ne craignit plus de s'avouer de l'opinion dominante. C'étoit la foi de vitâ Const. l'Empereur, celle de la Cour ; & par l. 1. & 4. une utile émulation, tous les autres s'y conformoient. Que les peuples sont heureux ; les peuples, dis-je, qui se voyent condamnés à une perpétuelle ignorance : qu'ils sont heureux de trouver dans leurs Maîtres, & des Guides éclairés, & des Instituteurs qui ne se laissent point séduire ! En effet, tous les désordres d'un Etat viennent du Chef : & qu'il est beau, quand, selon l'expression de l'Ecriture, les Rois deviennent les soutiens du peuple & les Reines ses nourrices : quand tous ensemble ils adorent Sion en baissant le visage contre terre !

Zozim. Au milieu de ses victoires, & lorsque tout retentissoit du bruit de son nom, Constantin transféra le Siége de l'Empire à Byfance : & pour surcroît de faveur,

faveur, il lui donna son nom; il l'appella encore la Ville Maîtresse, la nouvelle Rome. Mais que cette distinction fut préjudiciable & funeste à l'ancienne! C'est aussi de ce moment que je compte sa décadence : 1^o. parce que tous les grands Officiers de l'Empire, les Ministres, les Généraux d'armée furent obligés de s'aller établir à Constantinople où étoit la Cour : 2^o. parce que le Commerce, & l'Industrie qui en est la mere, & pour ainsi dire, la nourrice, attirèrent un nombre prodigieux de familles en Orient : 3^o. parce que ceux qui restèrent en Italie avec quelque autorité, ne parurent avides que de pillages, de butin, & commettoient impunément toute sorte d'excès.

Il y eut plus. Après le partage que fit Théodose entre ses deux enfans, trop foibles l'un & l'autre pour bien remplir sa place, les Empereurs qui régnèrent en Occident, (je ne sai par quelle bassesse, & quel défaut de conduite) tinrent leur Cour à Ravenne, ou à Pavie, ou à Milan, quelquefois dans des villes moins considérables : rarement séjournoient-ils à Rome, crainte de ne pouvoir atteindre à la hauteur des premiers Césars. Tout cela contribua, plus encore que je ne puis l'exprimer, à enorgueillir Constantinople. A peine

son Patriarche voulut-il céder le pas à celui de Rome, quoique ce dernier fût en possession de la première Dignité Ecclésiastique. Sur quoi, plusieurs Auteurs Grecs mirent en divers tems la main à la plume, pour soutenir une proposition assez délicate, du moins qui sembleroit telle aujourd'hui: c'est que plus les choses sont anciennes, moins on les doit estimer, moins on les doit suivre.

Panegy. Constantin avoit non-seulement favorisé les Sciences pendant tout le cours de sa vie; mais lui-même encore, malgré les distractions continuelles du Trône, il s'étoit rendu assez savant. Il lisoit beaucoup, il écrivoit la plupart de ses Lettres, il composoit avec soin les Discours qu'il devoit prononcer en public. Un jour qu'il avoit promis d'assister à une harangue de parade, ses Courtisans voulurent l'en détourner, & lui proposerent à la place une partie de plaisir qui étoit plus de leur goût. « Vos sollicitations, vos prières sont inutiles, reprit judicieusement Constantin: rien n'excite davantage les hommes vertueux & éclairés à bien faire, que quand il savent que l'Empereur entendra ou lira leurs Ouvrages. »

II.

Constance ne fut point l'héritier des De Conf-
 généreux sentimens de son pere. « Loin tance.
 » de cela, remarque Ammien Marcel-
 » lin, il avoit peu de génie, peu de L. 21.
 » goût, & il se défioit de tous ceux
 » qui montroient quelque talent ex-
 » traordinaire, & qui surpassoient les
 » autres dans sa Cour. » Mais ce qui ca-
 ractérifa particulièrement son regne,
 ce fut la part qu'il osa prendre hardi-
 ment aux affaires de l'Eglise : ignorant Ammi:
 quelles étoient sur cela les bornes de Marcell:
 son pouvoir, il la voulut soumettre à ibidem.
 la bizarrerie de ses jugemens : il chassa
 de leurs Sièges les plus grands Evêques :
 il assembla Synodes sur Synodes : de for-
 te qu'un Païen dit plaisamment, qu'il
 avoit ruiné les voitures publiques, à for-
 ce de faire voyager les Chefs de l'Egli-
 se : il soucrivit aux différentes Formu-
 les qu'on lui présenta, quoique la Foi y
 fut toujours déguisée par d'indignes arti-
 fices, & presque anéantie dans ses fon-
 demens. Si la Religion avoit pu périr,
 (je l'avoue hautement, & c'est notre
 consolation) sans doute qu'elle auroit
 péri au milieu des troubles & des vio- Hieron. in
 lences, où se porta l'Arianisme. Tout Dial. adv.
 l'univers se sentit engagé dans l'erreur, Lucifer.

avant même que d'en avoir reconnu les dangereuses conséquences, C'en étoit fait, le parti Orthodoxe succomboit sans un petit nombre d'Evêques qui prirent sa défense. Il semble que dans toutes les affaires épineuses & difficiles, la victoire ne puisse pas être le mérite de plusieurs. L'Eglise sans contredit en rougiroit, elle, qui n'a aucun besoin des appuis humains.

III.

De Ju- A Constance succéda Julien l'Apostat,
lien l'Apo- dont j'ai parlé. Ce fut le plus dange-
stat. reux ennemi du Christianisme : non,

qu'il l'attaquât à force ouverte ; il fa-
voit trop que les Chrétiens couroient
au martyre, comme les abeilles à une
ruche remplie de miel : mais parce que
sa haine industrieuse, & fertile en nou-
veaux tourmens, renvioit encore sur la
mort. Quelquefois elle est un moindre
mal que l'exil, ou la perte injurieuse des
dignités qu'on remplit. Julien avoit re-
çu de la nature la force & la vivacité
de l'esprit ; & il y ajouta toutes les con-
noissances, que peut fournir un long

Socrat 1. travail. Mais son goût le portoit à étu-
3. Sozom. dier les Sciences Magiques, l'Astrologie,
1. 5. l'Art de deviner. Il s'étoit fait un sys-
tème monstrueux, une Philosophie abo-
minable,

minable, qui ne traitoit que d'enchantemens, de fortilèges, d'horoscopes, d'évocations de Démon. Sous lui triompha l'impiété Païenne : & la superstition, déjà si répandue, si honteuse par ses vains excès, s'accrut encore. L'Empereur s'y livroit sans aucun ménagement. On le voyoit les mains teintes de sang, & suivi d'hommes pervers & de femmes curieuses, chercher l'avenir dans les entrailles des animaux. Toutes les especes de Divination, même les plus absurdes & les plus choquantes, furent en crédit. Rien n'échappoit à la folle avidité de Julien. Au reste, sa vie étoit celle d'un rigide sectateur de V. Julian: Pythagore, sobre dans ses repas, sans Misop. ad Antioch. goût pour les dixertissemens & les plaisirs, il fuyoit ce que l'amour offre de plus délicieux : il s'habilloit grossièrement : il n'avoit pour lit qu'un tapis & une peau de tigre : il ne mangeoit même que des fruits & des légumes. L'ame n'avoit nul prétexte de se plaindre du corps.

Pendant que Julien séjourna à Paris, il pensa presque être étouffé dans sa chambre, où l'on avoit porté des charbons allumés. C'étoit au fort de l'hiver, & la Seine charrioit des montagnes de glace confusément entassées les unes sur les autres. L'Empereur raconte ce

fait avec le dernier étonnement, & il remarque que d'ordinaire, le froid n'étoit point si rigoureux à Paris. On y cueilloit des figues mûres au milieu de l'hiver.

I V.

Sentimens
& discours
du Philo-
sophe The-
miste.

Cette Philosophie superstitieuse, que Julien avoit en partie puisé dans les Ouvrages de Pythagore & de Platon, causa des désordres extrêmes parmi les Païens. Elle favorisoit trop les écarts, où se livre un esprit follement avide de nouveautés. On a vû quels châtimens imposa Valens à ceux qui, sous prétexte d'une consultation philosophique, s'assembloient pour découvrir le genre de sa mort, le nom & l'âge de son successeur. Jaloux du pouvoir souverain, l'Empereur devint terrible dans sa vengeance. Mais pendant qu'il punissoit ainsi des hommes masqués d'une fausse Philosophie, il lui arriva une chose qui fit beaucoup d'honneur à la véritable. En voici le détail.

Des Evêques Ariens s'étoient emparés de sa confiance, & le portoient à renouveler contre les Orthodoxes tout ce qui s'étoit fait dans les jours les plus sanguinaires du Paganisme. On ne voyoit que meurtres & qu'exils, qu'affronts

faits aux Ecclésiastiques & aux Solitaires, sans qu'aucune forme de jugement les précédât. Alors Thémiste, Philosophe Païen & élevé à la dignité de Sénateur de Constantinople, s'offrit aux yeux de Valens, & lui représenta qu'il poursuivoit à tort, qu'il maltraitoit sans

V. ejus in
Orat. Con-
sul. V. e-
tiam Orat.

12.
sujet des innocens. *Est-ce un crime, disoit encore Thémiste dans l'Ecrit qu'il dédia à l'Empereur. est-ce un crime de penser autrement que vous? Si les Chrétiens sont divisés entre eux, les Gentils & sur-tout les Philosophes de la Grece l'ont été encore davantage. La vérité a plusieurs faces, suivant lesquelles on peut utilement l'envisager. Tel est l'ordre que Dieu a établi de tout tems, pour conserver la paix & l'égalité parmi les hommes : il a gravé dans tous les cœurs un profond respect pour ses attributs infinis ; mais chacun est le maître de témoigner ce respect, de la maniere qu'il croit agréer le plus à la Divinité. Personne n'a droit de le gêner là-dessus, &c. Qu'on est consolé de voir un Philosophe seulement instruit par la voix de la nature, exhorter ainsi les Chrétiens à la modération & à une tolérance réciproque !*

Cette tolérance cependant, quelque nécessaire qu'elle pût être, Thémiste ne vouloit point qu'on la portât au-delà de certaines bornes. Il condamnoit tou-

tes les superstitions qui peuvent troubler le bon ordre & le repos des Sociétés. En louant, par exemple, les Empereurs Chrétiens qui avoient fait ouvrir quelques temples du Paganisme, il les louoit en même tems d'avoir fait boucher ces caves souterraines où triomphoient les prestiges & les incantations magiques : en demandant le rétablissement des sacrifices légitimes, il demandoit en même tems qu'on défendît ceux où entroient des meurtres & des poisons. Au reste, disoit-il, si tous les hommes suivoient la droite raison, il n'y auroit entre eux aucune différence de sentimens, parce qu'au fond ils ne desireroient tous qu'une seule chose, qui est de vivre dans ce monde-ci avec sagesse, avec ménagement, pour se rendre heureux dans l'autre : mais comme on peut se persuader qu'on arrivera au même bonheur par différens chemins, & qu'en effet on se le persuade, je ne voudrois point pour cette différence blâmer les hommes, encore moins les punir.

V.

Remarque de S. Grégoire de Nazianze.

Avec de pareils sentimens, il n'est point extraordinaire que Thémiste, quoique Païen, ait été lié avec les plus grands Evêques de son âge, & sur-tout avec

avec saint Grégoire de Nazianze. Ce dernier même l'estimoit si fort, lui qui étoit très-avare de son estime, qu'après avoir déploré le mauvais goût du siècle & le triste état où la Philosophie étoit réduite, il ajoute : « Vous seul, ô Thé-
 » miste, vous seul luttez contre la dé-
 » cadence générale des Lettres. C'est
 » aujourd'hui votre règne. Vous vous
 » trouvez à la tête de tout ce qu'il y a
 » de personnes éclairées. Vous savez
 » philosopher dans les plus hautes pla-
 » ces, & joindre, suivant le précepte de
 » Platon, l'étude au pouvoir, les di-
 » gnités à la science. »

Effectivement, Thémiste donnoit un nouveau lustre aux emplois dont il étoit revêtu, quoique ces emplois fussent déjà assez brillans : & tantôt parmi les affaires, tantôt parmi les livres, il montrait avec je ne sai quel air de supériorité, que le grand-homme suffit à tout. Dans une occasion importante où le Sénat de Constantinople l'avoit chargé de haranguer Jovien, il lui dit avec respect, mais sans flatterie : « Souvenez-vous que si les
 » gens de guerre vous ont élevé à l'Em-
 » pire, les Philosophes vous appren-
 » dront à le gouverner. Les premiers
 » vous ont donné la pourpre des Cé-
 » sars, instruisez-vous avec les se-
 » conds à la porter dignement. »

VI.

Commen- Ainsi la ville de Constantinople voyoit
cemens de dans son sein fleurir les Sciences: elle-
la déca- même se soutint encore long-tems avec
dence de éclat. Et c'est ce qu'un Poëte connu,
l'Empire par allusion à l'Empire d'Orient, a
d'Occi- exprimé d'une maniere assez élégante.
dent.

Claud. de *L'Aurore*, dit-il, *conserve toujours ses ha-*
Bello Gil- *bits de fête, & elle ne les teint point en*
don. *noir*. A l'égard de l'Empire d'Occident
il commença à déchoir peu après la
mort de Théodose: premierement, par
la foiblesse d'Honorius & l'autorité qu'il
laissa prendre à d'indignes favoris: en-
suite, par les fréquentes révoltes des ar-
mées & la défobéissance de leurs Chefs,
devenus trop puissans pour recevoir
aveuglément la loi: enfin, par l'inva-
sion d'une multitude infinie de Bar-
bares, qui se succédoient les uns aux
autres, comme les flots d'une mer cour-
roucée. Et ce fut-là ce qui porta le coup
mortel au nom Romain, déjà beaucoup
avili, déjà beaucoup dégradé.

Les Goths, qui habitoient dans leur
origine une partie de ces terres sauva-
ges & incultes, que baignent l'Océan
Septentrional & la Mer Baltique, mais
qui fatigués de vivre d'une maniere si
dure, & entraînés par leur férocité na-
turelle,

ruelle, avoient passé dans la Scythie
 tumultuairement & s'étoient venus éta-
 blir sur les bords du Pont-Euxin : les
 Goths, dis-je, après plusieurs marches
 & plusieurs séjours forcés, après une in-
 finité de pillages & d'actions d'éclat,
 inonderent l'Italie qui ne les attendoit
 point. Leur première tentative cepen-
 dant se trouva malheureuse. On eut
 l'adresse (car le courage n'étoit plus de
 saison) de les renfermer dans les gorges
 & les défilés des montagnes de Fiéfoli,
 & ils furent entièrement défaits. Rien
 n'échapa au vainqueur irrité, & qui
 doutoit encore de sa victoire. Mais
 Alaric étant devenu Roi des Goths, ils
 renouvelèrent de courage & de fureur :
 ils se répandirent dans toute l'Italie, &
 eurent même l'audace d'attaquer Rome.
 Alaric avouoit qu'une force inconnue
 l'y poussoit malgré lui, & contre sa
 propre volonté. Après un siège fort
 court, cette ville, qui avoit été si long-
 tems la Capitale du monde, fut prise
 & abandonnée au pillage. Tant d'illus-
 tres monumens, tant de richesses cu-
 rieusement amassées, tant d'ouvrages
 d'un art exquis, & précieux encore par
 leur antiquité; tout éprouva la fureur
 du soldat. Rome n'en fut pas quitte
 pour cette première calamité: Ataulphe,
 beau-frère & successeur d'Alaric, la pilla

une

V. Paul, une seconde fois. Mais le désordre ne
 Oros. l. 7. fut pas si grand : l'amour, qui soumet
 tout à son empire, avoit amolli le cœur
 inflexible de ce Barbare. Toutes ces in-
 cursions firent peu à peu évanouir en
 Italie les restes de la magnificence Ro-
 maine. Les vaincus ne songeoient qu'à
 leur sûreté particulière : ils cherchoient
 des asyles & des retraites, (tant une
 misérable vie leur étoit encore pré-
 cieuse) contre la violence & l'avarice de
 leurs fiers ennemis. Insensiblement pé-
 rissoit (& même sans qu'on y formât
 d'obstacle) tout ce qui pouvoit entrete-
 nir le bon goût & rappeler la perfec-
 tion des Arts. Les yeux s'accoutumerent
 à ne voir que des ruines, des renverse-
 mens, des destructions : & cette habi-
 tude passa bientôt des yeux à l'esprit,
 des sens & des facultés extérieures à
 l'ame même. On ne pensa plus, faute
 de secours & d'occasions qui aidassent à
 penser. Le génie est bien foible dans
 un lieu où rien ne semble fait pour son
 usage, où la force & la fureur sont les
 seules qualités qui dominant.

Les premiers flots de Barbares qui
 couvrirent l'Italie, en attirerent d'au-
 tres à leur suite. La beauté de ce fer-
 tile & vaste pays flattoit leur avidité :
 & sûrs de vaincre sans un péril pro-
 portionné à leur courage, ils rempor-
 toient

toient des richesses immenses : à ces malheurs étrangers succéderent des disgraces domestiques : divers Tyrans parurent en Italie, en Angleterre, dans les Gaules. Ils profitoient de la foiblesse & de la lâcheté des Empereurs, pour former de nouveaux Royaumes. Les premiers périrent malheureusement, & même sans trouver un trépas digne de leur valeur : ceux qui vinrent ensuite, tirèrent de leurs malheurs mêmes de quoi s'enorgueillir, & se porter aux plus grands excès. Quand on a passé certaines bornes, les réflexions sont défendues, il n'est plus permis de reculer. Tant de conspirations & de mouvemens, les désordres qui suivent de la misère publique & l'augmentent en même tems, une ignorance générale du beau, de l'utile, ruinerent enfin l'Empire d'Occident. Il finit l'an de Jesus-Christ 470. Odoacre, Général des Hérules & des Turcilinges, en dépouilla le foible Augustule, qui aussi-bien n'étoit pas capable de soutenir un si pesant fardeau. On dédaigna même ce vil Empereur, jusqu'au point de le laisser vivre dans l'endroit le plus délicieux du Royaume de Naples.

Chacun peut juger si les Sciences devoient être cultivées dans des tems si malheureux, & pendant que les Barbares

res renversoient tout ce qui s'opposoit à leur passage, & remplissoient de terreur & de désolation les villes & les campagagnes. Dès la fin du V. siècle & au commencement du VI: il n'y avoit presque plus dans l'Europe aucune trace de vertu ni de science. Tout dégénéroit; & le vice qui s'accroît ordinairement parmi le tumulte & le bruit des armes, répandit à sa suite l'ignorance. Quel mal est plus dangereux, quand une fois il a cours! Le Clergé s'y opposa quelque tems: mais le Clergé lui-même, épouvanté par les incursions des Barbares, & n'ayant personne qui prît ses intérêts, commença à s'oublier. Les violences commises dans les Eglises & les Monastères, en chassèrent les Ecclésiastiques & les Religieux. Quoiqu'ils fussent obligés par leur état à cultiver les Sciences, la nécessité les contraignit à se séparer & à vivre où ils pouvoient.

Le fameux Hincmar, Archevêque de Reims, voulant publier la Vie de saint Remi, avoue dans la Préface qu'il lui a été impossible de la donner toute entière. *Les tems sont si déplorables, ajoute-t-il, que la Religion est à peine comme dans ses premiers élémens. On a enlevé de mon Eglise tout ce qui y étoit de plus précieux: les bâtimens ont été*
ruinés.

ruinés, les revenus soustraits. Le peu d'Ecclésiastiques qui sont restés, se sont transformés en autant de Marchands pour avoir de quoi subsister : & dans le besoin d'envelopper les marchandises dont ils faisoient trafic, ils ont rompu tous les Livres & les Manuscrits qu'on gardoit dans la Bibliothèque de l'Eglise de Reims.

Il suivit un autre malheur de cette disgrâce publique : c'est que les premiers Sièges, comme s'en plaint saint Boniface, l'Apôtre d'Allemagne, ne furent remplis, ou plutôt usurpés que par des Ecclésiastiques d'une vie très-corrompue & capables de tout oser, quelquefois par des enfans & des Laïques qui étoient à peine tonsurés. Aussi, depuis le VI. siècle, il ne se tint aucun Concile soit en Italie, soit en Allemagne, soit dans les Gaules, où l'on ne fit quelques Canons contre les Ecclésiastiques ignorans, & qui souvent ne favoient point même lire. On enjoignoit au Métropolitain d'avertir ses Suffragans, & à l'Evêque d'exhorter ses Prêtres, de s'instruire dans les Sciences divines & humaines. On permettoit même aux Supérieurs de déposer ceux qui ne leur étoient pas soumis, & de les renfermer dans des Monastères pour toute leur vie. L'ignorance, dit le VI. Concile d'Arles, est la mere des erreurs & des hérésies. Elle déshonore
toute

toute sorte de personnes, & sur-tout les Ecclésiastiques, dont le devoir est d'instruire les peuples. Qu'ils sachent, ajoute le même Concile, que saint Paul leur recommande de lire, d'enseigner, de s'éclairer l'esprit. Ils doivent édifier ceux qui leur obéissent, autant par la régularité de leurs mœurs, que par l'étendue de leurs connoissances.

VII.

De la mort de Symmaque & de Eoëce ordonnée par Théodoric. Je reviens à Odoacre. Il régna fort paisiblement dans ses nouveaux États, & de même avec plus de modération qu'il ne convenoit à un usurpateur. Mais comme le chemin étoit frayé au crime, il fut à son tour attaqué par Théodoric, Roi des Ostrogoths, qui l'ayant battu en plusieurs occasions, le fit enfin assassiner au milieu d'un grand festin. Par ce meurtre inespéré, commença en Italie le formidable Empire des Goths. Toute l'Europe se ressentit de leur puissance. Ils y répandirent la barbarie & l'âpreté de leurs mœurs: ils enseignèrent par leur exemple, à mépriser toutes les loix, à se tenir perpétuellement sous les armes, à regarder l'étude comme une vile occupation, à ne reconnoître d'autre supériorité que celle que donnent la violence & la force

force du corps. Théodoric se conduisit d'abord avec quelques ménagemens. Il ne prit que le titre de Roi d'Italie, & , par une politique suggérée, il rechercha l'alliance de tous ses voisins. On crut même entrevoir de la bonne foi dans son procédé. Mais les dernières années de son règne ne répondirent point à de si beaux commencemens. Il fit mourir en 524. l'illustre Boëce, & Symmaque son beau-père , tous deux Sénateurs Romains : & lui-même , attaqué d'une terreur subite , croyant voir sur sa table la tête de Symmaque qui le menaçoit, il mourut en 526.

Boëce descendoit d'une très-ancienne famille. Il sçut mêler l'étude aux affaires, & devint à la Cour même, où d'ordinaire on désapprend ce qu'on a su , le plus habile homme de son tems. Il traduisit en Latin la Musique de Pythagore, l'Astronomie de Ptolomée, l'Arithmétique de Nicomaque, la Géométrie d'Euclide, la Théologie de Platon, & presque tous les Ouvrages d'Aristote & d'Archimède. On assure que les Originaux n'avoient rien perdu de leur éclat ni de leur beauté dans les Traductions. Théodoric qui avoit toujours aimé Boëce, & qui s'en étoit servi dans les affaires les plus épineuses, commença tout-à-coup

coup à le soupçonner d'intelligence avec l'Empereur d'Orient. Sans autre examen, lui & Symmaque furent arrêtés & conduits à Pavie. Le Tyran irrité, & non satisfait de plus de six mois de prison, leur fit trancher la tête. Ce fut pendant cette rude captivité que Boèce composa les cinq Livres de la Consolation de la Philosophie, qu'il nomme la gloire de ses beaux jours & le soutien de sa vieillesse.

*Gloria felicitis olim viridisque juventa,
Solatur mœsti nunc mea fata senis.*

CHAPITRE XXXIX.

I. Suite de la décadence de l'Empire d'Occident. II. Du mariage de Théodose le jeune. III. D'une nouvelle Ecole de Philosophie fondée à Athènes. IV. Des Empereurs Iconoclastes ou Briseurs d'Images. V. Du Patriarche Photius. VI. De Léon le Philosophe. VII. De Michel Psellus. VIII. D'Anne Comnène. IX. Réflexions sur les deux Empires, d'Orient & d'Occident.

I.

I.

J'Ai fait voir de quelle maniere les Suite de la
 Sciences & les Arts commencerent à décadence
 s'éteindre dans l'Occident, Le mal aug- de l'Empi-
 menta de plus en plus ; & depuis le VII. re d'Occi-
 siècle jusqu'au milieu du XIII. tout fut dent.

plongé dans une ignorance affreuse ,
 dans un oubli général des devoirs les plus
 essentiels. L'Auteur de la Vie de saint
 Urbin cité par M. Du-Cange , remar-
 que , que du tems de ce vertueux Evê- In Præ-
 que de Langres , & même jusqu'à ce- fat. Gloss.
 lui de Charlemagne , à peine y avoit-il ad Script.
 quelqu'un en Italie & dans les Gaules med. & inf.
 qui connût les premiers principes de la Latinité.

Grammaire. Cela engagea Charlema-
 gne à assembler plusieurs Conciles, où
 l'on fit de très-beaux Réglemens pour
 empêcher le progrès trop répandu de
 l'ignorance. Le motif qui détermina
 Charlemagne, mérite d'être su. *On m'a*
souvent écrit de différens Monasteres, dit V. Constit.
cet Empereur, pour m'apprendre que les Car. Mag-
Religieux y offroient pour moi de ferventes de Scholis
prieres au Seigneur. Mais la plupart de apud Sirm.
leurs Lettres étoient si mal composées, quoi-
que pleines de bons sentimens, que je ne pou-
vois les lire sans une espece d'indignation.
 Ce que la piété leur inspiroit dans le
 cœur, étoit défiguré par un langage tout-
 à-fait barbare.

La

La même ignorance se fit sentir en Espagne, après que les Sarrazins s'en furent emparés; & dans la grande Bretagne, par les irruptions fréquentes des Saxons & des Danois. Voici un passage remarquable d'Ælfric, dans la Préface qu'il a mise au devant des Ouvrages de Saxon le Grammairien. « Il faut empêcher, » dit-il, que les Ecclésiastiques & les » autres personnes attachées au service » de Dieu ne s'éloignent de l'étude; » comme il est arrivé dans les derniers » tems, où il n'y avoit aucun Prêtre » dans toute l'Angleterre qui sut écrire » une Lettre Latine, ni l'expliquer. » C'est à Dunstan Archevêque de Cantorberi & à Æthelwad Evêque de Winchester qu'on doit le rétablissement des études dans les Monasteres: il reste encore en Angleterre un monument singulier & rare de cette ancienne ignorance. Les meurtriers qui sont condamnés à la mort, peuvent s'en délivrer en faisant voir qu'ils savent lire: ce qui s'exécute dans le lieu même destiné au supplice. On marque seulement le coupable d'un fer chaud à la main.

Une preuve certaine de tout ce que j'avance ici, ce sont les différens Ouvrages qui nous restent de ces tems malheureux, & qui n'offrent presque rien dont un esprit raisonnable puisse se contenter.

tenter. Il faut lire pour le besoin, quand on a recours à ces sortes d'Ouvrages. Les uns ne sont fondés que sur de faux Titres, sur des Légendes fabuleuses, sur des Généalogies dressées sans art, sans vraisemblance, sur des Rescrits visiblement supposés aux Papes & aux Empereurs: les autres fomentent l'ignorance & la crédulité, en rapportant je ne sai combien de révélations, de miracles, d'apparitions d'Esprits, de merveilles puériles, & qu'on souffriroit à peine dans un Roman.

Il n'y avoit alors aucun goût de Critique, quoiqu'elle soit si nécessaire pour la solide érudition. Personne ne savoit distinguer les Pièces fausses des véritables, les Canons originaux des Décrétales fabriquées à plaisir, l'ancienne Discipline de l'Eglise des usages nouvellement introduits: ce qui multiplioit ces usages avec d'autant plus de péril, qu'ils étoient reçus avec moins de connoissance. Un obscurcissement si général enfantait toutes les manies qui régnoient encore en beaucoup de pays, ou du moins qui n'y sont pas assez dédaignées: le faux amour des pèlerinages & des vœux, des pénitences d'ostentation; les Croisades, plus honteuses par leurs suites, qu'elles ne sembloient utiles par le motif qui les faisoit entreprendre; les dévotions particulières,

lières, & qui portent toujours à quelques bizarreries; enfin, tout le détail superstitieux qui retranche du culte intérieur que demande l'Etre suprême, pour donner à des pratiques extérieures & trop de parade. Comme les Clercs & les Moines étoient les seuls alors qui étudiaissent, & qu'ils n'avoient point la vraie méthode d'étudier, qui est toute fondée sur les principes de l'Ecriture & de la Tradition, il n'est point étonnant que la Religion se soit ressentie autant qu'elle a fait, de la décadence des études.

J'ajouterai encore que les guerres se trouvoient alors très-fréquentes, & qu'on vivoit dans une défiance continuelle, dans une crainte chaque jour renouvelée, de tomber entre les mains de ses ennemis. Il y avoit peu de commerce de Royaume à Royaume, & même de Province à Province. La division étoit devenue si grande du tems du Roi Robert, qu'un Abbé de Clugny ayant été invité par Bouchard Comte de Paris, de venir mettre des Moines à Saint Maur des fossés, se plaignit qu'on lui faisoit entreprendre un voyage très-pénible, & qu'on l'appelloit dans une région étrangère & inconnue. On sait néanmoins que les Savans ne deviennent tels que par les liaisons de génie qu'ils se procurent avec les autres Savans, que par les

les lumieres qu'ils s'entrecommuiquent sans détour & sans jalousie.

Pendant que l'Empire d'Occident se ruinoit avec tant de promptitude, celui d'Orient souffroit à la vérité de terribles révolutions, & les plus grands crimes y étoient devenus comme nécessaires: mais du moins il se maintenoit toujours; & même, après des années entieres de deuil & d'obscurcissement, il reparoissoit avec plus d'éclat. En effet, si des hommes vils & méprisables déshonoreroient souvent le Trône de Constantin, quelquefois aussi il étoit occupé par des Empereurs d'un génie fort & élevé, qui lui rendoient son premier lustre. On peut voir tout ce détail dans les différens Auteurs, dont est composée l'Histoire Byzantine. Je me contenterai d'en détacher quelques faits, qui regardent cette matiere.

II.

Le mariage du jeune Théodose fut presque le triomphe de la Philosophie. Il vouloit épouser, dit un Auteur exact, la plus aimable personne qui fût au monde; & sa sœur Pulchérie, qu'il avoit honorée du titre d'Auguste, faisoit faire des recherches galantes dans toutes les villes considérables, pour satis-

Du mariage de Théodose le Jeune. V. Chron. Pasch. ad Olymp. 666.

faire l'Empereur. Un hazard favorable leur épargna tous ces soins. Héraclite, Philosophe d'inclination, mais confiné au bout de la Grece, avoit une fille d'une beauté privilégiée. Elle y joignoit ce qu'on trouve si rarement joint à la beauté; un esprit supérieur & des talens presque universels; elle avoit pénétré dans les connoissances les plus abstraites, dans celles-là même où la plûpart des Savans n'osent atteindre. Héraclite en mourant deshérit sa fille, persuadé que ses graces, sa figure, son esprit, la devoient conduire à la plus haute fortune. La fille osa s'en plaindre: elle vint à Constantinople, & implora la protection de l'Empereur. Dès ce moment même, elle put s'appercevoir que son pere avoit heureusement percé dans l'avenir. Pulchérie fut touchée de sa beauté, & de cet air noble qui brilloit dans toute sa personne. Théodose avoua qu'il n'avoit plus rien à demander, qu'il rencontroit au-delà même de ses souhaits. Le Mariage fut conclu, & la suppliante devint Impératrice.

Je trouve tout cela si généreux, si favorable à la vertu, si contraire à ce qui arrive dans le monde, que je doute que le fait soit véritable. Et pourquoi faut-il que de ce grand nombre de traits merveilleux

DE LA PHILOSOPHIE. 195
veilleux dont brille l'Antiquité, aucun
ne puisse se renouveler parmi nous ?

III.

Sous le regne de Théodose le jeune, Syrianus natif d'Alexandrie vint s'établir à Athènes, & il y fonda une nouvelle Ecole de Philosophie. Ses deux principaux Disciples furent Herméas & Proclus de Lycie; le premier plus modeste, plus réservé; & le second plus curieux de se faire connoître. Malgré un grand nombre d'ennemis qui l'environnoient, & peut être invité par ses ennemis mêmes, Proclus se rendit très-recommandable & acquit une vaste érudition. Il remonta aux premiers jours de la Philosophie: il ramassa tout ce que les Barbares & ensuite les Grecs avoient inventé: il fit voir qu'Orphée, Pythagore & Platon avoient pensé à peu près la même chose. On ne lit gueres aujourd'hui cet Auteur, malgré la belle édition qui s'en est donnée en 1700 à Hambourg. Il en coûte trop pour l'entendre; & d'ordinaire on n'est point assez payé de la peine qu'on a prise. De quel usage peuvent être parmi nous les raffinemens & les subtilités de la Théologie Païenne?

Proclus laissa un très-grand nombre de Disciples. Mais ce fut à Marin, Juif

12 d'origine

D'une nouvelle Ecole de Philosophie fondée à Athènes.

Marinus in vita Procli, apud Fabric.

d'origine & né à Sichein, qu'il confia l'Ecole d'Athènes; & Marin par reconnaissance composa la Vie de son Maître. Il paroît que toute leur habileté consistoit à entendre Platon, & à l'expliquer d'une maniere allégorique. On ne leur attribue aucune découverte particuliere.

Les autres Philosophes qui sortirent de l'Ecole d'Athènes, brillèrent principalement sous Anastase, sous Justin & Justinien son neveu. Tels furent Isidore de Gaza Disciple & Successeur de Marin, Damascius de Damas Successeur d'Isidore, Priscien de Lydie, Eulamius de Phrygie, Hermian & Diogene, enfin Simplicius de Cilicie. Ce dernier fit de longs Commentaires sur Aristote, dont la doctrine étoit à peine connue dans l'Orient; & il réfuta d'une maniere assez vive Jean le Grammairien, qu'on surnommoit Philoponus. Les disputes littéraires, quand on fait les réduire à de justes bornes, instruisent toujours le public. C'est la louange qu'on donnoit à Socrate. Jamais, dit Arrien, il ne s'est fâché dans la dispute, ni n'a pris un ton injurieux: il rioit, quand on mettoit les injures à la place des raisons, & aussi-tôt il finissoit.

La réputation de Cosroës attira tous ces Philosophes à la Cour de Perse. Ils vouloient connoître un Roi si magnifique,

gnifique, tant de fois victorieux, & avec cela le plus favant homme de ses Etats. Mais leur curiosité ne fut point satisfaite. Ils trouverent Cosroës environné d'une Cour si voluptueuse, qu'en applaudissant à son esprit, ils ne purent s'empêcher de condamner ses mœurs, ou du moins les mœurs de ceux qui l'approchoient de plus près. Aussi tôt ils reprirent le chemin de la Grece.

Ici se termine la nouvelle Ecole d'Athènes. L'Histoire même ne fait mention de cette ville qu'après une longue suite d'années : on n'y trouve aucune trace de son nom. Lorsque les François prirent Constantinople dans le treizième siècle, & que Baudouin Comte de Flandres en fut couronné Empereur, on érigea l'Achaïe en Principauté, & il y eut un Duc d'Athènes, qui fut l'illustre Geoffroi de Ville-Hardouin, d'une des premières Maisons de Champagne. Ces nouveaux Conquêteurs souffrirent une infinité de traverses, & par leur propre imprudence, & encore plus par la perfidie des Grecs dont ils ne se défioient point assez. Enfin, Mahomet II. le plus redoutable Empereur des Turcs, & qui vainquoit en courant, s'empara d'Athènes en 1455. Sa victoire ruina entierement la Grece ; & ce Pays autrefois le Siege des beaux Arts,

Meurs de
Fort. Atti-
câ. cap. ul-
timo.

le séjour de la Philosophie, la partie de tant d'hommes distingués, ne conserve aucun reste de son ancienne grandeur. Les peuples y gémissent sous la cruelle oppression des Turcs; & dans cette servitude générale, on songe plutôt à vivre qu'à étudier.

Ce n'est pas que les Grecs Modernes soient tout-à fait dépourvus d'esprit & de raison. Loin de cela, s'ils avoient le bonheur de se trouver sous un gouvernement moins dur, moins despotique, & qu'ils fussent, comme autrefois, piqués par l'amour de la gloire ou l'attrait des récompenses, peut-être iroient-ils aussi loin que leurs ancêtres. Ce qui me le persuade, c'est que la tranquillité dont on jouit dans les différens Monastères de la Grece, pousse souvent les Caloyers à faire un usage surprenant de leur esprit. Et sans doute que cet usage deviendrait plus utile, si les obligations de leur état n'étoient immenses, & chargées d'une infinité de détails, de prosternemens & de minuties de dévotion. Au milieu de tout cela, ces Caloyers me paroissent infiniment louables de vouloir vivre dans une entière séparation du monde, & d'éviter sur toutes choses d'être à charge au public, en cherchant dans le travail des mains une subsistance d'autant

d'avant plus honnête, qu'elle n'est point mendrée.

La ville d'Alexandrie, que les Ptolomées avoient pris tant de plaisir à orner, éprouva le même sort qu'Athènes. Ces deux rivales périrent assez près l'une de l'autre. Les Perses irrités du meurtre de l'Empereur Maurice, ou peut-être colorant leur ambition de ce prétexte, mirent en feu tout l'Orient. Après avoir insulté plusieurs villes considérables, ils tombèrent sur Alexandrie, & la ruinerent de fond en comble. Depuis cette disgrâce, toute l'Egypte fut déchirée par des guerres sanglantes, & la peste enlevoit dans les intervalles ceux que les guerres avoient épargnés. En 1250, les Sarrafins Arabes s'établirent à Alexandrie, qui plia sous le joug : mais ils en furent presque aussi-tôt chassés par l'armée des Venitiens, guidés & secourus des François. Ces derniers même, dans l'appréhension de ne pouvoir long-tems conserver leur conquête, démolirent toutes les fortifications d'Alexandrie, & en brulerent les environs. Cette ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines & de débris, qu'on n'ose encore habiter, tant à cause du mauvais air qui perpétue les fièvres malignes & pestilentes, qu'à cause des

I V.

Des Em-
pereurs I-
conoclas-
tes, ou Bri-
seurs d'I-
mages.

Comme les études n'avoient point dis-
continué en Orient, elles servirent beau-
coup à maintenir le Clergé dans les heu-
reuses dispositions où il doit être par rap-
port aux deux principaux objets qui l'at-
tachent, la Science & la Pieté. Et ces
dispositions se trouvoient d'autant plus
nécessaires, que de toutes parts, il s'in-
troduisoit en foule des erreurs dans les
Eglises d'Orient. Il me semble pourtant
qu'au fond c'étoient moins des erreurs,
que des subtilités, des raffinemens d'une
imagination échauffée, que la passion
grossoit ensuite. Tel est le jugement
qu'on peut porter en général de tout ce
qui arriva au sujet des Nestoriens, des Eu-
tychiens, des Moines de Scythie, des Sé-
vériens, de ceux qui vouloient faire con-
damner les trois Chapitres, & des autres
qui les soutenoient trop opiniâtrément.

Mais enfin toutes les études furent
interrompues sous les Empereurs Ico-
noclastes, ou Briseurs d'Images. Léon
l'Isaurique, & Constantin Copronyme
son fils, animés peut-être d'abord par
un zèle sensé & ennemi de l'Idolâtrie,
mais poussant dans les suites ce zèle trop
loin

loin, interdirent tout le culte qu'on rend aux Images. Une entreprise si peu attendue, & qui n'étoit point concertée avec les Chefs de l'Eglise, trouva de grands obstacles, & de ces obstacles qu'on ne vainc point aisément. Le peuple courut aux armes, & sacrifia à son ressentiment les premiers qui oferent abbatre les Images consacrées par la Religion publique. Cette résistance irrita l'esprit de Léon, déjà aigri par les conseils violens de deux Juifs, qui lui avoient, dit on, promis l'Empire, ou plutôt, qui l'avoient excité ambitieusement à y songer. Sa fureur, qui se répandoit par-tout, tomba en particulier sur les hommes de Lettres, sur les Professeurs des Arts & des Sciences. Il en assassina plusieurs, sans aucune forme de justice; & même il fit brûler le Maître Œcuménique au milieu des Livres, des Statues & des tableaux, dont la garde lui étoit confiée. Cette perte devint très fâcheuse de toute maniere; & le Collège Impérial, où l'on enseignoit gratuitement la Jeunesse, nes'en releva jamais. Le Patriarche de Constantinople, & les Moines retirés dans les différentes Provinces de l'Empire, ne furent pas mieux traités. Il falloit ou se résoudre à tout souffrir, ou approuver lâchement les Ordonnances peu mesurées de l'Empereur. Incapable de

revenir sur ses pas, & d'abandonner par raison une entreprise formée par caprice, il souffrit qu'on renversât un grand nombre d'Eglises, de Monastères, de Chapelles : & cette ruine malheureusement entraîna celle des Titres & des Manuscrits qu'on y conservoit.

Les autres Empereurs Iconoclastes, & en même tems Manichéens & Origénistes, ne furent ni plus modérés, ni plus religieux, que Léon & Constantin Céphronyme. Un moyen sûr de leur déplaire & de s'attirer leur indignation, c'étoit de cultiver quelque Art ou quelque Science, & de tâcher à y exceller. Non-seulement le mérite connu, mais encore le seul soupçon d'en avoir, rendoit coupable. Un état si violent ne pouvoit durer long-tems. Aussi, la paix ardemment souhaitée de l'Eglise, vint-elle finir les allarmes dont elle avoit été troublée : & cette paix sagement conclue par les soins de l'Impératrice Théodore, mere de Michel III. & avec l'applaudissement de tous les Ordres de l'Empire, fit refleurir les Sciences à Constantinople. Comme le Collège Impérial avoit été brûlé, on destina quelques maisons particulieres aux nouveaux Professeurs, qu'on fit venir de tous côtés. Ils commencerent à faire des leçons publiques à la Jeunesse désaccoutumée de l'étude

l'étude, & qui depuis plus d'un siècle n'avoit eu aucune éducation. Il paroît même que le Collège Impérial fut rétabli dans la suite, avec les douze Professeurs qui décidoient souverainement de toutes les disputes littéraires. Car on trouve en une infinité d'occasions, où il s'agissoit de soutenir l'honneur des Patriarches de Constantinople & de défendre l'Eglise Grecque contre les prétentions & les attaques des Latins, que c'étoit quelqu'un de ces douze Professeurs qu'on choisissoit.

V.

Mais ce qui contribua le plus à renouveler les études en Orient, ce fut l'exemple du Patriarche Photius. Il avoit étudié par ambition encore plus que par goût, & il vouloit passer pour le plus grand génie de son siècle, pour l'homme le plus éclairé. Sans presque avoir eu de Maître, il avoit approfondi toutes les Sciences: & si l'on considère la variété de ses emplois, ses voyages importants & entrepris par ordre des Empereurs, les consultations qu'il envoyoit aux personnes qui lui demandoient ses lumières; & avec cela le manège de Cour, les intrigues de cabinet où il étoit plus engagé que personne; on pourroit

Du Patriarche

Photius.

dire qu'il créoit les Sciences qu'il n'avoit pas le tems d'apprendre. La seule liste des Livres que Photius avoit lus, & sur lesquels il porte son jugement, est prodigieuse & paroît l'ouvrage d'un homme qui n'auroit eu aucune passion, & qui ne seroit jamais sorti de son cabinet. Heureux cent fois, si la jalousie du rang & le desir de dominer ne l'avoient poussé à jeter les premières semences du Schisme des Grecs! Cependant, quelque coupable qu'il soit en cela, il ne l'est point tant que les partisans outrés de la Cour de Rome ont voulu nous le faire croire. Car il faut avoier que la hauteur mal entendue de quelques Papes, & la maniere dont le Saint Siège se trouva profané pendant plus de deux siècles, furent cause des droits que s'attribuerent les Patriarches de Constantinople, & de l'indépendance où ils arriverent dans la suite.

L'Empire fut assez paisible sous Basile le Macédonien, dont le génie étoit propre au commandement, & qui vouloit sur-tout que la Justice se rendît sans frais; & sans longueurs affectées. Quand il se vit sur le trône, il oublia qu'il étoit né d'une famille obscure, & voulant avoir des ayeux qui eussent regné avant lui, il se faisoit descendre de l'ancienne race des Arsacides & du fameux Tiridate
Roi

Roi d'Arménie. On étoit assuré de lui plaire, en le confirmant dans une chimere si flatteuse : & peut-être que c'est la plus pardonnable de toutes, aux personnes qui se voient tout-à-coup transportées dans les premières places. Quelque opinion favorable qu'on ait de soi-même, on est tout étonné d'une élévation trop subite, & on est bien aise d'en avoir quelque obligation à ses ayeux. Ils déchargent de la moitié de la reconnoissance qu'on devroit sans eux à la fortune ou au hazard.

VI.

A Basile succéda Léon VI. du nom, De Léon son fils, ou cru tel par politique. L'attachement qu'il témoigna dès sa jeunesse pour les études fortes & sérieuses, lui attira le titre de Philosophe : titre glorieux, & qu'aucun Empereur n'avoit mérité depuis Marc-Aurèle Antonin. Une première épreuve des peines & des disgraces, sur-tout si elle dure quelque tems, sert beaucoup à l'instruction des Princes. Léon eut infiniment à souffrir de la part de son pere, animé contre lui par les menées secrètes d'un Moine imposteur, & cela encore dans un âge où l'on ne souffre rien patiemment, & où le desir de se venger pique davantage. Il en

en devint plus propre à gouverner les hommes: il se fit une habitude de les plaindre, par le ressouvenir des maux qu'il avoit lui-même essuyés durant ses plus belles années.

Outre les Basiliques attribués à Léon le Philosophe, nous avons encore de lui quelques petits Traités en forme de Sermons, la plûpart encore manuscrits & gardés dans la Bibliothèque du Vatican. La Morale en est assez pure, & même assez rigide pour un Prince: mais il y a peu de force & d'élévation. Les choses communes font regretter le tems qu'on met à les lire: celles qui sont finement pensées, laissent à un homme délicat le plaisir de son intelligence & de son goût.

Saint E-
vrem.

Quoi qu'il en soit: les deux Empereurs qui ont porté le titre de Philosophes, ont été tous les deux à plaindre par rapport à l'engagement le plus sérieux de la vie, je veux dire le mariage. Marc-Aurele, aveugle sur la conduite de sa femme, lui prodiguoit l'estime la plus tendre, pendant qu'elle le déshonorait par la vie la plus licencieuse, & sans garder aucune bienséance. Léon, malgré la pratique de l'Eglise Grecque & les Canons qui y étoient observés, épousa une quatrième femme, comme

Un Philosophe ne devoit pas être content d'en avoir eu trois.

VII.

Le reste du dixième siècle fut assez De M^{re}
stérile. Mais le onzième s'en raquitte chel P^{se}
avec usure, & vit paroître un grand lus.
nombre de Philosophes, à la tête des-
quels étoit l'ingénieux Michel Psellus.
Né avec des talens que sa famille tâ-
choit de retenir dans l'obscurité, il
commença tard de s'appliquer à l'étude.
Mais le tems qu'il avoit perdu malgré
lui, & dont la perte lui devoit sem-
bler très-amere, il le répara soigneu-
sement ! Les Ouvrages de Pythagore &
de Platon, ceux des anciens Chaldéens,
l'occupèrent beaucoup, & il tâcha de
les éclaircir par des Notes & des Com-
mentaires. Le public n'en a vu que quel-
ques échantillons d'imprimés, & appa-
remment qu'il ne demande point qu'on
en imprime davantage. Au reste, les
Sciences profanes que cultiva Psellus,
ne le détournèrent point de l'étude de
l'Ecriture sainte, & de celle des an-
ciens Peres Grecs. On voit sur-tout
qu'il s'est familiarisé avec les Ouvrages
de Saint Basile, qu'il cite souvent & à
propos. Psellus fleurit principalement
sous Constantin Ducas, qui prit la
pourpre

pourpre Impériale en 1059. Ce Prince, qui étoit doux & aimoit les beaux Arts, chargea Psellus de l'éducation de ses trois enfans, & lui donna pour récompense une place de Sénateur. Le Philosophe jouit de sa dignité jusqu'au règne d'Alexis Comnène, qui l'en dépouilla par un excès de basse jalousie. Alors, Psellus se retira de la Cour & consacra à Dieu les restes de sa vie. Il n'y a que de grandes ames qui puissent conserver le goût de la retraite, au milieu de la dissipation & du tumulte des affaires.

V. Marq.
Freherum
in Chro-
nol. juris
Græco-La-
tini præ-
fixâ.

Le célèbre Jean Xiphilin, qui de Moine devint Patriarche de Constantinople, vécut toujours avec Michel Psellus dans une liaison étroite. La même probité & la même droiture de sentimens les unissoient tous deux, & les engageoient à s'aimer. D'ailleurs, Constantin Ducas qui les avoit choisis par préférence, & poussés aux premiers emplois, vouloit que les gens de mérite se conciliasent ensemble : & il disoit ordinairement, que s'il n'avoit point eu sur la tête une couronne, il auroit ambitionné la qualité d'homme de Lettres.

VIII.

D'Année Alexis Comnène se fraya un chemin
Comnène, rapide

rapide au pouvoir souverain, plus encore par son adresse & son industrie que par sa valeur. Mille obstacles traversèrent son regne; mais il surmonta tous ces obstacles, où il fut à propos les éluder. Sa réputation est devenue un problème: car si d'un côté les Latins l'ont décrié pour sa mauvaise foi, de l'autre les Grecs ont fait voir que les Latins ne méritent aucune créance, les accusant de toute sorte de crimes, & les dépouillant même du nom de Chrétiens. Quoi qu'il en soit: Alexis Comnène trouva dans la studieuse Anne sa fille, une zélée Apologiste, qui non contente de nettoyer toutes les taches de la vie de son pere, le représente encore comme un Héros parfait. Rien de plus animé que le style d'Anne Comnène, rien de plus charmant que l'admiration qu'elle témoigne pour son pere. Son langage est celui du cœur, langage qui ne se contrefait point. Au reste, comme l'étude avoit fait sa principale occupation, elle jugea que ce n'étoit point assez pour elle de savoir toutes les finesses de la Langue Grecque; elle voulut aller plus loin: elle se prêta aux questions les plus délicates, & les plus compliquées de la Philosophie; elle pensa beaucoup.

Je ne sai par quelle fatalité on interdit aux femmes les connoissances exactes,

& un peu approfondies. « Je doute, dit
 De Præc. » Plutarque, qu'on puisse leur faire une
 Conjug. » injure plus marquée, & dont les sui-
 » tes leur soient plus fatales. C'est l'i-
 » gnorance dans laquelle on les élève,
 » qui cause toutes leurs foiblesses, tous
 » leurs égaremens, toutes leurs super-
 » stitions. Une femme, par exemple,
 » qui aura quelque teinture des Mathé-
 » matiques, passera-t-elle les nuits à
 » danser, avec plus de fureur souvent,
 » que de plaisir? Une autre qui sera at-
 » tachée à la lecture de Platon ou de
 » Xénophon, donnera-t-elle dans les
 » petiteesses où tombent chaque jour ses
 » compagnes & ses amies? Croyez-vous
 » qu'elle écoute d'une manière simple
 » & niaise les discours de ceux qui ne
 » parlent que de prodiges, de génies,
 » de sortilèges, d'enchantemens? De
 pareilles réflexions, si elles étoient éten-
 dues avec politesse & accommodées à
 nos mœurs, deviendroient bien utiles,
 & d'autant plus utiles qu'on ne sent
 que trop le besoin qu'on a de femmes
 raisonnables, pour le bonheur de la
 société.

L'Empire resta plus d'un siècle & de-
 mi dans la famille des Comnènes & dan-
 celle des Anges, toutes les deux con-
 nues pour avoir extrêmement haï les L-
 tins, & pour leur avoir tendu des pi-
 ge

ges, que la nécessité des affaires excusoit sans doute. Les Latins à leur tour, après avoir réuni leurs forces dispersées, se rendirent maîtres de Constantinople & proclamèrent Empereur Baudouin, Comte de Flandres. Mais cette nouvelle domination fut courte, & malheureuse. En effet peut-on se croire en sûreté dans une ville qu'on a abandonnée, en y entrant, au pillage? N'y est-on pas toujours ennemi?

D'ailleurs les Latins, depuis le Schisme & les Ecrits envenimés de Photius, de Jean de Furnes, de Nicolas de Métone, de Théophylacte, étoient si fort abhorrés dans l'Orient, qu'on préféroit à leur alliance celle même des Arabes & des Turcs. C'est ce qui paroît par beaucoup d'Ouvrages de ce tems-là, en particulier par un Canon du quatriéme Concile de Latran. Pendant que Constantinople étoit sous le pouvoir de Baudouin, les Grecs proclamèrent Empereur le fameux Théodore Lascaris.

Il alla s'établir à Nicée, ville de Bithynie; & à force de prudence & de courage, il agrandit les limites de son Empire. Ses successeurs presque toujours heureux à la guerre, & par une infinité de négociations adroitement ménagées, s'y conserverent. Ils reprenoient même
d'année

d'année en année toutes les Places ; qu'occupoient les Latins ; & ils se préparoient par ces petites conquêtes , encore plus par leurs intrigues , à surprendre Constantinople.

La gloire en fut dûe à Michel Paléologue , dont on ne peut trop louer la valeur & la sage conduite. Il est vrai que la négligence des Latins hâta leur chute. Quoiqu'ils fussent environnés d'ennemis redoutables , ils vivoient au milieu de la joie & des plaisirs , sans presque songer à leur sûreté. Aussi Constantinople fut-elle prise par une poignée de soldats ramassés , qui doutoient encore de leur victoire. A peine Michel Paléologue entra-t-il dans sa Capitale , qu'il s'empressa hautement de lui rendre son premier lustre. Il en fit réparer les brèches , il donna de nouveaux privilèges aux Grecs , & il permit aux François qui voudroient s'y établir , de suivre le Rit & les coutumes de l'Eglise Romaine. Les Lettres se ressentirent aussi de la générosité de Paléologue : il fonda de nouveaux Collèges , & il augmenta les revenus des Professeurs. Malgré ses différentes occupations , il ne dédaignoit pas d'examiner lui-même les jeunes Etudians , & il les récompensoit à proportion de leurs succès.

L'Empire

L'Empire ne sortit plus de la famille des Paléologues. Mais tous leurs efforts ne purent empêcher qu'il ne penchât insensiblement vers sa ruine. Les Bulgares du côté de l'Europe, & du côté de l'Asie les Turcs, resserroient par leurs conquêtes inespérées les bornes de l'Empire. Les Turcs sur-tout, & plus puissans & plus belliqueux, déjà maîtres d'une grande partie de l'Asie Mineure, s'étendoient le long de la Mer Noire. Ils osèrent même passer le Détroit de Constantinople, & s'emparer de Gallipoli, d'Andrinople, & des Provinces voisines qui étoient alors dénuées de troupes. Les Grecs par leurs dissensions & par les guerres que se faisoient leurs propres Empereurs, sembloient encore favoriser les conquêtes de leurs plus grands ennemis. Vainement imploroient-ils le secours des Princes Chrétiens, & envoyoient-ils des Ambassadeurs aux Papes dont l'esprit étoit peu disposé en leur faveur. Le mauvais succès des trois premières Croisades, joint aux artifices des Grecs, empêchoit absolument qu'on ne songeât à une quatrième. Tous les projets même qu'on en fit, échouèrent dès leur naissance; & hors quelques secours que les Génois & les Vénitiens envoyèrent aux Grecs, les Latins furent tranquilles spectateurs de leur décadence

entiere,

entiere. Ainsi les Turcs faisoient librement des courses, & sans trouver aucun obstacle, jusqu'aux fauxbourgs de Constantinople. On se vit obligé d'implorer bassement leur protection, & le Sultan paroissoit le maître & l'arbitre de la fortune des Grecs réduits à la dernière extrémité.

Enfin, Mahomet II. qui sut joindre les plus grandes vertus aux plus grands vices, & dont les vices mêmes avoient un éclat éblouissant, assiégea Constantinople. Cette ville malheureuse & presque dépeuplée, défendue encore par des Capitaines & des soldats de diverses nations, soutint tout ce que l'art, le courage & même la trahison purent rassembler. Un dernier assaut, mais où l'on fit de part & d'autre des efforts plus qu'humains, l'emporta, & la soumit au fier Mahomet. Les Vainqueurs ne trouverent, parmi les restes déplorables des assiégés, que ceux qui n'avoient osé se défendre, ou qui n'avoient su mourir.

Quoique l'Empire eût souffert des secousses violentes depuis que les Paléologues s'en étoient rendu les maîtres, il faut cependant avouer que jamais peut-être on n'y avoit trouvé tant de gens habiles. En voici la raison. Les disputes entre l'Eglise Grecque & la Latine,

entre

entre les Papes & les Empereurs, étoient alors plus vives & plus fréquentes que jamais; soit que les Grecs voulussent effectivement terminer le Schisme, ce que j'ai de la peine à croire de leurs subtilités & de leur dissimulation; soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour engager les Princes du Rit Romain, & le Pape même, à les secourir. Tout cela obligeoit de côté & d'autre d'entrer dans de longues discussions, & de conférer en présence des personnes les plus accréditées & les plus aguerries à la dispute: & il falloit bien pour cela étudier soigneusement l'Ecriture sainte, recourir aux autorités des anciens Peres, ou trouver le moyen de les détourner. C'est ce que plusieurs Grecs ont fait avec succès, & même au-delà de ce qu'on devoit attendre de leur capacité. Je ne citerai ici que ce qui s'est passé sous Michel Paléologue & Grégoire X. au Concile de Lyon, & sous Jean Paléologue & Eugène IV. au Concile de Florence. Je doute qu'on puisse trouver des gens aussi artificieux & aussi éclairés sur leurs intérêts, que l'étoient les Députés de l'Eglise Grecque qui assistèrent à ces deux Conciles. En effet, quelle utilité & quel fruit en tira-t-on? Chaque parti s'opiniâtra davantage dans son sentiment, & les efforts qu'on fit
de

216 HISTOIRE CRITIQUE
de côté & d'autre pour s'assurer la victoire, rendirent irréconciliables ceux qui avoient paru céder. Tel est le sort de toutes les conférences de Religion: & il semble que Dieu le permette, pour apprendre aux hommes que c'est lui qui tourne les cœurs comme il veut; & que sans son secours, ceux qui paroissent chercher à se réunir, s'éloignent encore davantage.

IX.

Réflexions
sur les
deux Em-
pires d'O-
rient &
d'Occi-
dent.

Voilà ce que j'avois à remarquer de plus considérable touchant les deux Empires, d'Orient & d'Occident. Quelques guerres qui aient agité le premier, quelques opinions qui s'y soient introduites, on y conserva toujours du goût & de l'attachement pour les Sciences. Il se rencontroit des gens de Lettres, soit à Constantinople, soit à Thessalonique, soit enfin dans les principales villes de Syrie & de l'Asie Mineure. J'avoue que leur maniere d'étudier n'avoit rien de décisif, rien qui fût assis sur un bon fond de Critique. Mais il est toujours glorieux à l'Empire d'Orient d'avoir perpétué les études jusqu'à sa décadence, & de les avoir perpétuées, sinon avec toute la finesse des derniers tems, du moins avec assez de fruit & d'utilité. Deux choses y concoururent, au
sentiment

sentiment des critiques les plus distingués, & sur tout de Mr. du Cange dans son Glossaire *media & infima Græcitas*. La première fut l'usage de la Langue Grecque, qui subsista toujours à la Cour, & ne s'abolit entièrement que lorsque Mahomet II. s'empara de Constantinople. A la vérité cette Langue avoit perdu une partie de son élégance & de sa pureté. On sçait même que les Russes, les Bulgares & les Arabes cherchoient à l'anéantir dans tous les lieux où ils prédominoient. Malgré tant d'ennemis, le Grec se parloit toujours, & même assez noblement. Aussi le langage dans les Auteurs de l'Histoire Byzantine, est ce qui mérite le moins d'être repris. Il seroit à souhaiter que le goût & le discernement y fussent en même proportion, qu'on n'y trouvât point le merveilleux, le surprenant, prodigués presque à chaque page; que la vérité s'y déduisît d'elle-même, en faisant voir que rien n'arrive brusquement dans le monde & comme par sauts, mais que les événemens sont enchaînés les uns aux autres; enfin que des plus petites causes naissent les plus grands effets.

La seconde chose qui contribua à retenir les sciences en Orient, ce fut la facilité qu'avoient les curieux de se fournir des meilleurs Ouvrages. Cette

facilité mettoit chacun en état de lire par lui-même, & de passer avantageusement d'une lecture à l'autre. Rien n'étoit plus magnifique, ni plus commode en même-tems, que la Bibliothèque de Constantinople. On l'avoit placée dans un des Palais que le grand Constantin s'étoit plu à faire bâtir; & à force de recherches & de dépenses, on avoit poussé le nombre des volumes jusqu'à plus de six cens mille. Il est vrai que cette Bibliothèque fut deux fois brûlée; l'une sous la tyranie de Basiliscus, par l'indiscrétion, & peut-être la malignité de quelques artisans qui travailloient en cuivre; & l'autre sous le regne de Leon l'Isaurique, qui lui-même fit mettre le feu à la nouvelle Bibliothèque qu'on avoit érigée des débris de l'ancienne. Cependant, quelque considérables que fussent ces deux incendies, on avoit sauvé un assez grand nombre de livres, pour en former plusieurs cabinets de curieux: & c'étoit dans ces asyles favorables, dans ces retraites sçavantes, qu'on alloit prescrire contre l'ignorance. Il paroît même qu'on conserva toujours dans le Palais Impérial un certain nombre de manuscrits rares & précieux, entre lesquels étoit ce volume orné de figures & de traits énigmatiques, où l'on croyoit que la fortune

fortune de chaque Empereur, les événemens de son regne, ses bonnes ou mauvaises qualités, étoient contenus. Leon l'Arménien consulta ce volume critique, & il vit avec frayeur qu'un Empereur de son nom devoit être assassiné la veille de Noël. Et cette prédiction se vérifia en lui-même, au rapport des Auteurs Grecs. Ce qui est de certain, c'est que Leon fut assassiné par l'homme du monde dont il avoit le moins lieu de se défier, puisqu'il le retenoit dans les fers, & qu'il comptoit le faire mourir le lendemain des fêtes de Noël.

Si l'on fait présentement réflexion à ce que je viens de dire, on verra que par les mêmes raisons, les sciences devoient s'éteindre dans l'Occident. 1^o. La Langue Latine, de douce & de polie qu'elle étoit, devint âpre, rude & grossière; j'ose même dire, inintelligible, tant par le mélange des différens jargons que parloient les peuples de la Germanie & du Nord, que par leur prononciation brute & leurs siffiemens Gothiques. S'il resta quelques traces de son ancienne construction, traces encore bien légères & peut-être imperceptibles, ce ne fut que parmi les Moines & les Ecclésiastiques, qui seuls pouvoient acquérir quelques connoissances. Eux excep-

té, tous les autres habitans de l'Italie, devenus serf, ne s'adonnoient qu'à l'Agriculture, ou aux Arts mécaniques. Aussi le Clergé fournissoit-il alors & les Médecins, & les Jurisconsultes, & les Secrétaires, les Chanceliers, les Ministres des Rois, le plus souvent Rois usurpateurs. Sous le titre de clerc, on se frayoit non-seulement un accès facile à la Cour des Princes, mais encore on y obtenoit des récompenses honorables. Témoin pierre d'Achspalt, qui ayant guéri Clément V. dangereusement malade, en reçût pour salaire le riche Archevêché de Mayence.

Cet avilissement où tomba la Langue Latine, ruina entierement les Sciences, qu'on ne pouvoit apprendre que par son secours. En perdant la trace des bons Auteurs, de ceux qui avoient composé dans le siècle d'Auguste, on perdit jusqu'à la faculté de penser. Les besoins de l'esprit, quand on a été un certain espace de tems sans y satisfaire, deviennent presque irréparables. Il falut aussi bien des soins, bien des peines, pour réveiller les études plongées dans un trop long sommeil : & les premières démarches qu'on fit pour cela furent d'oublier la Langue qu'on parloit alors, pour introduire à sa place celle de l'ancienne

cienne Rome , du moins autant qu'il étoit possible par rapport à une Langue morte.

2°. La difette des livres ne fut pas moins préjudiciable à l'avancement des Sciences. Soit que les Romains , par je ne sai quelle vanité , se fussent peu attachés à multiplier les exemplaires de ceux qu'ils possédoient , soit que la guerre continuée avec tant de fureur , en eût fait périr la plus grande partie ; il est certain que les Ouvrages des anciens Philosophes étoient fort rares dès le troisième siècle. Saint Augustin qui vivoit à l'entrée du quatrième , en fait des plaintes dignes de son amour pour les Lettres ; & il assure que dans la plupart des Ecoles, on n'enseignoit leurs sentimens que par tradition. Il arriva même dans la suite qu'on eut tant de peine à recouvrer la Dialectique d'Aristote , que les Professeurs furent obligés de lui substituer celle de St. Augustin. Cette difette de livres, comme on peut juger , alla toujours en augmentant. Mr. l'Abbé Fleuri rapporte qu'elle étoit si grande dans le X. & le XI. siècle , qu'une Bibliothèque composée de cent volumes passoit pour une Bibliothèque immense. Il parle d'un Bouchard Evêque de Wormes, qui après beaucoup de recherches & de dépenses, ne pût ja-

mais rassembler que cent volumes d'Auteurs Ecclésiastiques, & cinquante d'Auteurs Profanes. Ce furent-là toutes ses richesses littéraires, tout le fonds de sa Bibliothèque.

J'ajouterai, que dans la plupart des Monasteres, les Livres étoient attachés avec de petites chaînes de fer, de peur qu'ils ne vinssent à se perdre par négligence, ou que les étrangers à qui on permettoit de les lire, ne les enlevassent par surprise. Il en auroit trop coûté pour les remplacer. Une preuve de cela, c'est que ceux qui avoient besoin de quelques Ouvrages un peu distingués, étoient contraints d'envoyer des Copistes à Rome ou à Constantinople pour les transcrire. On ne trouvoit effectivement que dans ces deux villes, des assortimens complets. Loup, Abbé de Ferrieres en Gâtinois, voulant avoir le *Traité de Cicéron de Oratore*, les douze Livres de Quintilien, & le Commentaire de Donat sur Térence, crut devoir s'adresser au Pape Benoît III, qui par amitié pour sa personne & par complaisance pour son goût, lui en fit faire des copies exactement collationnées aux manuscrits.

Quand je me suis plaint de la disette des livres, je n'ai voulu parler que des livres marqués au bon coin, & propres

pres à nettoyer, à perfectionner les esprits. Car il y en avoit toujours un certain nombre d'inutiles, qui se trouvoient répandus entre les mains des Ecclésiastiques & des Moines, & qu'on recommandoit malheureusement à la jeunesse. Ces livres étoient, (car il me paroît à propos de marquer dans quelles sources on puisoit alors) ces livres, dis-je, étoient l'*Elementarium doctrinae rudimentum* de Papias; le Glossaire, ou le Dictionnaire d'Ugutio Evêque de Ferrare; le Traité des sept Arts Libéraux, de Salomon Moine de Saint Gal; le *Catholicon*, ou *Summa* de Jean de Janua, de l'Ordre des Freres Prêcheurs; le *Mammotrectus* de Marchesinus; le *Vocabularius Compendiosus*; les *Gemma vocabulorum*, & *Gemma gemmarum*; la Grammaire de Maximien; le Doctrinal d'Alexandre de Villadei; le Partional, & le Combinai de la Grammaire; les Traités de l'Arithmétique, & des Dimensions, de Rabus Moine de l'Abbaye de Fulde; ceux de la Musique & de la Symphonie, par Notkerus Abbé de Saint Gal; le Recueil des Enigmes, & les Fleurs des Poëtes, par Michon Moine de Saint Riquier; le Traité sur le Monochorde, & sur la quadrature du cercle par Reinhard Moine de Saint Burkard près de Wirsbourg.

Tous ces livres étoient encore d'usage au commencement du seizième siècle. Mr. du Cange en rapporte quelques traits qui sont si ridicules , qu'on ne peut s'empêcher de leur appliquer ces paroles d'Agobard , Archevêque de Lyon : *Quam magna jam stultitia miserum mundum oppressit !*

3°. Comme l'exemple de ceux qui regnent , & de plus qui regnent avec hauteur & tyrannie, est très-contagieux, il arriva que les mœurs & les coutumes des Barbares se répandirent dans toute l'Europe. On méprisa l'autorité des Loix, devenues sans force & languissantes ; & chacun prit le fer en main, pour venger ses injures particulières. Les amis, les indifférens mêmes, entroient dans ces sortes de combats ignorés de toutes les Nations polies, & qui devoient être absolument ignorés de tous les hommes. La Justice ne se rendit plus que par la voie des armes. On se lavoit des crimes les plus énormes, en osant attaquer son accusateur, quelquefois même en substituant des champions à sa place. Falloit-il terminer un procès, régler les limites d'un champ : prononcer sur l'antiquité d'un titre ou d'un manuscrit, savoir si la Liturgie Gothique étoit préférable à la Liturgie observée à Rome & en France, décider,

décider même si des Reliques méritoient de passer pour véritables ou pour supposées? aussi-tôt on avoit recours aux armes, comme si la raison & la justice devoient suivre, nécessairement le parti du plus fort ou du plus adroit; comme si celui qui tuoit son adversaire, rendoit sa cause meilleure, justifioit ses prétentions.

Dans un renversement si déplorable de tous les principes du Droit naturel, personne ne songeoit à s'instruire, ni à se procurer des connoissances utiles, Les Barbares mêmes massacroient inhumainement les Princes, en qui ils remarquoient des sentimens de paix, & quelque inclination pour les beaux Arts. Il sembloit que l'ignorance fût le privilège de leurs conquêtes, & pour ainsi dire, leur manifeste. Chacun suivit un exemple, qui s'ajustoit si bien & au dérèglement de ses mœurs, & à l'indépendance dans laquelle il vouloit vivre. La plupart des Seigneurs s'imaginèrent que le titre d'homme habile étoit incompatible avec celui de noble, & qu'on risquoit sa dignité à savoir les choses mêmes les plus communes.

Le Clergé seul resta en possession d'étudier, ou parut y rester. Quand les Princes vouloient s'écrire les uns aux autres, ils étoient forcés de recou-

rir à quelque Clerc, & d'emprunter sa main : ils mettoient seulement leur monogramme, & leur sceau au bas de la lettre. Charlemagne, quoiqu'il fut d'ailleurs grand génie, grand homme d'Etat, d'une vive & agréable éloquence, habile même pour un Empereur, ne favoit pas écrire : & on rapporte que Louis le Débonnaire son fils ayant assemblé plusieurs Evêques pour signer un acte important, on fut obligé d'envoyer demander une écritoire au Chancelier : il ne s'en trouva point dans le Palais du Roi, ni dans les maisons des Evêques. Qu'on juge par-là dans quel mépris de leurs devoirs, dans quelle négligence ils étoient plongés ! Aussi n'y avoit-il plus alors d'élection canonique ; plus de délicatesse sur le règlement des mœurs ; plus de décence dans les fonctions du sacerdoce. A peine les Evêques qui occupoient les plus grands Sièges, pouvoient-ils bégayer les paroles sacramentelles.

La barbarie où l'Occident fut plongé, dura jusqu'au quinzième siècle : non point que la Nature ne fit de tems en tems quelques efforts pour produire des génies relevés ; mais faute de culture, ces génies se manquoient à eux-mêmes ; ils périssoient au milieu des ronces & des épines, dont ils étoient environnés.

C'est

C'est ce que le Pere Mabillon a fait voir si judicieusement, dans la Préface du cinquième siècle de l'Ordre de Saint Benoît. Mais enfin les tems changerent : & comme la Grece avoit autrefois servi à polir & éclairer Rome, à lui inspirer le goût des beaux Arts ; ce fut encore par les Grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, que commença la renaissance des Lettres. Il ne faut pas croire cependant que les esprits passerent tout d'un coup des ténèbres à la clarté ; qu'ils se désaccoutumerent du bruit introduit par les Nations septentrionales, pour reprendre le beau laissé par les Grecs & les Romains. Le trajet fut long & épineux. On manquoit de guides, ou plutôt on ignoroit quels étoient les véritables, ceux auxquels on pouvoit se fier. Tout devient suspect à ceux qui se trouvent malheureusement égarés : ils craignent de s'égarer encore davantage. Oserions-nous après tant d'essais, de peines, de tentatives, oserions-nous nous flatter de quelque heureux succès ? Du moins est-il bien certain que nous sommes sur les bonnes voies.



HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE



LIVRE NEUVIÈME.

DES NOUVEAUX SYSTEMES DE
PHILOSOPHIE INVENTÉS PAR
LES ARABES, ET LES SCHO-
LASTIQUES.

CHAPITRE. XL.

I. Caractere avantageux de Mahomet.
II. De l'Alcoran. III. De l'applica-
tion

tion que les Mahométans donnerent aux Sciences. IV. Succès favorable qu'eurent leurs conquêtes. V. Histoire de Mamon ou d'Almamon.



A Religion que Mahomet établit au commencement du VII. siècle, & qui est d'autant plus dangereuse qu'elle flatte les sens & se proportionne à la foiblesse humaine, causa de grandes révolutions dans l'Empire d'Orient, & peu après dans l'Univers entier. Ce nouveau Législateur, assez hardi pour mépriser les plus grands périls qui s'opposoient à ses desseins, mais plus fourbe encore & plus dissimulé qu'il n'étoit hardi, profita hautement de l'extrême facilité qu'ont les hommes à se laisser séduire. *Il avoit, dit George Elmacin, Apud Hot- toutes les qualités nécessaires pour accré- tin. l. 2. diter un Imposteur, il cherchoit à se faire Hist. O- aimer de ceux qui pouvoient lui être utiles: rien. & sa complaisance, soutenue d'une libéralité judicieuse, rendoit encore plus vif le talent qu'il avoit de persuader. Les gens habiles ne négligent rien: tout sert à faire réussir leurs projets, & même ce qui en paroît le plus éloigné.*

Mahomet tomboit souvent dans des convulsions épileptiques. Pour cacher la

la honte d'un mal qui se fait craindre avec tant de justice , il persuada à sa femme que ses convulsions étoient de véritables extases , pendant lesquelles un Ange venoit l'instruire de la part de Dieu ; & il nommoit cet Ange , *le Maître des Trésors ou des Révélations*. Une imposture si palpable , loin d'être contredite , fut reçue favorablement. On applaudit au nouveau Prophete. Il eut des partisans & des sectateurs , qui l'enhardirent à donner un agréable système de Religion. On accuse même les Juifs & quelques Evêques Nestoriens , de lui en avoir fourni les matériaux , les uns pour nuire publiquement au Christianisme , & les autres pour se railler des Conciles orthodoxes qui les avoient flétris & condamnés. Mais Mahomet , profitant de leurs vengeances particulières , s'en mocqua dans la suite.

Il est surprenant quelles furent la promptitude , la vivacité , l'étendue de ses succès. Bientôt la Caramanie & la Cilicie , une partie de l'Afrique , la Syrie , la Mésopotamie & l'Egypte se trouverent engagées dans la nouvelle Religion. Toutes les autres humiliées & languissantes sembloient céder à celle-là , & honorer son triomphe. Il faut aussi tomber d'accord qu'on ne pouvoit agir avec plus d'esprit , plus d'art , plus de
de

de souplesse, que Mahomet. Sans condamner ni les Juifs ni les Chrétiens, il disoit seulement que l'Alcoran étoit la dernière faveur que Dieu avoit voulu faire aux hommes. » La Loi de Moïse, ajoutoit-il, qui est la première, se trouve chargée de trop de détails & de superstitions : on ne peut l'accomplir exactement. La Loi de Jesus-Christ qui est la seconde, paroît encore plus difficile à observer, quoi qu'elle soit pleine de graces données sans mesure, mais avec précaution. Enfin, la Loi que je vous annonce & qui est le chef-d'œuvre de la miséricorde du Seigneur, a des avantages infinis sur les deux autres. Ce n'est qu'en la suivant, qu'on peut se rendre heureux & dans ce monde & dans l'autre.

D'ailleurs, Mahomet n'avançoit rien, ne faisoit aucune démarche, qu'il ne supposât quelque révélation ou quelque ordre d'enhaut. Ce genre de preuves est à la portée de tout le monde, & ne réussit que trop souvent. Une homme qui assure d'un certain ton qu'il est inspiré, en est presque crû sur sa parole. Les premiers qu'il séduit, en attirent d'autres à leur suite. Il suffit qu'une erreur commence à avoir quelque cours : bien-tôt elle se répandra d'une manière victorieuse.

Ed. Po-
cock in
Specim
Histor. A-
rabum.

victorieuse. A l'égard des miracles, Mahomet avoit avoué plusieurs fois pendant sa vie qu'il n'en savoit point faire. Mais cet aveu fut compté pour rien après sa mort. On lui en attribua une infinité : & ce qui doit surprendre davantage, remarque un sçavant Professeur d'Oxford, c'est que les Chrétiens ont encore renchéri sur les Arabes. Tant il est difficile, quelle que soit sa créance, de ne point attacher du surnaturel aux hommes qui se distinguent par une supériorité de talens.

Une autre adresse de Mahomet, ce fut de faire parade d'une profonde ignorance : & cela pour augmenter encore l'idée qu'il vouloit donner de lui-même de son commerce secret avec la Divinité. Il se nommoit par une feinte modestie, le Prophète sans littérature, le Prophète qui ne sçavoit ni lire ni écrire : & effectivement, il avoit toujours près de sa personne quelques Juifs qui lui servoient de Secrétaires, & qui recueilloient les différens Azoares ou Chapitres de l'Alcoran, à mesure qu'il se sentoît disposé à les dicter, & que l'esprit de Dieu dénouoit sa langue. Il faisoit ensuite une marque rouge au bas de ce qui étoit écrit, de peur qu'on n'ajoutât quelque nouvelle glose à ses pensées ; & cette marque formoit toute sa signature.

De

De plus , Mahomet ne dédaignoit point les lumieres que pouvoit lui communiquer Aaïſce ou Ayesha , fille d'Abu-Beker & la plus chérie de ſes femmes , à qui il avoit permis de ſ'inſtruire dans toutes les connoiſſances qui étoient alors répandues chez les Arabes. Cette permission accrut encore les charmes d'Ayesha. Elle devint très-polie & très-ſçavante , (car la ſcience bien entendue polit l'eſprit , en l'adouciſſant) & ſa réputation ne diminua point après la mort de Mahomet , à qui elle ſurvécut 48 ans. Ceux de ſa Secte l'appelloient la Prophéteſſe , la mere des fideles ; & ils avoient un reſpect infini pour toutes les hiſtoires & toutes les traditions qu'elle rapportoit , apparemment d'une maniere fine & ingénieufe. Une perſonne aimable , qui a ſçu réfléchir & qui a acquis des talens , des connoiſſances , n'en paroît encore que plus aimable.

Prideaux
Vie de Ma-
homet.

II.

Comme Mahomet , en dictant ſes penſées , n'avoit ſuivi d'autre ordre que celui d'une prétendue inſpiration , les quatre Caliphes qui lui ſuccédèrent , pleins de reſpect pour ces mêmes penſées , les réduiſirent en un Corps d'ouvrage : & ce fut par leurs ſoins , ſur-

De l'Al-
coran.

tout

tout par ceux d'Azman ou d'Osimen le plus distingué de ces Caliphes, que l'Alcoran se montra au jour. Jamais Ouvrage ne fut reçu avec une approbation plus générale, avec une joie plus tendre & plus sincere. Tous les Mahométans s'y soumirent d'une commune voix, & encore aujourd'hui ils s'y soumettent, sans que leur zele soit refroidi. Les uns y cherchent les fondemens de la Religion avec toutes les pratiques, tous les usages qui y ont rapport, & qui s'étendent à l'obligation de faire l'aumône, à la priere, aux jeûnes, aux purifications, & à une propreté scrupuleuse sur soi-même, aux pèlerinages, &

Tournef. principalement à celui de la Mecque, Voy. du enfin à la maniere de traiter les divor-
 Levant, t. ces. Et pour parler ici de la priere,
 2. Let. 14. un sçavant Voyageur de l'Académie Royale des Sciences, a remarqué que rien n'est plus exemplaire que l'attention des Mahométans à se prosterner cinq fois par jour, en quelque lieu qu'ils se trouvent, & à prier avec une modestie, avec un recueillement admirable: au lieu, dit il, que les Grecs qui sont Chrétiens, vivent comme des infames, sans aucune apparence de culte, sans aucun respect pour la Divinité.

A l'égard des ablutions si cheres aux
 Maho

Mahométans, elles ne sont pas fort différentes de ce qui étoit d'usage dans les premiers siècles du Christianisme. On sçait que le parvis de toutes les Eglises Cathédrales offroit d'abord une fontaine avec un large bassin, où les fideles qui se dispofoient à visiter ces Eglises, commençoient par se laver les pieds, les mains & le visage. Il est parlé de cette ancienne pratique dans Eusebe de Césaire, dans Saint Paulin de Nole, dans Saint Jean Chrysostome : elle est de plus confirmée par les fontaines, qui subsistent encore à l'entrée de toutes nos anciennes Eglises, quoique la plupart des bassins ayent été démolis. Je m'imagine que l'eau-bénite a succédé à ces sortes de purifications extérieures.

Les autres regardent l'Alcoran comme un corps entier de Droit, comme une Jurisprudence universelle. Ils y trouvent, ou croient y trouver les regles générales du Gouvernement, les décisions de tous leurs procès, les motifs de faire la guerre ou la paix; enfin, une connoissance approfondie de ce qui est juste & injuste. L'explication des cas particuliers appartient au Muphti, qui est le Souverain-Pontife de la Loi de Mahomet, & qui dispose à son gré de tous les Officiers de Justice. On peut le consulter à toute heure, & jamais il ne

ne refuse les éclaircissmens qu'on lui demande. Mais aussi quelles que soient ses décisions on n'en peut plus appeler.

Ainsi l'Alcoran présente un double mérite aux yeux des Sectateurs de Mahomet : il leur tient lieu de Théologie, & de Jurisprudence. Cependant le Muphti convient que de douze mille versets dont ce livre est composé, il n'y en a que quatre mille qui se doivent prendre au pied de la lettre. Tout le reste est sujet à des gloses & des interprétations allégoriques, dont on voit un recueil assez curieux dans les six volumes que Mahuvias, Prince des Arabes, fit paroître à Damas. Et ce sont ces gloses & ces interprétations, qui servent de texte aux longues harangues des Santons & des Alfaquis : harangues d'autant plus ennuyeuses, qu'un certain respect empêche d'y trouver à redire.

Il seroit à souhaiter que les Religieux qui se destinent aux Missions du Levant, étudiaissent avec plus d'attention & l'Alcoran, & les Traditions de Mahuvias. Ils y feroient certainement beaucoup plus de fruit, qu'ils ne paroissent en faire. Car le célèbre Jacques Golius, Professeur en Mathématique & en Arabe à Leide, Golius, dis-je, qui avoit long-tems demeuré à Constantinople, & que
le

le Grand Seigneur vouloit retenir en qualité de son Géographe, observe que l'ignorance dans laquelle vivent les Chrétiens des mœurs & des usages Mahométans, est cause qu'on ne peut en convertir aucun : & même ces Mahométans témoignent leur surprise par de grands éclats de rire, quand ils voyent quelqu'un de nos Missionnaires leur reprocher des erreurs qu'ils n'ont jamais eues, & qui sont très-éloignées de leur façon de penser.

Une autre suite de cette ignorance, *Hist. Crit.* c'est le plaisir malin qu'on prend à dé- de la cré-
crier le Mahométisme, par rapport à la ance & des
corruption & au désordre des mœurs. cout. des
Mais rien au monde n'est plus mal fon- Nat. du
dé, que les discours qu'on en tient. J'a- Levant, c.
voue que dans toute Religion, il y a 15.
des gens qui se conduisent sans principes, sans égards, sans bien-séance. C'est la coutume, la difficulté de s'appliquer, l'ennui de penser à l'avenir, une certaine indolence qu'on apporte en naissant, qui décident de toutes leurs actions. Mais les vrais Musulmans menent une vie exacte & uniforme, sans presque se démentir. L'obligation de donner l'aumône est indispensable parmi eux. Ils n'y manquent en aucun tems, ni en aucun lieu; ils préviennent les besoins des misérables si souvent oubliés :
ils

ils vont chercher ceux qui souffrent ; dans les chaumieres où ils sont ensevelis ; ils portent des remedes préparés chez les malades : ils délivrent les prisonniers qui gémissent sous le poids accablant de leurs dettes ; enfin aucune espece de misere ni d'infortune n'échappe à leur charité.

Il y a plus. Non-seulement les Musulmans compatissent aux peines & aux disgraces de leurs freres , de leurs amis, de ceux de leur Secte, mais encore ils reçoivent & traitent les Etrangers avec les mêmes égards. *O Dieu ! s'écrit Mahomet dans l'Alcoran, vous savez que nous aimons tous les hommes, mais plusieurs ne nous aiment point.* Le malheureux Abailard, mutilé par l'ordre d'un Chanoine de Paris, persécuté par les Moines de Saint Denys, presque assassiné par ceux de Rhuis en Bretagne, noirci par Saint Bernard & par les Théologiens, traîné comme hérétique devant plusieurs Conciles, soupiroit après une retraite parmi les Mahométans. Il se flattoit d'y trouver le repos, qu'en vain il cherchoit en France.

V. Abailard. Op. p. 32.

III.

De l'application Les réflexions que je viens de faire sur l'Alcoran, ont dû développer le véritable

de esprit de la Loi de Mahomet. Ses premiers Disciples, encore incertains de leur sort, ne cherchoient qu'à se rendre redoutables, & qu'à établir leur Religion naissante. Un courage intrépide & qui ne s'effrayoit d'aucun péril, leur tenoit lieu de toute science. Ils vainquoient, & c'étoit assez pour eux. Mais leurs successeurs devenus plus puissans, & déjà maîtres de toutes les frontieres qui bornoient l'Empire de Constantinople, devinrent aussi plus adroits & plus modérés. Almanzor Caliphe de Syrie; & le second des Abbassides, leur inspira du goût pour les sciences. Ce Prince régnoit vers l'an de Jesus-Christ 753 : il étoit Philosophe & Astronome tout ensemble. Bagdat & Bassora s'accrurent par ses soins, sa réputation & ses libéralités. Les Curieux, les Auteurs y venoient en foule; & l'on assure que par rapport à la pureté de l'Arabe, ces deux Villes étoient aux Musulmans ce qu'Athenes & Alexandrie avoient été aux Grecs. En effet, le Mahométisme ayant jetté ses premières racines à la Mecque, & l'Alcoran avec les Traditions de Mahuvias se trouvant écrit en Arabe, cette Langue avoit acquis le mérite de Langue sacrée & sçavante : & l'on nomma indifféremment Arabes tous ceux de la Secte de Mahomet, qui se distin-

que les Mahométans donnerent aux Sciences.

distinguerent depuis le VIII. siècle jusqu'à la fin du douzième.

D'Herbe- Mais comme il y avoit en cette Lan-
lot, Bi- gue peu de richesses littéraires, il falut
bliot. O- suppléer à une si grande disette. Ab-
rient. dallah qu'on surnommoit aussi Alha-
fedh, parce qu'il avoit retenu un grand
nombre de Traditions, envoya des Dé-
putés à Constantinople pour y acheter
des livres. Ses soins réussirent en par-
tie; mais ceux d'Almamon eurent un
succès plus glorieux. Ce Caliphe, pres-
que comparable à nos Héros Chrétiens,
étoit en guerre avec Michel le Begue,
Empereur de Constantinople. Après
l'avoir défait en plusieurs occasions, il
l'obligea d'accepter une paix honteuse:
& la principale condition de cette paix
fut, que Michel envoyeroit au Caliphe
une certaine quantité de livres rares &
curieux. C'étoit-là triompher moins de
ses ennemis, que de l'ignorance de ses
Sujets. Quand Almamon se crut assez
riche en livres & en manuscrits, il
s'empressa de les faire traduire par des
gens habiles, & il excita tous ses Su-
jets à s'en rendre la lecture familière.
Chacun voulut suivre l'exemple du Prin-
ce, & avoir part aux libéralités. Il y a
apparence que pour toutes ces traduc-
tions, le Caliphe se servit des Juifs & des
Chrétiens, dont fourmilloient alors l'E-
gypte

gypte & la Syrie. Eux seuls aussi étoient capables de ce travail, parce qu'ils sçavoient également les deux Langues, le Grec & l'Arabe. D'ailleurs Almamon étoit fort circonspect & fort modéré dans ses sentimens; il ne croyoit pas qu'un homme fût méprisable, ni digne de mort, dès qu'il professoit une Religion différente de la sienne. Il défendit de faire des vœux & de s'obliger pour toute la vie à une même chose, disant, que la tête de l'homme est trop légère pour rester long-tems dans la même assiette.

Soit vanité, soit attachement à leurs mœurs & à leurs coutumes, les Arabes n'apprirent jamais aucune Langue étrangère. Ils se contentoient de faire traduire dans la leur tous les Ouvrages dont ils avoient besoin. Il y a quelque chose de très-sensé dans cette conduite. L'étude laborieuse des Langues consume beaucoup de tems, & peut-être enrichit-elle la mémoire, plus qu'elle n'éclaire l'esprit. On ne peut trop se hâter de venir au fond des choses, tout ce qui arrête en chemin doit être compté pour une distraction, quoique souvent les distractions mêmes aient leurs charmes & leur utilité. Mais malheureusement pour les Arabes, ils eurent des Traducteurs infidèles, ou du moins peu

exacts. C'est ce que Louis Vivès a relevé avec soin. « La plupart des Traductions Arabes, dit-il, n'ont point été faites sur les Originaux Grecs, mais sur d'autres Traductions Latines; & il est impossible que ce qui passe ainsi par plusieurs mains, ne s'altère insensiblement; la moindre négligence devient une source d'erreurs. Les Philosophes Arabes, par exemple, citent toujours Ptolomée au lieu de Platon, Pythagore au lieu de Protagoras, Cratyle au lieu de Démocrite, &c. Quand Averroës emprunte quelque chose de Platon, il ne donne jamais à ses Dialogues que des titres extravagans. On juge bien qu'il ne les a lûs que dans des versions fautive-
 ves.

Cependant, ces Traductions Arabes eurent beaucoup de succès dans tout l'Orient, Les Tartares s'en servirent, pour se procurer les Ouvrages d'Aristote tournés en leur Langue; & suivant quelques Voyageurs, cette Traduction se conserve encore à Samarkand, autrefois la Capitale de toute la Tartarie. Les Perses & les Indiens soumis à l'Empire du Grand-Mogol, avoient tiré les mêmes secours des Arabes; & l'on trouve dans le voyage de Moscovie & de Perse du fameux Adam Oléarius, des particu-

particularités curieuses qui font voir le respect que ces peuples avoient pour Aristote.

Comme Almamon régna près de vingt ans, il eut tout le loisir d'inspirer à ses sujets l'amour des Sciences. Il en devint le Pere & le Législateur : tout l'Orient applaudit à ses vertus. Il semble que la nature ne puisse souffrir de vuide, ni d'éclipse. Les siècles où le Christianisme étoit plongé dans une barbarie honteuse, furent les siècles mêmes où les Arabes se distinguèrent le plus. Il faut seulement observer que le douzième est leur siècle favori, leur siècle de distinction. Ils le regardent de même œil, que les Grecs regardoient celui d'Alexandre, & les Romains celui d'Auguste.

IV.

Le goût des Mahométans pour les Sciences, s'accrut encore de la rapidité & de l'étendue de leurs conquêtes. Elles élèvent naturellement l'esprit, & il est impossible de vaincre, sans aimer la gloire qui en est la précieuse récompense. D'ailleurs, les Mahométans se servoient du prétexte de ces mêmes conquêtes, pour établir le mérite de leur Religion. *Dieu*, disoient-ils, *est au-*

Succès
favorables
qu'eurent
leurs con-
quêtes.
Ricaud,
Hist. des
Turcs. l. 2.

teur de tout ce qui arrive d'heureux & de favorable dans le monde : lui seul par conséquent en doit être loué. Quelle preuve plus complète voudrions-nous de la vérité de l'Alcoran, que les succès extraordinaires dont il nous comble, succès qui nous ont rendu maîtres de tous les pays qui s'étendent depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'au fond des Indes ? Pouvoit-il mieux approuver notre zèle, qu'en le récompensant ?

Il est difficile qu'un pareil langage ne frappe tout un peuple, principalement si ce peuple est ennemi des réflexions. Les félicités temporelles servent de plus en plus à le flatter, & à l'enorgueillir.

Tel étoit le génie des Romains, quand le Christianisme commença à se répandre. Ils attribuoient le changement de leur fortune, les malheurs & les désastres publics, au changement qu'on vouloit faire dans l'ancienne Religion.

« Une preuve, disoit Symmaque dans sa
 « fameuse Requête à l'Empereur Théodo-
 « dose, une preuve que cette Religion
 « venoit du Ciel, ce sont les bienfaits
 « innombrables qu'elle nous a procurés ;
 « c'est l'état florissant de la République,
 « tant qu'elle a eu le courage de la
 « suivre & de l'aimer. Pourquoi chan-
 « ge-t-on ce qui se trouve fondé sur
 « tant d'heureuses expériences ? Com-

« me

« me la vérité est toujours obscure &
 « cachée, n'est-ce point à celle qui
 « contribue à notre repos, qui nous at-
 « tire une juste considération, qu'on
 « doit se livrer? Les premiers Peres V. præ-
 de l'Eglise eurent bien de la peine à sertim S.
 détruire ce raisonnement, qui, aux August. de
 yeux préoccupés du Paganisme, paroîs- Civit.
 soit décisif. Dei.

V.

Léon d'Afrique rapporte une histoire Histoire
 de Mamon ou plutôt de Mamoum, fils de Ma-
 de Rafid VIII. Caliphe, qui pourroit mon ou
 bien convenir à Almamon. On sçait d'Alma-
 que les Arabes ajoutent souvent aux mon.
 noms simples, la particule Al, pour les Apud Vos;
 relever davantage. Voici l'histoire. Jean, fium de
 fils de Mesuah ou de Moïse, vint par Phil. c. 14.
 curiosité à Bagdat, & fut surpris de
 trouver une Ville si opulente & si mag-
 nifique. Elle étoit remplie de Maho-
 métans & de Chrétiens, qui excelloient
 à l'envi les uns des autres. Le jeune
 Etranger gagna leur amitié, & devint
 bientôt plus sçavant que ses Maîtres. Il
 avoit percé dans tous les secrets de la
 Philosophie, de la Médecine & de
 l'Astrologie. Rafid étoit alors Caliphe
 de Bagdat. Son second fils appelé Eb-
 dullah, & surnommé Mamon, se dispo-
 soit

soit à faire un long voyage & cherchoit des gens habiles & vertueux, auxquels il pût se confier. Plusieurs s'offrirent, & le jeune Prince les agréa. Mais son Secrétaire qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, lui tint ce langage. *Seigneur, tous ces Sçavans dont votre Palais est rempli, ne s'accorderont jamais ensemble. Ils sont trop différens d'habits, de mœurs, de religion. Si vous voulez suivre mon conseil, je vous indiquerai un homme, qui vous tiendra lieu de tous les autres.* Mamon s'en rapporta à son Secrétaire, & il trouva dans Jean, fils de Mesuah, le Sçavant & l'Ami qu'il lui falloit. Leur voyage fut court, & plus heureux qu'ils n'auroient pû l'espérer. Le Caliphe mourut. Les peuples destinerent sa place à Mamon. Il revint, combattit son frere aîné, & régna.

On ne peut gueres s'imaginer quelle fut ensuite son ardeur pour le progrès des Sciences. Il rassembla un nombre prodigieux de livres, & sur-tout de ceux qui regardoient l'Astrologie, la Physique, la Médecine, la Chronologie & la Musique. Jean, fils de Mesuah, eut le soin de faire traduire tous ces livres en Arabe; & c'étoit le moyen de flatter extrêmement les inclinations bienfaisantes du nouveau Caliphe. La plupart de ces Traducteurs, & Jean lui-

même, étoient Chrétiens. Un des Courtisans de Mamon osa lui en faire des reproches, & voici quelle fut sa réponse:
 „ J'ai choisi le fils de Mesuah pour mon
 „ Médecin. Je lui abandonne le soin de
 „ ma vie & de ma santé. Pourquoi ne
 „ lui confierois-je pas la traduction de
 „ quelques Ouvrages, qui ne regardent
 „ ni sa Religion ni la mienne ?

CHAPITRE XLI.

- I. *Réflexions sur les Sciences que les Arabes n'osèrent cultiver.* II. *Du Paradis de Mahomet.* III. *Du mépris que ses Disciples témoignèrent pour l'Histoire.* IV. *Des progrès qu'ils firent dans l'étude de la Physique.* V. *De leur Médecine.* VI. *De leurs inventions en Mécanique.* VII. *De leur Chymie.*

I.

Toutes les sciences qui avoient réus- Réflexions
 si à Rome & dans la Grece, ne sur les
 furent pas également cultivées des A- Sciences
 rabes. Les unes répugnoient à leurs que les A-
 mœurs, & à la forme de leur Gouver- rabes n'o-
 nement. De quel usage peuvent être serent cul-
 L 4 l'Elo- tivor.

l'Eloquence & la Politique dans un Etat, où tout est baslement assujetti à la volonté d'un seul, & où l'on ne devient grand qu'à force de respect & de soumissions ? Les autres s'ajustoiient mal avec les préjugés de leur Religion : & l'on fait que, malgré sa fausseté, elle se fait obéir d'une maniere qui honoreroit la véritable. En effet, l'Alcoran inspire une si grande horreur de l'Idolâtrie, que les Mahométans n'osent même prononcer le nom des faux Dieux ; & à peine se trouvent-ils cités une seule fois dans les Ouvrages innombrables, que leurs Sçavans ont composés. Cette horreur s'est même étendue jusqu'au Christianisme, que Mahomet accuse d'avoir dégénéré en une Idolâtrie couverte. *Au dernier jour, dit-il, jour de crainte & de manifestation, Dieu demandera à Jesus, fils de Marie : As-tu ordonné au peuple de t'adorer ? T'es-tu approprié les honneurs divins ? Jesus répondra : Loué soit ton nom, je me garderai de dire ce qui n'est pas : tu sçais si je l'ai dit, tu sçais tout..... j'ai exécuté tes commandemens..... voilà mes discours, voilà toute ma loi : Adorez Dieu, votre Seigneur & le mien.* Ces paroles de Mahomet ont fait croire à plusieurs Sçavans, & entr'autres à Erasme, que le fond de sa Religion étoit le Déisme, qu'il

qu'il avoit orné de fables & d'apparences mystérieuses pour y apprivoiser les esprits. Erasme va encore plus loin, & nomme les Mahométans des demi-Chrétiens : sans doute parce qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, & qu'ils regardent tous les Prophètes comme égaux devant lui.

La Peinture & la Sculpture, au rapport de Platon, sont les deux nourrices de l'Idolatrie; & par-là même elles devinrent odieuses aux sectateurs de Mahomet. On ne voit dans leurs Temples aucuns tableaux ni aucuns bas-reliefs : toutes les parures sont bannies des Mosquées, & le peuple, qui d'ordinaire se conduit par les yeux, n'y a point à se plaindre qu'on lui offre des représentations vives & attendrissantes. Quand Mahomet II. entra victorieux dans l'Eglise de Sainte Sophie, il s'assit à terre les jambes croisées, suivant la manière des Orientaux; & après avoir prié quelque tems, il attacha lui-même à un de ses piliers une piece d'étoffe magnifiquement brodée, qui avoit servi de portiere au Temple de la Mecque. Il fit ensuite gratter toutes les peintures, qui ornoient le plafond & les murailles de cette Eglise, devenue, hélas ! trop méconnoissable. *Action lâche & deshonorante*, s'écrie Paul Jo-

De Repu-
bl. l. 3 & 4.

Jovius, in
élog. l. 3.

Guillet,
Hist. de
Mahom.
II.

ve, mais que Mahomet ne faisoit que pour complaire à son Armée ! car de son propre fonds il goûtoit les Arts & les Sciences, parloit plusieurs Langues avec facilité, & aimoit à s'entretenir des grands personnages qui avoient autrefois paru à Rome & à Constantinople. On sçait de quelle maniere il récompensa Gentil Belin, qui avoit passé de Venise à sa Cour. Ce Peintre travailloit à un grand tableau de la décollation de Saint Jean. L'Empereur y trouva quelque chose à redire, & s'offrit en preuve, de trancher la tête d'un esclave. *Ah, Seigneur !* repliqua le Peintre, *dispensez-moi d'imiter la Nature en outrageant l'humanité.*

La mort de Mahomet II. fit un tort irréparable à Constantinople. Car après les premières hostilités que lui arracha sa victoire, il avoit tâché de conserver les restes d'Antiquité qui se trouvoient dans cette Ville malheureuse. Mais ses successeurs ou les négligerent, ou prirent plaisir à les abattre, sans épargner même cette fameuse colonne formée par trois serpens tournés en spirale, qui faisoit l'admiration de tous les connoisseurs.

Outre la crainte de l'Idolatrie, les Mahométans ont encore une assez plaisante raison de condamner la Peinture.

Ils

Ilss'imaginent qu'elle entreprend sur les droits de Dieu, qui n'a point créé de corps, sans y joindre une ame. *Au jour du jugement, ajoutent-ils, tout Peintre sera obligé de représenter autant d'ames, qu'il a osé crayonner de corps : & comme cela passera ses forces, il sera infailliblement condamné.* L'Auteur de *Lacédémone ancienne & moderne* rapporte de quelle maniere un jeune Sicilien se tira de ce reproche. *Vous ne voulez point, disoit-il au Cadi qui l'exhortoit à prendre le turban, vous ne voulez point que je peigne des corps. Hé bien, je ne peindrai plus que des ames, que des retours, des apparitions d'Esprits.*

II.

La réponse est d'autant plus agréable, que les Musulmans ne reconnoissent Du Paradis point de substances purement spirituel- dis de Mahomet. Tout est matiere dans leur Système. Dieu, les Anges & l'Ame raisonnable ; mais matiere plus ou moins subtile, plus ou moins épurée. De-là vient que Mahomet attribue aux Anges presque les mêmes goûts & les mêmes inclinations qu'aux hommes : il ne parle dans son Alcoran que d'un Paradis voluptueux & sensuel. Là, sont étalés des plaisirs innombrables, des dé-

lices sans fin : & ce qui en relève encore le mérite, c'est que jamais ils ne causent aucun repentir, jamais on ne s'en rassasie, jamais on ne s'en dégoûte.

Un point assez difficile dans toutes les Religions, est de déterminer la nature des plaisirs qu'on doit éprouver dans l'autre vie. Les spirituels paroissent trop nuds, trop déliés, trop métaphysiques, & il est impossible qu'on ne leur en substitue d'autres qui aient plus de rapport avec les sens. J'en appelle au jugement de ceux qui ont lû toutes les fictions publiées par deux Jésuites célèbres, le Pere Rapin & le Pere Louis Henriquez. Le premier a composé un Roman de dévotion sous le titre de la *Vie des Prédestinés dans la bienheureuse éternité*, & le second sous celui des *Occupations des Saints dans le Ciel*. La mesure de toutes nos pensées & de tous nos desirs, ce sont à peu près les objets sensibles. Quelque soin qu'on prenne de les mettre à l'écart, on y revient toujours, & on y revient par un penchant secret & invincible : car, tout bien examiné, le commun des hommes ne se figurera jamais qu'il y ait d'autres plaisirs que ceux qui tiennent au corps. Le nom même de Paradis, du moins chez les peuples les plus

plus anciens , ne signifioit qu'un lieu charmant & planté de beaux arbres , sur-tout de ceux qui portent du fruit. Là, devoient régner une tranquillité aimable , & un repos délicieux.

III.

Les recherches & les discussions historiques, plus accablantes par la multiplicité des faits qu'utiles par les réflexions que ces faits peuvent inspirer, ne furent pas aussi à l'usage des Arabes; & je pense en avoir déjà dit la raison. Ils méprisoient tous les peuples qui avoient précédé la naissance de Mahomet , & encore tous ceux qui, à sa naissance, n'avoient pas reconnu le mérite de sa Loi. Pour cela même, ils refusoient de s'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes, qu'ils regardoient comme viles & abjectes; ainsi que nous regardons les mœurs & les coutumes des Sauvages de l'Amérique, dont le détail ne nous intéresse gueres.

J'ajouterai ici que les Mahométans réservent pour eux seuls le titre d'hommes, & qu'ils donnent à tous les autres peuples celui de femmes. L'injure est impardonnable, sur-tout dans le système de Mahomet. Car il traite fort durement un sexe, pour lequel cependant il

Du mépris que ses Disciples témoignèrent pour l'Histoire.

Septem.
Castrenf.
de Mor.
Turc. apud
Hotting.

avoit un fond inépuisable de tendresse. Il ne lui permet l'entrée des Mosquées qu'à certains jours de l'année : il l'exclut du Paradis. Seulement lui accorde-t-il par une espece de dédommagement, le plaisir subalterne de regarder la félicité des Bienheureux au travers des grilles & des jalousies, dont le Paradis est environné. De-là quelques Mahométans ont pris occasion d'avancer, que les femmes ne sont point de la même espece que les hommes. Paradoxe ridicule, & qui ne pouvoit germer que dans des têtes remplies de folles visions!

V. le Dict. Mais quelle est l'extravagance, qui n'ait de Bayle, été dite qu'une fois? Depuis l'établissement du Mahométisme, divers Auteurs Chrétiens ont osé soutenir le même paradoxe, & cela encore dans des livres imprimés. Il y en a un Italien qui a pour titre, *Che le Donne non siano della specie de gl'huomini*, & qui paroît une traduction du Latin, *Mulieres non esse homines*. Quelques Scholastiques ont cru (car que ne croyent-ils point?) qu'au dernier jour les femmes destinées à la gloire éternelle, changeroient de sexe & deviendroient hommes, pour y pouvoir participer.

Il me reste maintenant à examiner quelles furent les occupations littéraires des Mahométans. Je les rapporte à la Philo-

Philosophie, aux Mathématiques, & à la Médecine. Ces trois Sciences rentrent l'une dans l'autre, & se prêtent mutuellement la main : non que le même homme puisse les cultiver également toutes les trois ; mais c'est qu'en cultivant l'une, il effleure au moins & côtoye, pour ainsi dire, les deux autres. Un bon Philosophe n'ignore point la Langue du Médecin, ni celle du Géometre.

IV.

Les livres d'Aristote, traduits certainement avec peu de fidélité, & encore traduits sur des Originaux imparfaits, renfermerent toute la Philosophie des Arabes. Comme c'étoit-là leur unique guide, (difficilement revient-on des premières impressions) ils lui rendirent presque un culte divin. Alfarabe se van-
 Des progrès qu'ils firent dans l'étude de la Physique.
 toit d'avoir lu 40 fois les livres de Physique d'Aristote, & il se préparoit encore à recommencer cette lecture. Avicenne apprit par cœur sa Métaphysique, quoique si éloignée de la perfection & si remplie de superfluités. Averroës alla encore plus loin : il soutint qu'avant Aristote la nature n'étoit pas entièrement achevée, & qu'elle ne reçût son dernier accomplissement qu'à sa naissance. En général,

général, tous les Philosophes Arabes se contenterent d'une admiration fervile, respectueuse: & par la même, remarque judicieusement Vivès, ils corrompirent le fond de l'esprit humain. Car rien ne le rabaisse davantage, eu égard à la multiplicité de ses besoins, que l'habitude de penser par autrui, & d'accorder à l'autorité ce qui n'est dû qu'à la raison. De là nâquit une Philosophie tumultueuse & peu intelligible, qui se payoit de mots & de formules inventées à plaisir; qui augmentoit encore les difficultés par la maniere obscure dont elle les dénouoit. Etudier, chez les Arabes, c'étoit lire & se soumettre aveuglément à ses lectures. Un examen sérieux & détaillé leur auroit paru un crime.

Je trouve dans les Ouvrages d'Aristote une espece de Métaphysique, qui remonte aux premiers principes des choses; & avec cela une Physique complete, je veux dire une Physique qui rend raison de ce qu'il y a de plus considérable & de plus frappant dans la Nature, non à la vérité par des raisonnemens & des expériences suivies, mais par des hypotheses & des suppositions arbitraires. A l'exemple d'Aristote, & par le caractere de leur esprit qui étoit tourné aux choses de spéculation, les Arabes devinrent de profonds Métaphysiciens: ils remuerent

De caus.
corrupt.
artium. 1.
5.

remuerent une infinité de questions, que leur suggéroit un vain caprice, & qui ne pouvoient leur procurer aucune connoissance claire & distincte. Ces questions alloient moins à s'enquérir comment les choses sont disposées, quelle est la structure de leurs parties, la mécanique qui les fait agir; qu'à leur prêter des qualités imaginaires & fondées sur je ne sçai quelle sympathie, & quelle antipathie. Toutes les différences qui constituent les corps particuliers, en résultent, & elles peuvent encore produire de nouvelles différences à l'infini.

Mais pour empêcher le désordre & la confusion dans leurs idées, les Arabes se tenoient à deux principes, qu'ils regardoient comme la base de leur Physique. Le premier, que toutes les parties de l'Univers correspondent les unes aux autres, les supérieures aux inférieures, & qu'elles participent à la même ame. Le second, que cette ame subsiste toujours, mais divisée en un nombre infini de portions attribuées à chaque Etre: portions qui rentrent dans la masse générale, lorsque l'Etre se décompose. C'étoit-là sur tout le sentiment d'Averroës, & ses ennemis y trouvoient une forte teinture d'Athéisme, d'autant plus qu'il ne reconnoissoit pour toute Divinité que cette intelligence universelle, que

D'Hera-
bol. Bi-
blioth. Ori-
ent.

V. Ges-
neri Bi-
blioth. uni-
vers.

V. etiam
Poffev. Bi-
blioth. se-
lectam.

que cet Océan d'Esprits partagés entre chaque homme.

Le principe qui admet une véritable correspondance entre les parties célestes ou supérieures, & les parties terrestres ou inférieures, favorisoit infiniment l'Astrologie, & elle étoit devenue une Science privilégiée parmi les Arabes. Ils s'imaginoient que tout est abreuvé des influences célestes, & qu'elles régissent la future disposition des événemens. Ils n'osoient rien entreprendre, même dans le train ordinaire de la vie, qu'ils n'eussent consulté le Ciel. Quelques-uns restreignirent ce système, en avouant que les Astres n'agissoient point sur les volontés libres. *Mais tout le reste de la Nature*, disoient-ils, *leur est assujetti: tout éprouve leur puissance, jusqu'aux organes & aux ressorts les plus déliés du corps humain.* J'ajouterai ici que malgré tout le faux & le ridicule de l'Astrologie, les Princes Mahométans en étoient encore plus occupés que le peuple. Ils la regardoient comme une partie nécessaire de la science du Gouvernement, & peut-être comme la fin de la Politique. Le Caliphe Al-mamon calcula des Tables Astronomiques, beaucoup plus exactes qu'on ne devoit les attendre d'un Prince guerrier. Tous les autres Caliphes, soit ceux de
Syrie

Syrie, soit ceux d'Égypte & de Perse, passèrent eux-mêmes pour de grands Astronomes, ou en eurent toujours à leur suite. Cette Science étoit une voie sûre pour parvenir aux premiers honneurs de la Cour, & sur-tout au Ministère.

Il est vrai que lorsque Mahomet voulut fonder une nouvelle Religion, il fit courir quelques prédictions astologiques, qui annonçoient un grand changement dans les esprits. Mais tout cela n'étoit qu'un jeu, ou plutôt une imposture hardie, pour semer l'horreur & la crainte parmi le peuple. Avant Mahomet, plusieurs Conquérans s'étoient servis d'une pareille feinte: & elle leur avoit réussi, plus même que ces fortes de prédictions ne devroient réussir.

V.

A la connoissance de la Physique, les Arabes joignirent celle de la Médecine, qui en est une des plus nobles & des plus utiles dépendances. Mais, comme ils s'étoient contentés d'étudier la Physique dans les livres d'Aristote, ils se contenterent aussi d'étudier la Médecine dans ceux d'Hippocrate. Par-là même ils manquèrent leur principal objet: qui est la connoissance du corps humain; de cette machine si délicate & si casuelle,

De leur
Médecine.

le, qui par les liqueurs est hydraulique, par les poumons & la trachée-artère est pneumatique; qui enfin par les muscles, les nerfs & les tendons, représente des cordes, des poids & des contrepoids ajustés ensemble. La connoissance du corps humain ainsi manquée, les Médecins Arabes, pour y suppléer, donnerent dans une infinité de pratiques vaines & superstitieuses, soit par rapport aux pronostics des maladies, soit par rapport à la composition des remèdes, & au tems qu'il convient de les prendre, soit par rapport au régime que le malade doit observer : régime si sujet à des variations & des changemens, que le meilleur seroit peut-être de se laisser conduire à son goût, & à l'instinct de la nature. Toutes ces pratiques accréditées parmi les Arabes, & certainement trop accréditées, pouvoient faire des imposteurs & des charlatans heureux. Mais encore faut-il l'être en Médecine, jusqu'à un certain point. Il faut chasser des maladies qu'on ne connoît point, rebelles, compliquées, par des remèdes dont on connoît encore moins les vertus : & avec cela il faut étourdir un malade que pressent ses infirmités, contenter des parens qui ne sçavent trop ce qu'ils demandent, & garder envers le public cet air de bienséance,

ce, qui est attaché à toutes les professions sérieuses.

Averroës dont j'ai déjà parlé, & que les Arabes regardoient comme le plus fort génie qui eût été parmi eux, disoit qu'un honnête-homme pouvoit se plaire à la théorie de la Médecine; mais qu'il devoit trembler quand il en venoit à la pratique. Quelques grandes, ajoutoit-il, que soient ses connoissances, il ignorera toujours & le rapport qui se trouve entre le tempéramment du malade, le degré de sa maladie, & l'application du remède qui convient davantage. Cependant ces trois choses paroissent absolument nécessaires pour réussir: & si quelquefois on réussit sans elles, ce n'est que par hasard. La nature en doit être louée, & non le Médecin.

Il faut pourtant convenir à l'honneur des Arabes, qu'ils avoient & des remèdes & des secrets éprouvés. Plusieurs mêmes ont passé jusqu'à nous. La Médecine leur doit l'usage de la Casse, de la Rhubarbe & des Tamarins. Mais ce qui mérite ici notre attention, c'est la manière prompte dont ils guérissent leurs malades, sans s'être fait une règle de ne les guérir qu'avec certaines formalités, & dans certains intervalles. Témoin celui de nos Rois, qui s'étoit livré avec plus de zèle que de prudence,

ce , au voyage de la Terre - Sainte. Une maladie pestilentielle l'avoit obligé de lever le siège de Damiette ; & il se retiroit avec la dernière précipitation , pour échapper à la fureur des Mahométans. Mais ils le surprirent presque seul , abbattu , malade , sans escorte & sans défense : & j'ose dire , que ce fût encore un bonheur pour le Saint Roi. Des Médecins Arabes lui présentèrent un breuvage , & le renouvelèrent presque en un instant.

Ces fortes de guérisons rapides ne marquent pas toujours une grande habileté : mais elles surprennent , elles accréditent beaucoup ceux qui y ont eu part. On trouve une infinité de cures semblables , & encore plus extraordinaires , dans les différentes Histoires qu'on a publiées des Croisades d'Orient. J'y joins celles d'Espagne , où la guerre se fit contre les Sarrazins & les Maures , avec plus d'intelligence & de fortune , qu'en Asie & en Afrique.

V I.

Parmi les secrets que nous devons aux Arabes , les deux plus considérables sont De leurs inventions la Chymie , & l'art de faire le sucre. Je m'y arrête un moment. Les Antiques. Les Anciens ne se servoient que de miel , pour assaisonner

affaisonner toutes leurs friandises. Ils connoissoient à la vérité les cannes à sucre, ou les roseaux sucrés; mais ils se contentoient d'en extraire la substance liquide, par une incision profonde. Cette substance découloit lentement, & formoit une espece de syrop qui flattoit le goût. C'est ce qu'on appelloit le sel d'Inde. En effet, le sucre est le plus agréable & le plus doux de tous les sels; ses parties élémentaires sont rondes, & ne peuvent jamais être si bien unies, qu'elles ne laissent beaucoup de petits vuides entr'elles. Long-tems après, les Arabes trouverent le secret de faire le sucre, & le répandirent dans les Indes Orientales.

Une invention si utile consiste à couper les cannes, lorsqu'elles sont mûres; à en tirer le jus ou le suc par le moyen d'une presse, ou de plusieurs rouleaux engrainés l'un dans l'autre; à cuire ce suc, pour le condenser & le durcir; à le purifier ensuite, & le rendre aussi blanc qu'on peut le souhaiter. Avant la découverte de l'Amérique, le sucre étoit fort rare en Europe; il falloit tout le faire venir des Provinces maritimes d'Asie, & ordinairement par caravannes & dans de grandes caisses: ce qui redoubloit les dépenses. Nous l'avons aujourd'hui à moins de frais & moins de périls:

ils : le sucre est devenu une denrée très-commune , & d'un usage presque indispensable. Je remarquerai encore , que lorsqu'on fit la première découverte de l'Amérique , on y trouva quelques arts poussés à la perfection. Je parle surtout de ce qui regarde la construction des moulins à sucre & à scie. Il y en avoit de très-ingénieusement exécutés , & dont les Machinistes Européens se feroient fait honneur. On peut dire qu'à la place des sciences qui manquent aux sauvages , la nature les a doués d'un certain esprit d'invention : & cet esprit , à quelques égards , remplace les sciences mêmes.

VII.

De leur
Chymie.

Je viens à la Chymie , qui , suivant tous les bons Auteurs , doit sa naissance aux Arabes. Cependant ils se vantoient eux-mêmes , sans doute par un raffinement d'amour propre , que cette science leur venoit de plus loin , c'est-à-dire , des Egyptiens & des Chinois , & qu'ils n'avoient fait que marcher sur leurs traces. Effectivement , ils y marcherent avec un courage infini , avec une ardeur inexprimable. Témoin le grand nombre d'ouvrages que leurs Médecins & leurs Philosophes ont composé.

posés sur cette matiere, & qui sont encore plus des amateurs de la Chymie. Parmi les Mahométans, ce furent les Sarrazins ou les Maures d'Afrique, qui se distinguerent le plus. Aussi fermes dans le travail qu'avides de réussir, ils ne se bornoient point, comme la plupart des Artistes modernes, à de simples opérations mutuelles : ils ne se contentoient point de décomposer les mixtes, soit en développant ce qu'ils ont d'actif & de volatil, soit en séparant ce qu'ils ont d'arsenical & de nuisible. Ils s'éleverent de plus à cette Chymie sublime, qui s'occupe, dirai-je inutilement, de la transmutation des métaux : ils rechercherent le Mercure, principe, qu'on se flatte toujours de trouver, & que suivant les apparences on ne trouvera jamais, parce qu'il est trop intimément uni aux corps où il réside. Du moins paroît-il certain que ce Mercure a échappé jusqu'ici aux soins redoublés des curieux ; mais leur légèreté, leur précipitation, l'ignorance de la véritable matiere sur laquelle il faut travailler, ne méritoient pas un autre sort.

Quoi qu'il en soit, les Arabes eurent des Chymistes dès le regne d'Almanfor. Tel fut Rasis fils de Zacharie, qu'on surnomma le faiseur d'ex-

Ol. Bot.

rich. apud

Mang. Bi.

blioth.

Chym. l. 1.

V. Job.

Gerhar.

Med. Her.

met. l. 1.

V. Dan.
Georg.
Morhoff.
apud
Mang. ubi
supra.

périences: tel fut encore Geber, à qui l'on attribue l'invention de l'alembic & du bain-marie, que les anciens ne connoissoient point. Au reste, le sentiment fondamental des Arabes en Chymie étoit, que dans tous les corps simples & non composés, il se trouve quelque chose de sulphureux & d'inflammable, un principe phlogistique, lequel donne à ces corps la vie qui leur est propre. Aussi paroissent-ils désanimés, &, pour ainsi dire, éteints, quand ce principe vient à leur manquer: témoin les corps qu'on réduit tous les jours en chaux ou en verre, & qui par-là perdent leurs principales propriétés. Avicenne, ou Aboli-Abinfceni, avoit écrit fort au long sur cette matiere: son ouvrage qui n'a jamais été imprimé, se voyoit en Arabe dans le cabinet du célèbre Jacques Golius à Leyde.

Les Maures d'Afrique appelés par les Chrétiens eux-mêmes, & destinés à venger leurs injures particulieres, se répandirent en Espagne vers le milieu du huitième siècle. Ils y apportèrent toutes leurs connoissances, la Chymie particulièrement. C'est à ces Maures établis en Espagne, qu'on doit l'invention des liqueurs spiritueuses, & des essences tirées des végétaux, soit par le moyen du feu, soit par une simple expression.

expression. Arnould de Villeneuve, qui en introduisit le premier à Montpellier, rend sur cela justice aux Arabes. On leur doit encore l'invention de l'eau-de-vie, de l'esprit de vin, & & en un mot de toutes les boissons fortes qui sont des especes de feux liquides. D'abord on n'en trouva que dans les Laboratoires & les boutiques des Apoticaire : à peine même osoit-on en prescrire l'usage aux malades, de peur que le remede ne devint poison. Mais une volupté effrénée s'étant emparée de toutes les tables, on y servit de ces liqueurs ardentes, par goût & par raffinement. Le Tassoni assure dans ses Pensées diverses, que les Italiens furent les premiers qui vendirent publiquement de l'eau-de-vie, après avoir emprunté des Arabes la maniere de la faire. Ils ne se hasardoient point d'en boire, ajoute le même Tassoni ; mais ils la transportoient toute en Allemagne, & dans les autres pays du Nord. On y faisoit grand cas de cette liqueur, pour se préserver de l'âpreté du froid : on en donnoit aussi à ceux qui travailloient dans les mines, & sur-tout dans les mines de vif-argent.

Aujourd'hui, toutes les sciences sont bannies des vastes Etats où domine le turban. Je ne sçai si la presse qu'on vient

d'établir à Constantinople, les fera re-
naître, & si les zélés sectateurs de Ma-
homet préféreront les Alcorans imprimés à ceux qu'ils achètent de leurs *Talips*, ou Ecrivains publics. Quoiqu'il en soit, il n'y a point de Mosquée considérable dans tout l'Empire Ottoman, qui ne renferme dans son parvis ou son enceinte, un Hôpital & un College. L'Hôpital est ouvert à tous les malheureux, de quelque religion qu'ils soient : on ne reçoit dans le College que de jeunes Mahométans qui y apprennent à lire, à écrire, & à interpréter la Loi du grand Prophete : leur éducation ne va pas plus loin. Cependant quelques uns d'entr'eux s'appliquent à la poésie, & l'on assure qu'il leur échappe des traits d'une beauté, d'une force qui enlève & remue toute l'ame. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils ne composent jamais de vers sur des matieres qui regardent l'amour, à moins que par une espece d'avant-goût, ils ne veuillent louer les femmes qu'ils esperent un jour de voir dans le Paradis, & dont la beauté, l'esprit, les agrémens ne seront mêlés d'aucun caprice ni d'aucun défaut.

On peut encore ajouter, que quoique les fils des Sultans soient élevés dans la mollesse, au milieu des délices & de l'oisiveté du ferrail; on leur choisit pour-
tant

tant des Précepteurs qui sont d'ordinaire les plus sçavans hommes du pays, & qu'on nomme *Ogyas*. Ces Précepteurs vivent dans la suite avec beaucoup d'éclat, & reçoivent du Sultan autrefois leur disciple, des honneurs & des distinctions qu'il refuse au grand-Visir, au Caïmacan & aux Cadilesquers. Un Ambassadeur de France, qui avoit résidé fort long-tems à la porte, remarque dans ses Mémoires, que les Turcs ont souvent à la bouche ces mots qu'ils attribuent à Soliman, un de leurs plus judicieux Monarques: *Dieu donne l'ame toute brute à l'homme, & le Précepteur la polit & la perfectionne.*

De Breves
Voyages
du Levant

CHAPITRE XLII.

- I. *Idée générale de la Scholastique.* II. *De Saint Jean de Damas.* III. *De la Théologie des premiers siècles de l'Eglise.* IV. *Division de la Scholastique en trois âges.* V. *Du premier & du second.* VI. *Des coups qui furent portés à Aristote.* VII. *Du rétablissement de sa réputation & de sa doctrine.*

I.

Quand on a une fois goûté la Philosophie moderne, il est assez difficile d'en revenir à l'Idée générale de la

Scholasti-
que,

Fleuri,
Disc. 5.
sur l'Hist.
Eccles.

H. Grot.
in Præf.
Tract.
Jure Belli
& Pacis.

De Arist.
recent. re-
conciliab.

le de s'appriivoiser avec celle des Scholastiques. Tout y respire la rudesse & la barbarie. Les questions les plus abstraites & les plus inutiles, celles dont on n'auroit jamais dû s'aviser, sont accumulées les unes sur les autres : & loin que l'expression répare le fond des choses, elle y ajoute un nouveau désagrément, par sa tristesse & son obscurité. Il semble qu'on s'étoit donné le mot, pour parler un langage inintelligible, & pour ensevelir la raison sous une multitude d'argumens subtils, captieux, toujours exposés sous la même forme syllogistique. La peine d'un voyageur qui traverse des campagnes arides & incultes, n'est pas plus grande que celle d'un esprit raisonnable, qui est obligé par devoir de se donner aux Scholastiques, de lire ou les vingt & un volumes *in-folio* d'Albert le Grand, ou les douze de Jean Scot, ou les dix-sept attribués à St. Thomas d'Aquin. Cependant quelques Auteurs ont crû que cette lecture de re, à qui auroit le courage de l'entreprendre, pourroit être utile à certains égards : & même le judicieux M. Leibnitz n'a point craint de dire qu'il y a de l'or caché sous tout ce fumier de l'E-recent. re-
aurum latere in stercore illo scholasticæ barbariei. Mais peut-être faudroit-il trop de soins & trop de veilles,

pou

pour l'en tirer. On abandonne une mine, quand la peine d'y fouiller surpasse le profit qu'on en espere.

I I.

Après ce court jugement, je viens à l'Histoire même de la scholastique. Elle doit sa naissance à Saint Jean de Damas. Ce grand-homme, qui vivoit dans le VIII. siècle, fut principalement recommandable par la variété de sa doctrine, & par le zele sensé qu'il témoigna contre les Hérétiques de son tems, sur-tout contre les Iconoclastes, qui en brisant les images, ôtoient, suivant l'expression du Connétable de Montmorenci, *l'ancien retenail du commun peuple en la piété*. Quoique Saint Jean de Damas fut né Chrétien, & que toute sa vie ait fait voir qu'il ne se contentoit pas de l'être de nom; cependant diverses circonstances le contraignirent de s'arrêter assez long-tems parmi les Arabes & les Sarrazins. Il s'acquit même une grande considération auprès du Caliphe de Damas, qui lui confioit toutes ses vûes & tous ses projets. Mais enfin, las de demeurer dans des lieux où le turban insultoit à la Croix, ayant même senti que plusieurs le haïssoient à cause de sa religion, & que tôt ou tard il succomberoit sous leurs

De S.

Jean de
Damas.Lettres de
Pasq. 4. li.
vre.

calomnies, il quitta le monde & se retira dans le Monastere de Saint Sabas à Jerusalem. Là, délivré de tous soins inutiles & rendu à lui-même, il travailla à un Abrégé fort exact de la Dialectique & de la morale d'Aristote, dont il se servit ensuite, pour composer ses quatre Livres de la Foi Orthodoxe. Cet Ouvrage, & quelques autres traduits en Latin par le fameux Jacques de Billy Abbé de Saint Michel en l'Erm, font connoître que Saint Jean de Damas étoit un grand Dialecticien, & qu'il sçavoit la maniere de traiter avec ordre les principaux points de la Théologie. Une chose seulement paroît l'embarasser, (& il en sentoît trop la difficulté pour ne point l'être;) c'étoit d'accorder les vérités naturelles avec les vérités révélées, ce que la raison enseigne avec ce que la Foi commande. On sçait qu'elles ne sont que trop souvent en divorce l'une & l'autre, & qu'il n'est pas aisé de les réconcilier. Le moyen qu'employoit pour cela Saint Jean de Damas, consistoit à établir deux choses: l'une, que Dieu a la puissance &, pour tout dire, l'adresse de laisser subsister avec les principes naturels, & la vérité des mysteres, & la certitude des miracles; l'autre, qu'il n'est pas donné aux hommes d'appercevoir cette liaison, liaison cependant qu'ils ne doivent pas

révo-

révoquer en doute, parce qu'elle échappe à des yeux aussi foibles que les leurs.

Le Cardinal Bellarmin, dans sa liste raisonnée des Auteurs Ecclésiastiques, reconnoît que pour manier les sujets de Théologie, St. Jean de Damas a non-seulement surpassé tous ceux qui l'avoient précédé, mais qu'il a encore ouvert une infinité de routes à ceux qui l'ont suivi. M. Arnauld ajoute que les Grecs le regardent avec le même respect que nous regardons Saint Thomas, & qu'ils suivent ses décisions préférablement à celles de tous les autres Peres de l'Eglise. Le Ministre Claude est en cela de même avis que M. Arnauld. Ces deux grands Adversaires ne se sont peut-être rencontrés que cette seule fois.

Perpétuité
de la foi
défend. t.
1. 1. 2.

Rép. à la
perpétuité
défend. l.
3.

III.

C'est donc aux quatre Livres de la Foi Orthodoxe que se doivent rappeler les commencemens de la Scholastique, de cette méthode contentieuse & embarrassée qui a gagné la Philosophie & la Théologie. Avant Saint Jean de Damas, on se contentoit de lire immédiatement l'Ecriture, pour y puiser les grands principes de la Religion & de la morale. Il n'y avoit point alors, & il ne devoit point y avoir d'autre Théo-

De la
Théolo-
gie des
premiers
siècles de
l'Eglise. V.
Laun. de
variâ Aris-
tot. fortune
nâ.

logie. Les Evêques, les Prêtres, soigneux de défendre l'Eglise & contre les railleries des Payens, & contre les artifices des Hérétiques, ne songeoient point à entrer dans des détails superflus, & qui attisent l'orgueil, en éteignant la piété. « S'ils écrivoient, remarque Saint Augustin, ce n'étoit que pour le besoin d'écrire, & nullement pour remuer des questions vaines & subtiles. » Aristote étoit banni de toutes les Ecoles Chrétiennes, & la Foi

Euseb. plus agissante que curieuse, dédaignoit l'appui fragile du syllogisme.

Præpar. E-
vang. l. 15. Saint Jean de Damas crut relever la Religion, en l'expliquant suivant les principes de la Philosophie: il entra dans un détail circonstancié des mystères, sans se ressouvenir que la vraie manière de les proposer est de se servir des expressions les plus générales, & qui, sans affoiblir le dogme, l'étendent considérablement, & mettent toutes les communions Chrétiennes en état de se réunir: il voulut examiner où il ne s'agissoit que de se soumettre, & raisonner où il ne s'agissoit que de croire. C'est là ce que le fameux Cardinal du Perron appelloit la seconde Méthode de Théologie. Elle fut principalement en vogue, lorsque les études commencèrent à se renouveler dans l'Occident, & que

Traité de
l'Euchar. l.
3. ch. 20.

que la paix & la tranquillité rendirent heureusement les Monasteres & les Eglises Cathédrales des azyles moins exposés de vertu. On fit alors de nouveaux efforts, on s'aguerrit à la dispute : mais ce qui diminua le mérite de la plupart de ces efforts, c'est qu'on aima mieux puiser dans des ruisseaux écartés, que dans la source même. Bientôt on oublia ce qu'avoit dit Tertulien dans son Livre des Prescriptions, (& on l'oublia sans retour) qu'il n'est point permis de rien inventer, ni même de rien chercher après l'Evangile.

Par-là s'établit un nouveau Corps de doctrine, où l'on s'attachoit moins aux articles formellement révélés, qu'à des questions sur des articles de pure curiosité. Ces questions, par exemple, étoient de sçavoir comment le corps de Jesus-Christ est placé dans la gloire à la droite du pere; s'il est assis, ou debout : si Saint Paul fut ravi avec son corps au troisième Ciel : quelle est la structure intérieure du Paradis : si les vêtemens avec lesquels Jesus-Christ se montra à ses Apôtres après sa résurrection, étoient véritables ou apparens : s'il monta au Ciel avec ces mêmes vêtemens, & ce qu'ils sont devenus; s'ils subsistent encore aujourd'hui : si le corps de Jesus-Christ est nud ou habillé dans l'Euchariste, &c.

Quand ôtera-t-on du Christianisme l'accessoire, le frivole, que les hommes y ont introduit?

IV.

Division La Scholastique, quoique née dans le
 de la Scho- VIII. siècle, fut long-tems à se perfec-
 lastique en tionner. Je distingue trois âges par où
 trois Ages. elle passa, sans compter les secours que
 lui prêterent les Arabes, trop remplis de
 la doctrine d'Aristote, & qui propofoient
 sur le texte de l'Alcoran les mêmes ques-
 tions à peu près que les Chrétiens ont
 proposées depuis sur celui de l'Ecriture.
 Le premier âge de la Scholastique com-
 mence à Lanfranc Archevêque de Can-
 torberi & Primat d'Angleterre, & se
 termine à Albert le Grand, Directeur des
 études de Saint Thomas : c'est-à-dire
 qu'il dura depuis l'an de Jesus-Christ
 1070. jusqu'à la fin du douzième siècle.
 Le second renferme tout l'espace écoulé
 depuis Albert le Grand jusqu'à Durand
 de Saint Porcien Evêque de Meaux, qui
 mourut l'an 1333 ; & le dernier enfin,
 tout celui écoulé depuis Durand jus-
 qu'à Gabriël Biel Chanoine Régulier
 mort en 1495.

Les Théologiens les plus connus du
 premier âge de la Scholastique sont Lan-
 franc élevé dans l'Abbaye du Bec, Saint-
 Anselme, Pierre Lombard, Robert Pul-

lus, Pierre de Poitiers, Hugues de Saint Victor, Raimond de Pennafort, Guillaume de Paris. Il ne paroît pas que tous ces Théologiens eussent un grand fonds d'habileté, ni un discernement bien exquis. « Mais peut-être, comme le
 « remarque ingénieusement Grotius, Ubi supra
 « étoit-ce moins leur faute que celle du
 « tems où ils vivoient. Tems déplora-
 « ble ! On n'avoit pas même assez de
 « lumieres, pour sentir la grandeur de
 « son mal. J'ajouterai que tous ces
 Théologiens, loin d'étudier l'Ecriture
 & les Peres dans les sources, se con-
 tentoient de lambeaux & d'extraits in-
 formes, qu'ils se communiquoient les
 uns aux autres. Mais il en arrivoit
 deux inconveniens, assez ordinaires à
 ceux qui ne consultent point les Originaux. Le premier, que la plupart de
 ces extraits se trouvoient contraires au
 sens même des Auteurs dont on les sup-
 posoit tirés : le second, que chacun
 les tournoit à sa maniere, pour donner
 par de grands noms, plus de relief à ses
 propres pensées. Je ne parlerai point de
 la barbarie du langage ; c'est le défaut
 de tous les Scholastiques, défaut qui
 les rend tristes, insipides, ennuyeux
 jusqu'au dégoût.

Dans le second âge parurent Albert le
 Grand & St. Thomas d'Aquin de l'Or-
 dre

dre des Freres Prêcheurs, Alexandre de Hales & Jean Scot de celui des Freres Mineurs. Et comme les Religieux de ces deux Ordres étoient très-puissans & très-considerés dans les Universités, qu'ils y enseignoient la Théologie avec plus de réputation & d'éclat que les Séculiers qui s'appliquoient davantage au Droit Civil & au Droit Canonique, leurs opinions s'y établirent aussi en peu de tems : ce qui forma deux partis dans les Ecoles. Les uns suivoient Saint Thomas, & les autres le subtil Scot.

Peu après il s'éleva un troisième Parti, qui fier dans sa dispute, & renouvelant la méthode des Nominaux, combattit sans ménagement les Philosophes & les Théologiens Réalistes. Guillaume Occam devint un des principaux Chefs de ce parti. En même-tems Raimond Lulle proposa avec affectation une méthode singulière de raisonner : mais elle étoit si obscure, si compliquée, si remplie d'épines, qu'elle n'eut presque point de sectateurs.

Durand de Saint Porcien, qui avant que d'occuper le Siège de Meaux, avoit été Maître du sacré Palais à Rome, fut le premier qui, sans s'assujettir aux principes des Nominaux ni à ceux des Réalistes, emprunta des uns & des autres les sentimens qu'il jugea les plus raisonnables

nables , les plus propres à exercer les esprits ; & il y en ajouta de nouveaux. Depuis lui, les Théologiens du III. Age de la Scholastique se donnerent plus de liberté & se firent des systêmes particuliers. Mais qu'il me soit permis de le dire , tous ces systêmes sont tombés & personne ne les lit aujourd'hui , à moins que ce ne soit dans quelques Cloîtres & quelques Maisons Religieuses , par une aveugle prévention pour les Auteurs qui étoient du même Ordre. On peut porter un jugement presque semblable de tous les Ouvrages de Théologie composés dans le XVI. siècle , soit par des Catholiques , soit par des Protestans. Ils ne sont plus d'aucun usage : tout leur mérite est usé.

Lanfranc avoit fondé à l'Abbaye du Bec une Ecole de piété plutôt que de science , de laquelle sortirent plusieurs Prélats dont le mérite supérieur enrichit la France & l'Angleterre. Mais à l'égard de ceux qui , pleins d'imprudence , voulurent marier la Théologie avec la Philosophie , ils tomberent dans une infinité d'erreurs , quelques-unes pourtant si subtiles qu'on les méconnut d'abord. C'est ce que Saint Bernard a si judicieusement remarqué , accusant sur tout ces premiers Scholastiques de deux choses : l'une , d'avoir relevé les anciens Philosophes

phes par des louanges excessives, afin de rabaisser par une espece de contre-coup les Docteurs de l'Eglise: l'autre, de s'être embarrassés dans je ne sçai quel labyrinthe de formes, & de formalités; d'avoir dit, par exemple, que la Divinité est proprement l'essence de Dieu, mais que les trois personnes de la Trinité ne sont que des formes appartenantes à cette essence. Pierre Lombard, Evêque de Paris, quoique plus circonspect que tous les autres, ne laissa pas lui-même de faire un grand nombre de fausses démarches. Mais en quoi on trouve qu'il a réussi, c'est qu'il ne rapporte rien, sans l'appuyer de quelques passages des Peres de l'Eglise. Il fait céder sagement à leur autorité, celle des anciens Philosophes.

Les nouveaux Scholastiques (j'appelle ainsi ceux du second & du troisième Age) doivent leur origine à Saint Thomas; esprit véritablement sublime, mais qui n'avoit qu'une méthode très-confuse & très-embrouillée: car on s'apperçoit qu'il manque à ce qu'elle a de plus essentiel, je veux dire, qu'il ne définit rien. Comme lui & ses principaux Disciples avoient pour but d'enseigner dans les Ecoles, ils s'appliquerent à résoudre une infinité de questions, les unes utiles & sensées, les autres trop bizarres & faites sur je ne sçai quelles suppositions de caprice

caprice, mais toutes cependant desti- Du Pers
 nées à éclaircir les vérités spéculatives. ron, ubi
 Ils crurent que pour se fortifier en se- supra l. 4.
 cret & se munir contre les artifices des ch. 20.

Sectaires, il falloit nécessairement exa-
 miner toutes les subtilités que le Dia-
 lectique peut fournir. Mais ce princi-
 pe porté trop loin (qu'il étoit facile de
 s'y tromper !) dégénéra en un amas
 monstrueux de sophismes & de consé-
 quences qui ne dérhoient d'aucun prin-
 cipe, de propositions toutes plus ridi-
 cules les unes que les autres. On vint
 bientôt à ne disputer que sur ses propres Melchior
 chimeres, quelquefois même à ne plus Can. de
 s'entendre. Les clameurs succédoient Locis
 aux raisonnemens, si pourtant on avoit Theol. l. 2.
 commencé de raisonner.

Un autre mal encore, c'est que cet- Pet. Card.
 te Théologie de pur raisonnement fit de Alliace
 disparoître l'application qu'on devoit aux apud Laun.
 études positives. On négligea de lire c. 10.
 l'Ecriture Sainte : & ce que l'ignorance
 avoit commencé, devint par le progrès Nicola
 de cette ignorance même, un nouveau Clemang.
 principe de conduite. A peine l'Histoire apud eund.
 Ecclésiastique étoit-elle connue &
 effleurée. On mettoit les raisonnemens
 à la place des faits, sans songer que les
 faits sont décisifs, & les raisonnemens
 toujours contestés. Ainsi la tradition ne
 coula point pendant plusieurs siècles.

Thom.
Barthol.
de legend.
libris,
Differt. 6.

Mais ces siècles eurent l'avantage de faire passer la Religion par les épines & les subtilités de la Dialectique. On crut la comprendre mieux; & on ne fit que s'assurer qu'elle est incompréhensible, mais toujours solide & toujours victorieuse, à quelque épreuve qu'on la mette. Saint Anselme, quoiqu'à l'âge de 76 ans, demandoit encore un petit délai, afin de mettre la dernière main aux questions importantes qu'il avoit ébauchées. Est-ce que la vie seroit trop courte, pour rassembler tout ce qu'il faut croire? Ou plutôt, ne voudroit-on pas nous rendre crédules à pure perte?

V.

Quoique les nouveaux Scholastiques Du pre-
mier & du premier Age, il faut cependant avouer
second. que leurs allures sont bien différentes.
Ce changement, quoique sourd & imperceptible, arriva vers la fin du XII. siècle. Saint Thomas qui voulut suivre la trace des premiers Scholastiques, ne suivit point leur méthode. Celle qu'il s'appropriâ par un heureux instinct, lui fut particulière: & il la tira vraisemblablement des Arabes. Pour démêler ce point d'Histoire, je ferai les deux remarques suivantes. 1°. Quand Saint Thomas

Thomas vint au monde , il y avoit à peine cent cinquante ans qu'on recommençoit à étudier dans l'Occident ; & il y avoit au contraire plus de quatre cens ans que les Arabes étudioient avec tout le succès possible. Le bonheur qui les accompagna si long-tems , soit à la guerre , soit pendant la paix , servit à porter leur goût & leur génie dans toute l'Europe : & comme ils n'avoient cherché la Philosophie que dans les Ouvrages d'Aristote , les Chrétiens aussi se contenterent de l'y chercher par une servile imitation , & sans s'embarasser de l'éloquence , ni des belles - lettres. Il sembloit que tout s'accordât pour réveiller une Philosophie , qui méritoit d'autant plus d'être oubliée , qu'elle tenoit l'esprit humain dans une étroite servitude. 2°. La plupart des Ouvrages Grecs avoient été traduits en Arabe : ce qui rendoit les textes originaux fort rares. D'ailleurs personne n'étoit capable d'entendre ces textes qui pourrissoient dans l'obscurité des Bibliothèques , elles-mêmes assez rares & conservées avec peu de soin. On sçait que l'étude de la Langue Grecque , que l'ignorance , la barbarie avoient presque éteinte en Europe , ne s'y rétablit que dans le XV. siècle. Il fallut donc une seconde fois traduire Aristote d'Arabe en Latin ; &

les

les fautes déjà très-nombreuses, se multiplierent à l'infini. Une pareille version échût par malheur à Albert le Grand, & à Saint Thomas; &, comme on peut se l'imaginer, le Philosophe Grec n'y conservoit aucun de ses traits. Cependant elle fut autorisée par des Actes publics, & on la suivit dans les Ecoles jusqu'à la renaissance des Lettres. Les Savans se mirent alors à portée d'entendre Aristote dans sa Langue naturelle, & de le confronter, pour ainsi dire, avec ses plus anciens Interprètes. Car un Philosophe, quelque habile qu'il soit, laisse toujours beaucoup de choses à deviner. Je le trouve heureux, quand on ne renonce point à sa succession.

Je conclurai de tout ceci, que ce ne fût point par hasard, encore moins par inclination & par goût, que les Chrétiens prirent la teinture de l'esprit des Arabes. Une dure nécessité les y contraignit. Quand on veut étudier, il faut bien suivre les méthodes qu'on trouve établies, & parler le langage de ses Maîtres. Celui des Arabes étoit subtil, inquiet & pointilleux, plein d'équivoques, nullement propre à y faire penser: & le mal fut qu'on s'y conforma sans réserve, & à la ruine de toute la Philosophie. Il n'appartient qu'à des esprits originaux de s'ouvrir de nouvelles routes,

& malheureusement la Nature est avare, plus même qu'on ne peut le dire, de ces sortes d'esprits. A peine en montre-t-elle deux ou trois dans chaque siècle.

Depuis Charlemagne, aucun de nos Rois n'avoit songé à faire des amas de Livres. La gloire en étoit due à Saint Louis : mais voici à quelle occasion. Dans le premier voyage qu'il fit en Orient, on lui parla d'un Prince Arabe qui faisoit traduire en sa Langue tous les meilleurs Livres de Philosophie, qu'il pouvoit rencontrer. Cet exemple frappa le Roi, susceptible de tout ce qui avoit quelque air de vertu ; & étant de retour en France, il employa de grandes sommes d'argent à faire copier les Saintes Ecritures, & les Ouvrages des Peres qui languissoient dans différentes Abbayes, ignorés de ceux-mêmes qui les possédoient. Il choisit ensuite un lieu dans le Trésor de la Sainte Chapelle, où il renferma tous ces exemplaires, avec permission aux curieux de les venir consulter, & d'en extraire les plus beaux endroits.

VI.

Quelques-uns pourroient ici m'objecter ce que rapporte l'Historien de Philippe-Des coups qui furent

portés à A- lippe-Auguste : « Que ce Prince ayant
ristote. V. « sçû qu'on répandoit à Paris une doc-
Launs c. 4. « trine aussi nouvelle que dangereuse
& 5.

« sous le nom d'Aristote, & à l'occa-
« sion de quelques Ecrits qui avoient
« été envoyés de Constantinople, appel-
« la tous les Evêques qui suivoient opi-
« niâtement sa Cour, & leur ordonna
« de condamner cette doctrine » : ce
qu'ils firent en 1209, sous peine d'ex-
communication. Le Prince y ajouta la
crainte de quelques châtimens plus sé-
rieux. Les mêmes défenses furent re-
nouvellées six ans après, par le Cardi-
nal de Saint-Etienne nommé Légat du
Pape en France, & chargé particu-
lièrement de veiller sur l'Université de Pa-
ris, laquelle avoit commencé à se for-
mer dans le siècle précédent. Mais com-
me plusieurs lui remontrèrent que la
Dialectique de Saint Augustin qu'on en-
seignoit alors dans toutes les Ecoles, ne
suffisoit point à l'instruction de la jeu-
nesse, il permit d'enseigner à sa place
celle d'Aristote, *si cependant*, ajoutoit-
il, *on pouvoit la recouvrer*. En 1231 Gré-
goire IX. ayant été informé que les
maures d'Afrique & d'Espagne faisoient
couler en Italie les Commentaires d'A-
verroës, les proscrivit absolument &
sans retour. Pour la Physique & la Mé-
taphysique d'Aristote, que ses Com-
men-

mentaires expliquoient, il en interdit la lecture, mais seulement jusqu'à ce qu'on les eut nettoyyées de toutes les erreurs qui y étoient répandues. Enfin, 34 ans après, le Cardinal de Sainte-Cecile étant aussi Légat en France, ôta cette dernière clause & bannit sans réserve tous les ouvrages du Philosophe Grec, & comme inutiles à des Chrétiens, & comme opposés à l'Ecriture Sainte.

Cela bien entendu, on demande de quel front Albert le Grand & Saint Thomas, qui fleurirent dans le treizième siècle, osèrent travailler sur Aristote & publier les Commentaires qu'ils avoient faits. Leur conduite ne marque-t-elle point peu de respect pour les décisions du Pape, & des deux Cardinaux députés en France? A cela répondent les Apologistes de Saint Thomas, (car Albert le Grand leur tient moins au cœur, & ils l'abandonneroient volontiers;) à cela, dis-je, répondent ces Apologistes, qu'il y a grande apparence que le Saint avoit obtenu quelque permission, d'autant plus flatteuse qu'elle devoit être moins commune, de donner à ses études une libre étendue: & par-là même il ne craignit point de se soustraire à des ordres trop vagues pour l'arrêter en chemin. A mon égard, je croirois plutôt que ne s'agissant point du fond de la

Reli-

Religion, Saint Thomas crut pouvoir étendre ses droits, & jouir de la liberté que la Nature a accordée à chaque homme de lire tel ou tel ouvrage, de s'appliquer à tel ou tel genre d'étude.

On demande encore pourquoi il préféra la traduction d'Aristote faite sur l'Arabe, à celle qui pouvoient immédiatement venir du Grec. A mon avis, la raison de cette préférence se doit attribuer à l'estime exagérée qu'on avoit pour les Arabes. Tout ce qui sortoit de leurs mains, sembloit acquérir un nouveau degré de perfection. Le préjugé étoit pour eux. D'ailleurs, il n'y avoit alors suivant la remarque du Cardinal de Bessarion, que quelques morceaux détachés d'Aristote qui eussent passé de la Langue Grecque dans la Latine : ce qui n'étoit pas fort important, ni fort propre à piquer la curiosité. Pour la traduction que l'illustre Boëce avoit faite dans le IV. siècle, sans doute qu'elle s'étoit perdue & évanouie, au milieu des guerres sanglantes & des révolutions que l'Italie avoit souffertes.

VII.

Du retablis-
sement
de sa répu-
tation &
de sa doc-
trine.

J'ai conduit Aristote à travers les disgrâces qu'il eut à essuyer dans l'Université de Paris, de la part des Cardinaux

naux de Saint Etienne & de Sainte Cecile : il est juste de marquer présentement par quel retour de bonheur, sa réputation s'y établit. On trouvera-là une preuve sensible de l'incertitude, & de la bizarrerie des jugemens humains. Il n'y a point d'opinion, quelque ridicule, quelque absurde qu'elle soit, qui ne puisse espérer de devenir l'opinion dominante : comme en revanche, il n'y en a point de si raisonnable, de laquelle on ne puisse dire que les hommes ne la fuivront jamais.

En 1366. les Cardinaux de Saint Marc Laun. ubi & de Saint Martin vinrent à Paris, de *suprà c. 10.* l'ordre d'Urbain V. pour réformer l'Université de cette Ville. Après plusieurs conférences secrètes & publiques, on leva toutes les censures qui avoient été fulminées contre la doctrine d'Aristote. On fit plus : on approuva ses Ouvrages, & on permit de les lire sans aucune restriction. Ainsi commença de s'affermir l'autorité du Philosophe Grec : & je ne sai par quel enchantement, tous les esprits se tournèrent de son côté. Il suffisoit que quelque dogme portât son nom : on y souscrivoit sans résistance, & sans se donner le loisir de l'examiner. Jamais la Vérité elle-même n'a jouï d'un si beau privilège. On parvint enfin jusqu'à croire qu'on ne pouvoit

penfer que d'après Aristote, ni montrer de l'esprit qu'autant qu'on l'empruntoit de ses Ouvrages ; qu'il n'y avoit d'autre Physique que celle qu'il avoit enseignée ; en un mot, qu'il étoit inutile de recourir à l'expérience & de consulter la Nature en elle-même. La Cour de Rome, quoique si attentive à repousser l'erreur, confirmoit par son exemple toute cette conduite ; & même elle fit dépendre de l'autorité d'Aristote, une grande partie de preuves de la Religion. C'est ce que remarque judicieusement l'Historien du Concile de Trente. *Senza Aristotele*, dit-il avec sa franchise ordinaire, *non haveremmo molti articoli di fede*. Je pourrois recueillir ici les témoignages de plusieurs Papes, qui ont extrêmement favorisé la doctrine du Lycée. Le plus considérable est celui de Nicolas V, qui donna ses ordres pour faire traduire tous les Ouvrages d'Aristote. On peut juger quel étoit là-dessus son empressement, puisqu'il chargea le Cardinal Bessarion de revoir sur les manuscrits du Vatican toute la Métaphysique de ce Philosophe. Les autres Traducteurs étoient de la même force.

Laun.c.ii. En 1452, le Cardinal d'Estouteville fut nommé de l'ordre exprès de Charles VII, pour corriger quelques abus qui s'étoient

s'étoient glissés dans l'Université de Paris, & pour y réveiller l'amour des Sciences. Ce Cardinal régla d'abord le nombre & les appointemens des Professeurs : il les excita à vivre d'une manière uniforme, autant que leur âge & les soins domestiques le pouvoient permettre. Il rendit ensuite une Ordonnance, qui enjoignoit à tous les Etudians de s'exercer sur la Philosophie d'Aristote, & de se provoquer mutuellement à la dispute. Dès ce tems-là, on ne pouvoit prétendre au degré de Maître-ès-Arts, qu'on n'eût été interrogé sur cette même Philosophie. Tout cela, si je l'ose dire, naturalisoit Aristote dans les Ecoles de Théologie. Quelques-uns même avancerent dans des Theses imprimées, que sans lui, la Religion auroit manqué de ses principaux éclaircissmens. Ce n'est point qu'il ne s'élevât de tems en tems des esprits plus fins & plus déliés, qui s'opposoient au cours rapide de l'erreur. Mais faute de raisons pour les convaincre, on imploroit l'autorité du Magistrat, qui maintenoit sans autre examen ce qu'il trouvoit établi. Telle fut la disgrâce de Pierre Ramus. Il avoit composé avec une liberté maligne deux Ouvrages, dont le plus considérable étoit intitulé : *Censure d'Aristote*. Aussi-tôt se remuerent tous les vieux

Docteurs, ignorans par état & opiniâtres par ignorance, qui se voyoient en quelque sorte chassés de leur patrimoine. La cause de Ramus, plein de ce courage d'esprit qui sied si bien aux Inventeurs, fut portée jusqu'aux pieds du trône. Après plusieurs contestations, le Parlement de Paris supprima ses Ouvrages & autorisa ceux d'Aristote. On défendit encore à Ramus d'enseigner sa nouvelle doctrine, & sur-tout d'user de médissances & d'invectives contre les Auteurs de l'Antiquité. Cet Arrêt du Parlement fut un nouveau trophée, qu'on érigeoit à l'ignorance.

En 1601. l'Université fit de nouveaux Réglemens, par rapport à la Faculté des Arts. Elle fixa le Cours de Philosophie à deux années consécutives. Dans la première, on devoit étudier la Dialectique & la Morale d'Aristote; dans la seconde, on devoit étudier sa Physique & sa Métaphysique. Cct usage subsiste encore, pour la plus grande partie. Avouions cependant qu'aucun tems de la vie n'est plus mal employé, que les deux années qu'on consacre dans les Colléges à la Philosophie. Le mieux qu'on puisse faire dans la suite, c'est d'oublier tout ce qu'on y a appris.

Il manquoit encore quelque chose à la Philosophie dominante. En 1624.

Jean

Jean Bitaud composa des Theses fort savantes, mais injurieuses à la mémoire d'Aristote; & il étoit prêt de les soutenir sous la Présidence d'Antoine de Villon. Pour un plus grand éclat, ils s'étoient l'un & l'autre associés Etienne de Claves, adroit Chymiste, qui devoit montrer par plusieurs expériences qu'Aristote n'étoit qu'un aveugle en matiere de Physique. Ces Theses causerent de grands mouvemens dans tous les esprits. L'Université assemblée en corps, les censura le 11 de Septembre 1624. Cette censure fut suivie d'un Arrêt du Parlement, qui ordonna que les Theses de Bitaud seroient lacérées dans le Greffe de la Cour. On avoit mêlé la Religion dans toute cette procédure, sans doute pour noircir davantage ceux qu'on poursuivoit. Il est étrange combien on abuse de ce prétexte. Monsieur de Launoi, Docteur en Théologie, rapporte exactement tout ce qui regarde l'affaire de Bitaud. Ses Theses, quoique plus raisonnables que toutes celles qu'on proposoit alors, contiennent encore bien du galimatias. Une chose à remarquer, c'est l'accord qu'on y fait de la Physique & de la Chymie. Aux quatre élemens des Péripatéticiens, on substitue les cinq principes des Chymistes, trois actifs, l'esprit, l'huile & le sel;

& deux passifs, l'eau & la terre : & on promet par leur moyen de rendre raison de tout le mécanisme de la Nature, de tout ce qui regarde la composition des corps.

Jusqu'ici Aristote avoit triomphé : lui & la raison passoient pour la même chose. Mais enfin sa réputation commença à décheoir par les attaques réitérées de Gassendi, de Descartes, & des autres grands Philosophes qui parurent depuis le milieu du XVII. siècle. Il sembloit que sous eux, l'esprit humain alloit prendre une nouvelle vie, & une nouvelle forme. Le vrai, rendu plus commun & plus sensible, venoit comme de lui-même s'offrir à tous les yeux, & on ne pouvoit le méconnoître sans se faire une sorte de violence. Ce n'est point que l'ancienne doctrine n'ait encore des asyles assurés, & impénétrables à la lumière.

Epist. l. 10. *Sera enim, dit Symmaque, & contumeliosa est emendatio senectutis.* Dans ces asyles, toute la vie se consume à disputer, & à crier l'un contre l'autre. Là, on couronne, non celui qui pense le mieux, mais celui qui parle le plus. Là, sont admises toute Langue, toute Tribu, toute Nation. Elles y trouvent des appuis & des protecteurs. La victoire s'y mesure au ton de la voix, aux manieres pressantes, aux injures même. Le grand

Peliss. de la
Toler. des
Relig.

grand point est de ne demeurer jamais court, & plutôt que d'avouer qu'on s'est mépris, de recourir aux distinctions les plus subtiles & aux argumens les plus entortillés. *Nihil tam verentur, quam ne dubitare aliqua de re videantur.* Je le demande avec douleur : un demi-siècle n'est-il pas suffisant pour mettre tout le monde à portée de suivre la raison ! Faut-il que, par un esprit rebelle & opiniâtre, on se refuse à sa clarté ?

CHAPITRE XLIII.

I. *Que les Scholastiques n'ont point su faire un juste accord de la Philosophie & de la Théologie.* II. *Origine du titre de Scholastique.* III. *Des premiers Scholastiques.* IV. *De leurs erreurs & de leurs subtilités.* V. *Des condamnations qu'elles essuyèrent.* VI. *Des nouveaux Scholastiques.* VII. *De Saint Bonaventure, de Saint Thomas, & de Scot.* VIII. *Des disputes sans fin qui agiterent les Ecoles, jusqu'à la renaissance des bonnes Etudes.*

I.

LA Philosophie & la Théologie ont leurs intérêts & leurs droits séparés : Que les Scholastiques n'ont

pas su faire
un juste ac-
cord de la
Philoso-
phie & de
la Théolo-
gie.

elles ne sont, à proprement dire, ni amies ni ennemies, quoiqu'elles soient peut-être les deux ensemble. Avant que de monter à ce que la Révélation enseigne, il est juste de se procurer toutes les connoissances qui dépendent de la lumière naturelle. Ce premier pas est absolument nécessaire : & Saint Augustin applaudit à ceux qui l'ont fait dans leur jeunesse, & qui ont su distinguer ce qui est essentiel & indispensable dans les vérités philosophiques, d'avec ce qui ne l'est point. En effet, l'homme veut être conduit par degrés : on le rebute, dès qu'on presse trop sa marche. Et comment aura-t-il une véritable soumission d'esprit, s'il n'a auparavant essayé toutes ses forces, s'il n'a reconnu par lui-même combien son intelligence est courte, chancelante, bornée ? Où s'arrête la Philosophie, c'est-là précisément que la Théologie commence. Le dessein de Dieu en nous parlant, a été sans doute de suppléer à la foiblesse de nos connoissances qui ne répondoient pas à nos besoins, qui même n'y auroient jamais suffi. Tout ce que nous pouvons apprendre de nous-mêmes, nous devons l'acquérir à force de travail & de méditation. Le surplus ne dépend pas de nos efforts : pour y parvenir, il faut un secours surnaturel, il faut une clarté

clarté qui vienne d'en - haut.

Depuis l'origine du Christianisme, ceux qui ont entrepris de le défendre ou de l'éclaircir, se sont toujours attachés à la Philosophie dominante, & n'ont point dédaigné les différentes preuves qu'elle leur fournissoit. Les premiers Peres de l'Eglise firent choix de Platon comme de l'Auteur le plus sublime & le plus délié qui eût paru dans la Grèce. Les Scholastiques, ainsi que je viens de le montrer, ont suivi les traces d'Aristote : & depuis la renaissance des bonnes études, c'est Descartes qui, malgré d'innombrables contradictions, a eu la préférence. Je n'ose décider auquel de ces trois partis l'avantage appartient. Ils ont eu chacun leurs approbateurs. Je dirai seulement que Platon a rendu le Christianisme trop abstrait & trop métaphysique ; qu'Aristote l'a rendu trop épineux & trop discoureur ; enfin que Descartes, en tâchant de l'amener à sa première simplicité, a affoibli quelques-unes de ses preuves. Il y a du danger à vouloir que la Religion soit trop peu mystérieuse. J'ai ici en vûe M. Locke, le fameux Toland, & quelques autres Anglois, dont les Ecrits sont assez connus.

Origine du titre de Scholaſtique. Baillet, Jugement des Sav. t. I.

Mabill. Traité des étud. Monastiq. 2. part.

Pour revenir à mon ſujet, je remarquerai que le titre de Scholaſtique ſe donna d'abord par une rare diſtinction. Il ſervit à désigner une haute éloquence, ou des talens ſupérieurs, ou une grande connoiſſance du Droit des nations. Mais après le neuvième ſiècle, & ſous la ſeconde race de nos Rois, ceux qui ont porté ce titre, ne l'ont pris que comme la marque de l'emploi qu'ils exerçoient dans leurs Eglises. En effet, le Scholaſtique étoit chargé d'enseigner les Langues, les Humanités, & généralement tout ce qui eſt compris ſous le nom de Belles - Lettres. Chaque Cathédrale en avoit un : & l'Evêque chargeoit à part le Théologal d'expliquer l'Ecriture Sainte, & de réſoudre les principales difficultés qui regardent la Jurisprudence canonique, devenue très-obſcure & très-embarrassante par une infinité de fauſſes Décrétales, de Conſtitutions nouvelles & dérogeant les unes aux autres, de diſpenſes qu'il étoit criminel d'accorder. Dans preſque toutes les Eglises de France, il y avoit un Scholaſtique & un Théologal, dont les fonctions étoient diſtinguées. Mais l'Univerſité de Paris devenant plus illuſtre de jour en jour, &

pour me servir de l'expression d'Alexandre IV, étant regardée comme l'Arbre de vie dans le Paradis terrestre, ou comme la lampe allumée dans la maison du Seigneur, toutes les Ecoles particulieres s'éteignirent. Chacun vint puiser à la source même des Sciences, d'où elles se répandoient non-seulement dans le Royaume, mais encore par toutes les nations de l'Europe, qui n'avoient qu'un cri d'admiration. (*)

Dans la suite, on n'appella plus Scholastique, que ce genre de Théologie qui discute les principales vérités de la Religion par le secours du raisonnement, ou, comme s'explique le Cardinal du Perron, *par la forme & les organes de la Dialectique & de la Métaphysique.* Tout se prit à ce piège flatteur, & qui laissoit chacun en droit de décider, ou du moins de parler autant qu'il le jugeoit à propos. L'amour propre est touché de l'ombre même de la liberté, sur-tout par rapport à la Religion.

N 6 III.

* Autant que l'Université de Paris étoit autrefois célèbre & brillante, autant est-elle tombée dans l'avilissement. La Faculté de Théologie sur-tout me paroît le Corps le plus méprisable qui soit dans le Royaume.

Traité de
l'Euchar.

l. 3. ch. 207

III.

Des pre-
miers Scho-
lastiques.

Lanfranc & Saint Anselme peuvent être regardés comme les Chefs des anciens Scholaſtiques. Tous deux paſſerent d'Italie en France ; tous deux furent élevés ſucceſſivement à l'Archevêché de Cantorberi. Leurs Ouvrages dogmatiques, moins eſtimables, à mon avis, que ceux qui ne roulent que ſur des matieres de piété, prouvent aſſez que l'art deraiſonner commençoit de s'introduire dans la Théologie, à la place de l'ancienne ſimplicité des Peres. Cet art qui ouvroit la porte à des diſputes, à des querelles ſans fin, ne manqua point d'être au goût des Anglois, qui ſe paſſionnent volontiers pour tout ce qui eſt nouveau. Ils ſurpaſſerent bientôt toutes les autres nations, & par la ſubtilité de leurs argumens, & par l'artifice de leurs réponſes. On remarque même que l'Angleterre a plus fourni de Gloſes & de Commentaires ſur le Maître des Sentences, que le reſte de l'Europe enſemble : ce qui, faute de mieux, ſuppoſe toujours une grande application à l'étude. Heureuſement qu'elle eſt revenue à des ſentimens plus raiſonnables, à un tour d'eſprit plus judicieux. Les Anglois ont laiſſé toutes les ruſes, toutes les chicanes

de l'Ecole, pour s'attacher aux Sciences les plus sublimes, aux Sciences transcendantes. La Physique, la Chymie, la Medecine, la Botanique, le Géometrie, & sur-tout celle qui porte ses regards jusques dans l'Infini & distingue dans l'Infini même divers ordres, ont reçu en Angleterre leurs principaux accroissemens. Il est vrai aussi qu'on y voit régner les deux choses qui sont les plus propres à former les gens de Lettres; une précieuse liberté de génie, & l'approbation d'un grand nombre de connoisseurs qui jugent par eux-mêmes, & ne reçoivent point lâchement le ton les uns des autres.

I V.

Plus les anciens Scholastiques don- De leurs
noient l'effor à leur imagination, plus erreurs &
ils embrassoient de terrain, & plus ils de leurs
s'acquéroient aussi de disciples qui de subtilités.
venoient Maîtres à leur tour : ce qui ne
surprend point, quand on songe com-
bien étoit embrouillée la Science de ces
tems-là. En effet, on y lisoit peu, on
méditoit encore moins : & tout ce qui
s'appelloit étude consistoit à recourir aux
menues chicanes de la Logique, à dis-
puter sur la valeur des mots, à inventer
des distinctions frivoles & captieuses.

Fleuri,
Disc. 5.

Tel fut le caractère dominant de ceux qui enseignèrent sur la fin du onzième siècle, & pendant tout le cours du douzième. Comme ils n'avoient gueres lû l'Ecriture Sainte que pour y chercher des sens allégoriques & moraux, comme ils ignoroient le fond de la Tradition & le langage des anciens Auteurs, ils se jetterent dans le raisonnement, inventerent des mots barbares & le plus souvent inintelligibles ; en un mot, ils subtiliserent à l'infini. Voilà la source de toutes les erreurs, des conceptions abstraites & obscures, qui s'introduisirent dans la Scholastique, devenue dès-lors une Science à part & différente de toutes les autres, qui du moins ont pour but déclarer l'esprit & de donner quelque enseignement, quelque instruction.

Je pourrois sur cela me livrer à un très-long détail, & faire voir que tout étoit alors contesté, que tout prenoit un air problématique entre les mains de gens qui attaquoient tout indifféremment. Mais il suffira d'établir ici comme un principe certain & décisif, que de ces premiers Scholastiques, il n'y en a aucun qui n'ait été accusé, ou du moins soupçonné de quelque erreur capitale. On reprochoit aux uns d'employer des expressions nouvelles & in-

connues

connues à toute l'Antiquité : ce que Saint Augustin nomme un crime impardonnable en Théologie. Les autres étoient blâmés de ce qu'ils mettoient les vérités éternelles & nécessaires de niveau avec leurs propres idées, souvent vaines & chimériques, & de ce qu'ils demandoient pour les unes & les autres le même degré de soumission.

Ce fut-là sur-tout le défaut de Gilbert de la Poirée, Evêque de Poitiers, & du fameux Abailard, moins connu cependant aujourd'hui par ses Ouvrages Philosophiques, que par l'attachement qui le lioit à la belle Héloïse, & par les longues disgraces que cette attachement lui attira. Mais pour bien faire le portrait de ces deux Auteurs, je dois dire que le premier abjura ses erreurs, dès qu'on les lui fit appercevoir, montrant par-là que si les hommes se trompent, les Grands-hommes avouent sans peine qu'ils se sont trompés ; & que le second y demeura opiniâtrement & ne voulut jamais se reconnoître. Triste effet des premières démarches qu'Abailard avoit faites imprudemment, & dont il n'eut jamais le courage de revenir. En général, le caractère de son esprit étoit de ne jamais se plier aux décisions, ni aux volontés d'autrui : & ce caractère, il l'avoit emprunté de Roscelin,

celin, Clerc de l'Eglise de Compiègne & fondateur de la Secte des Nominaux, sous lequel il avoit étudié, & qui soutenoit que nos idées, ou les objets immédiats de nos perceptions, ne contiennent rien de positif ni de réel. A son exemple, Abailard avança que les trois Personnes de la Trinité ne sont que des dénominations d'un seul même Etre, qui est Dieu : ce qu'il appuyoit de plusieurs comparaisons tirées des choses sensibles, par exemple, de celle du cachet & de l'empreinte. On juge bien que de pareilles subtilités n'échaperent point à la censure des Evêques : elles ressembloient trop le Sabellianisme.

Mais celui qui se distingua le plus pendant le premier âge de la Scholastique, ce fut Pierre Lombard, né d'une famille obscure & abjecte, mais doué en échange d'un esprit perçant & étendu. Quoique le mérite seul, & qui n'a pour lui ni brigue ni sollicitations, fasse rarement parvenir aux charges Ecclésiastiques, il obtint cependant l'Evêché de Paris : & même le Prince Philippe son concurrent, qui étoit Archidiacre de cette Eglise, & fils de Louis le Gros, lui céda toutes ses prétentions, comme au plus digne. Attaché sans relâche à tous ses devoirs, Pierre Lombard mit l'étude

au nombre de ceux dont aucune raison ne pouvoit le dispenser : & il publia sous le titre de Sentences, un Recueil de questions Théologiques ; mais qui d'ordinaire ne l'étoient que de nom, & auquel il avoit travaillé dès sa jeunesse. Ce Recueil eut un succès prodigieux, & il servit de texte à toutes les leçons de Théologie qui furent faites dans le douzième siècle ; de sorte que les Ouvrages qui étoient reçus auparavant dans les Ecoles, tels que ceux d'Hildebert Evêques du Mans, de Robert Pullus Cardinal, de Robert de Melun Evêque de Herford, de l'Abbé Rupert, d'Hugues de S. Victor, n'y eurent plus de cours & tombèrent tout-à-fait.

Une autre suite de la réputation que s'attira le vaste Recueil de Pierre Lombard, surnommé pour ce Recueil même le Maître des Sentences, ce fut de donner lieu à d'amples Commentaires, où étoient encore proposées des questions nouvelles : & l'on remarque que le nombre de ces Commentaires, dont les uns sont imprimés & les autres ne le seront heureusement jamais, grossit à tel point, qu'il pourroit bien remplir plusieurs Bibliothèques. Effectivement, tous les Docteurs en Théologie qui ont paru dans le XII. & le XIII. siècle, n'ont point manqué d'en faire ; d'où leur est venu le

titre

titre de *Sententiarii*. Mais le Cardinal du Perron, qui avoit lû la plus grande partie de ces Commentaires, avoue qu'ils sont *nés d'esprits plus abondans en loisir, en curiosité, qu'en occupations graves & sérieuses*, telles que s'en faisoient, avec autant de modestie que d'édification, les premiers Peres de l'Eglise.

V.

Des con-
damna-
tions qu'el-
les effuye-
rent-

Quoique la Scholastique parût alors triompher, & qu'effectivement elle triomphât dans les Ecoles, il ne laissoit pas de s'élever de tems en tems des hommes généreux & dépouillés de toute prévention, qui lui portoient les plus rudes coups. « Il y a maintenant, écrit-
voit au Pape Célestin III. Etienne
Evêque de Tournay sur la fin du XII.
siècle, il y a presque autant de scan-
dals que d'Ecrits, presque autant de
blasphêmes que de places publiques où
les hommes discourent & s'entretien-
nent. Il semble que dans le trouble,
dans la confusion des Ecoles, on ne
songe qu'à proposer des questions sur-
prenantes & extraordinaires, au ha-
zard même de ne pouvoir les résoudre. »

Gautier, sixième Prieur de Saint Victor, détailla encore plus les choses, dans

un Ouvrage raisonné qu'il publia sous ce titre : *Contre les erreurs manifestes & prosrites par plusieurs Conciles, que soutiennent Pierre de Poitiers, Pierre Abailard, Gilbert de la Poirée, & Pierre Lombard Evêque de Paris.* On nommoit agréablement ces quatre Auteurs, les quatre Labyrintes de France. Le Prieur de S. Victor les attaque avec la dernière vivacité, leur reproche & mille raisonnemens faux, & mille syllogismes captieux, & la perte irréparable qu'ils faisoient de leur tems. « Suivez-les, ajoutez-il, dans ces longues disputes où ils passent les jours & les nuits, vous verrez qu'ils tournent la même chose de tant de façons différentes, qu'on ne fait plus s'il faut l'admettre ou la rejeter. Ils se jouent du vrai & du faux avec tant d'adresse, qu'on ne peut ni les saisir ni les reconnoître. Prêtez-leur une oreille attentive, vous ignorerez bien-tôt s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a point ; si Jesus-Christ s'est fait homme, ou s'il n'a pris qu'un corps fantastique ; s'il y a quelque chose de réel dans le monde, ou si tout n'est qu'illusion, que tromperie. »

Pierre Abailard avoit intitulé un de ses Traités, *Sic & Non*, Le Oüi & le Non. Là, il prétendoit montrer qu'il n'y a gueres de sujets, soit dans la Morale,

rale, soit dans la Physique, sur lesquels on ne puisse soutenir le pour & le contre. Là, il hazardoit encore une proposition qui lui suscita bien des contradicteurs : Que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait positivement ; & que ce qu'il ne fait point, il ne le peut point faire : non qu'Abailard voulût par-là borner la toute-puissance de Dieu ; mais la regardant comme jointe à sa sagesse infinie, il disoit qu'il est impossible & contradictoire que Dieu veuille faire quelque autre chose que ce qu'il veut, que ce qu'il fait actuellement.

A l'égard du Maître des Sentences, ses opinions furent aussi attaquées à différentes reprises. On les dénonça à plusieurs Papes ; on les examina dans plusieurs Conciles. Mais jamais elles n'y essuyèrent de condamnation expresse : seulement y dressa-t-on des Listes abrégées de celles qui paroissent dangereuses, & ne devoient point être suivies dans l'usage ordinaire des études Théologiques. Voici quelques-unes de ces opinions, qui portent toute l'empreinte de la folle curiosité qui anime l'esprit humain. « Où étoit Dieu avant la création du monde, demande Pierre Lombard ; » & supposé qu'il n'eût rien créé, quelle » auroit été sa prescience ? Dieu connoît- » il plus de choses en un tems qu'en un » autre

autre, & ses connoissances sont-elles
 sujettes à augmenter, ou diminuer ?
 Dieu a-t-il pu faire quelque autre
 chose, que ce qu'il a fait en effet ; &
 ses ouvrages auroient ils pu être plus
 parfaits , & s'offrir dans un meilleur
 ordre, qu'ils ne s'offrent à nos yeux ?
 Auroit-il pû les altérer, & les cor-
 rompre exprès ? En quel sens Dieu a-
 t-il dit qu'il vouloit sauver tous les
 hommes , & peut-il y avoir quelque
 chose qui résiste à sa puissance ? Est-
 ce par la volonté de Dieu que le mal
 arrive ? Et pourquoi les saints Peres
 ont-ils soutenu que non-seulement il
 doit arriver, mais encore qu'il sert à
 la perfection de ses ouvrages ? N'est-
 il pas vrai que la volonté de Dieu s'ac-
 complit toujours, soit que l'homme
 agisse en bien, soit qu'il agisse en mal ?
 Comment est-ce que Dieu, qui ne se
 propose jamais que le meilleur , ne
 peut parvenir à l'exécution de ses ou-
 vrages que par le pire ? Pourquoi la
 combinaison du mal métaphysique ,
 physique & moral , l'emporte-t-il sur
 les biens opposés ?

VI.

Il y a apparence que les traits qui fu-
 rent lancés contre les Théologiens du
 premier

Des nou-
veaux

Scholasti-
ques.

Baillet,
Jugement
des Sav.
tom. I.

Fleuri,
Disc. 5.

premier âge de la Scolastique, rendirent ceux du second plus circonspects, & plus attentifs sur eux-mêmes. C'est du moins la louange qu'on ne peut refuser à Albert le Grand, & à Alexandre de Hales, à Saint Thomas & à Saint Bonaventure. Mais bien-tôt après leur mort, les disputes qui n'avoient été qu'interrompues, recommencerent, & on subtilisa plus que jamais. Les Ecoles devenues semblables à *des Salles d'escrime*, comme les appelloit le Cardinal du Perron, ne retentirent plus que de cris, que d'injures. On y gesticuloit sans décence; on y parloit sans modération. Le langage, qui doit servir à se faire entendre, n'y servoit plus qu'à se rendre inintelligible. Au milieu de tant de désordres, chaque parti honoroit ses Maîtres des titres les plus fastueux, & les plus imposans. Alexandre de Hales fut nommé l'Irréfragable, Saint Bonaventure le Séraphique, Saint Thomas l'Angélique, Henri de Gand le Solemnel, Gilles de Rome le très-bien fondé, Alain de l'Isle l'Universel, Richard de Middleton le Solide, Scot le Subtil, Ockam le Singulier, Gregoire de Rimini l'Autentique, Durand de Saint Porcien le très-Résolutif, &c. Mais tous ces titres au rapport de l'illustre Auteur de l'Histoire de l'Eglise, sont

sont plus propres à marquer le mauvais goût de ceux qui les donnoient sans choix, que les talens de ceux à qui ils étoient donnés par ostentation. Au reste, je dois remarquer d'après M. Baillet, que de tous les Religieux que l'Université de Paris voulut bien aggréger dans son Corps, les Freres Mineurs parurent toujours les plus avides de ces sortes de titres : & ils ne se les épargnoient point. Mais par malheur, les plus pompeux ne donnent point le mérite : ils contribuent même à faire sentir davantage la bassesse de ceux qui osent les usurper.

Cela étant, on me permettra sans doute de parler aussi naïvement des Auteurs du second âge de la Scholastique, que j'ai parlé de ceux du premier ; en avertissant d'avance, que les Ouvrages publiés dans le XIII. siècle, prirent le nom de Sommes Théologiques, au lieu que les Ouvrages du XII. avoient eu celui de Sentences.

Albert le Grand, né avec d'heureuses dispositions, les cultiva encore par une étude opiniâtre, au milieu des secours que lui présentait l'Université de Paris. Il retourna ensuite dans sa Patrie ; & après avoir ouvert des Ecoles publiques en plusieurs Villes d'Allemagne, après avoir compilé un grand nombre d'Ecrits admirés

admirés de son tems, mais peu connus & peu recherchés aujourd'hui, il obtint l'Evêché de Ratisbonne. Sa conduite modeste y fut d'autant plus louée, que les autres Prélats Allemands vivoient avec beaucoup d'ostentation, dans un équipage brillant & guerrier. Mais bientôt, par un retour secret vers sa premiere condition, Albert quitta l'Evêché qu'il possédoit, & il reprit ses anciennes occupations, qui étoient d'étudier & d'enseigner.

On lui reproche quelques écarts dans les dernieres années de sa vie qui ternissent certainement sa mémoire; comme d'avoir recherché des secrets de magie; d'avoir traité de la pratique des accouchemens; d'avoir donné lieu à des dévotions populaires & superstitieuses, lui au contraire, qui, en qualité d'ancien Evêque, les devoit combattre & détruire.

Pour Alexandte de Hales, quoique né en Angleterre, il passa la plus grande partie de sa vie à Paris: &, ce qui pourroit surprendre dans un Religieux de Saint François, il ne sortoit presque jamais du Couvent qu'il avoit choisi pour le lieu de sa retraite. Innocent IV. lui ayant ordonné de composer un Corps de Théologie, il y travailla sans relâche, & avec cette ardeur qu'a d'ordi-

dinaire tout Auteur prié de réussir. Mais, je l'avoüerai sans crainte, l'Ouvrage d'Alexandre de Halés montre plus de subtilité, que de véritable connoissance de l'Antiquité Ecclésiastique. D'ailleurs, il est diviné & subdivisé, suivant l'ennuyeuse méthode de l'Ecole : & personne, je pense, ne le lit aujourd'hui. Il me semble que les Romains & les Scholastiques devroient être mis en regard, dans les Bibliothèques bien entendues.

VII.

Les leçons d'Albert le Grand & d'Alexandre de Halés eurent tout le succès, qu'ils s'en promettoient par une émulation secrète. Il se forma sous leurs yeux beaucoup de Philosophes & de Théologiens, dont les trois plus considérables furent Saint Bonaventure, Saint Thomas, & Dunz surnommé Scot. On leur doit la dernière forme qu'a reçue en détail la Scholastique, & qu'elle conserve encore dans les Ecoles. C'est d'après eux qu'on y dispute, & qu'on y arrange les différentes matières qui doivent servir à exercer les esprits. Mais le dirai-je ? il me paroît qu'elles servent plutôt à les rendre pointilleux & subtils, pointilleux sans agrément, & subtils sans force.

Si la piété, la candeur, la modestie, suffisoient pour élever un Auteur à la première place, il est certain que Saint Bonaventure devoit avoir la préférence sur ses deux rivaux, Scot & Saint Thomas. Il semble même que le célèbre Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, la lui donne dans son *Traité de l'examen des Doctrines*. Mais comme on peut être orné de beaucoup de vertus morales, Chrétiennes, & en même-tems écrire & penser mal, je trouve que les Oeuvres de Saint Bonaventure recueillies en huit volumes *in folio*, sont plus mystiques, plus dévotes, que savantes & fondées en raison; qu'elles attendrissent plus le cœur, mais d'un mouvement qui passe, qu'elles n'éclairerent l'esprit d'une lumière qui demeure. Il est vrai que deux Papes, Sixte IV. & Sixte V, prévenus pour l'habit de Saint François qu'ils avoient porté, ont donné les plus grands éloges à la doctrine de Saint Bonaventure, & qu'ils l'ont presque regardée comme un texte divin. Mais qu'en peut-on conclurre, si ce n'est que les Papes louent comme les autres hommes, & qu'on ne doit pas prendre leurs louanges, quelque distinguées qu'elles soient, au pied de la lettre? Au reste, une marque du mauvais goût des Scholastiques, c'est le grand

grand nombre d'Ouvrages qu'ils composoient, tant sur la Philosophie, que sur la Théologie. A moins que de vouloir écrire des Romans, peut-on être trop court, quand on traite de ces deux matieres?

Saint Thomas tout plein des Topiques d'Aristote, & des principes contentieux qu'il y avoit puisés, commença par faire des leçons sur le Maître des Sentences, dont le texte souvent éclairci avoit encore besoin de l'être. Il tâcha ensuite de donner plus de jour aux études publiques & il composa pour cet effet un Corps entier de Théologie, où le superflu l'emporte presque toujours sur le nécessaire. Et c'est ce Corps divisé en trois parties, & dont la seconde, plus étendue en comprend deux autres qu'on appelle la Somme de Saint Thomas.

D'habiles Critiques soupçonnent pourtant que des Ouvrages accumulés qui s'offrent sous son nom, il n'y a pas la dixième partie qui lui appartienne; & ils ajoutent, que les autres lui ont été supposés par les Religieux de son Ordre, afin de les faire mieux recevoir du public. C'est ainsi qu'on profite d'un grand nom, pour relever des Ecrits médiocre. Oserois-je ajouter ici une chose, que plusieurs Savans se ressouvient

encore d'avoir oûi dire à l'illustre Pere Mabillon ? c'est que dans ses différens Voyages littéraires, il avoit ramassé des preuves plus que suffisantes, pour démontrer que la Somme de Saint Thomas n'est point entierement de lui. Supposé cependant que la seconde Seconde doive passer pour une production de son esprit, je le trouve assez dédommagé de perdre tout le reste.

Jean Dunz, surnommé Scot, parce qu'il étoit natif d'Ecosse, se signala beaucoup dans les Ecoles, par son humeur querelleuse & disputante. Naturellement porté à la contradiction, il avoit encore passé sa jeunesse dans une retraite austere, où si l'on apprend à penser, l'on n'apprend du moins qu'à penser toujours comme soi, sans se prêter aux autres hommes, sans se servir de certains ménagemens d'expression qu'ils demandent. Il paroît d'ailleurs que la haute réputation de Saint Thomas bleissoit la délicatesse de Scot, qui se voyant moins suivi, moins distingué que lui, ne put s'empêcher de le regarder comme un rival dangereux & importun. Aussi redoubla-t-il de soins & d'efforts, pour trouver à l'ombre de certaines formalités, des mystères nouveaux, & qu'il croyoit plus propres à l'avancement des études Scholastiques.

De-là

De-là s'ensuivit une division, qui fomentée & entretenue par des esprits jaloux les uns des autres, ne fit qu'augmenter dans la suite. Les Religieux mendiants sur-tout, obscurs & pauvres par institut, mais Théologiens pour se donner de l'éclat, remplirent les Chaires & les Ecoles de leurs clameurs. Ils répétoient sans cesse le nom imposant de la Religion, moins pour engager à la suivre & à la respecter, que pour rendre leurs propres disputes plus graves, plus brillantes. En effet, peu contents d'expliquer les mysteres de la Foi à leur gré, ils voulurent encore qu'on regardât la maniere dont ils les expliquoient, comme étant aussi de foi : ce qui a causé des troubles infinis, & en causera, je pense, tant que les hommes auront la hardiesse de discuter avec hauteur, ce que l'Eglise ne leur propose que pour être cru avec simplicité. Que V. le Traité des études Monastiq. du P. Mabillon, j'approuve le zele du savant Bénédictin que j'ai déjà cité, & qui voudroit qu'on retranchât de la Théologie toutes les questions qui regardent le *quomodo*, ou du moins qu'on ne les proposât que pour faire voir le ridicule de ceux qui oseroient y toucher !

Pendant que Scot faisoit une guerre ouverte aux Disciples de Saint Thomas, & qu'il s'efforçoit de les embarrasser

dans les filets qu'il leur tendoit sans cesse, il vit naître un schisme au milieu de sa propre famille, & presque à la ruine de sa réputation. Guillaume Ockam Cordelier Anglois, d'un esprit indocile, & qui se mêla dans toutes les querelles que les Papes & les Empereurs avoient alors entre eux au sujet des deux Puissances, l'Ecclesiastique & la Séculière; Guillaume Okam, dis-je, imagina de nouvelles subtilités, & raffinant sur les opérations de l'entendement, les réduisit presque à n'être que des formalités, que des abstractions. Alors les esprits s'échauffèrent jusqu'à l'extravagance, même jusqu'à en venir aux coups: ce qu'on reproche à quelques Universités d'Allemagne, pays où l'on fait que les moindres passions prennent un air guerrier. Il se mit tout-à-coup une furieuse émulation entre les Nominaux, & les Réalistes. Les premiers, guidés par les leçons de l'impétueux Ockam, disoient que les Natures Universelles ne sont que des choses d'institution, que des mots, de simples paroles. Les Realistes au contraire, c'étoient les Disciples de Scot, foutenoient que ces mêmes Natures sont des choses très réelles, qu'elles ont une existence déterminée, une force à laquelle rien ne s'oppose, rien ne résiste.

Sur cela, toutes les Ecoles se divisèrent : chacun s'attacha plus étroitement à son parti, résolu de n'en point changer, quand même on le convaincroit de faux. Les Thèses remplies d'aigreur, pleines d'emportement, volèrent de toutes parts : chaque mot y étoit presque une injure. Et au fond, de quoi s'agissoit-il ? de quelques distinctions de Logique, de quelques principes de Métaphysique mal pris, ou mal rendus. Bon Dieu ! s'écrioit le savant Melchior L. 9. de Cano, nommé à l'Evêché de Canaries, Locis. Bon Dieu ! que les questions qu'on agite Theolog. dans les Ecoles, sont vaines & chimériques ! De quel usage peuvent-elles être & aux jeunes gens, & à ceux qui vieillissent ? Est-on plus habile, pour avoir long-tems disputé sur les universaux, sur les noms analogues, sur ce qui est premierement connu, sur le principe des différences individuelles, sur la distinction de la quantité d'avec les choses à qui cette quantité s'applique, sur l'infini actuel, sur les proportions & les degrés qui y ont rapport ? Moi-même, ajoute Melchior Cano, qui ai quelque ouverture d'esprit, & qui me suis attaché sérieusement à ces matieres, j'avouë que je n'ai pu y rien comprendre. Et certainement je ne rougis point de mon ignorance : car ceux qui se piquent de

les entendre, n'en savent pas plus que moi. Que dirai-je encore de tant d'autres questions aussi vaines, & aussi inutiles? favoit, si Dieu pouvoit créer la matiere sans forme; s'il pouvoit faire plusieurs Anges de même espece; s'il peut diviser le continu suivant ses trois dimensions, & laisser subsister la longueur sans la largeur, ou elles deux sans la profondeur; s'il peut enfin séparer la relation de son fondement?

VIII.

Des disputes sans fin qui agiterent les Ecoles, jusqu'à la renaissance des bonnes études.

Tel étoit le systême de la Scholastique, qui devenoit encore plus obscur, plus confus de jour en jour. Personne n'osoit s'en écarter: personne même ne croyoit avoir de l'esprit, & ne pouvoit espérer de se faire une réputation, qu'autant qu'il étoit lié ou au parti de Saint Thomas, ou à celui de Scot. Il s'éleva pourtant vers le milieu du quatorzième siècle quelques génies moins bas, moins serviles, plus entreprenans que les autres. On met à leur tête (& c'est ici que commence le troisième âge de la Scholastique) Durand de Saint Porcien, Evêque de Meaux. Assez hardi pour le tems où il écrivoit, & d'autant plus hardi que tous les esprits étoient alors subjugués, il composa un Traité exprès
sur

sur les quatre Livres du Maître des Sentences. Mais dans ce Traité, il ne fuit ni Saint Thomas ni Scot : il ne copie, il ne cite personne. Semblable en quelque maniere à ces Peintres qui n'ont étudié ni la Nature ni l'Antique, & qui suivent uniquement leur goût, il avança plusieurs opinions qui lui étoient particulières, & qui marquoient déjà une forte de fermentation dans la culture des Sciences les plus sublimes.

A l'exemple de Durand, les Théologiens s'affranchirent du joug qui leur étoit imposé avec tant de rigueur, & ils se permirent plus de liberté, plus de discernement, un examen suivi. Témoin Gautier Burley Anglois, Thomas Bradwardin Archevêque de Cantorbery ; Richard Archevêque d'Armach ; Thomas de Strasbourg, Gregoire de Rimini & Hugolin Malebranche, tous trois Généraux des Hermites de Saint Augustin ; Nicolas d'Inckelspuel Recteur de l'Université de Vienne, Gregoire de Heimbourg, & Jean Wessel surnommé la Lumière du monde ; Pierre d'Ailli Cardinal & Evêque de Cambray, Gilles Charlier Doyen du Chapitre de la même Eglise, Jean Gerson Chancelier de l'Université de Paris, Nicolas de Cusa Cardinal, & l'un des plus ardens défenseurs de l'autorité des Conciles sur les

Papes, enfin Gabriel Biel, le dernier des Théologiens du quinzième siècle qui ait écrit sur le Maître des Sentences, & peut-être qui l'ait lû.

Ce dernier âge de la Scholastique dura jusqu'au tems que les bonnes études commencerent à se réveiller, & que l'amour de la vérité banni des Ecoles, y rentra glorieusement. Ce fut, pour la Théologie, lorsqu'on ouvrit les yeux si long-tems fermés sur le besoin d'apprendre les Langues savantes & originales, afin de puiser dans les sources sacrées; lorsqu'on joignit à l'étude de l'Ecriture Sainte celle de l'Histoire Ecclésiastique, à l'étude des dogmes celle des faits; lorsqu'on eut un assez bon goût de critique, pour démêler les pieces véritables des pieces qu'un faux zele avoit supposées; lorsqu'on ramena la Religion à cette majestueuse simplicité qui lui est propre, qu'on en écarta le faux merveilleux & les prodiges incertains; lorsqu'on respecta enfin la Loi de Dieu comme elle mérite de l'être, & qu'on n'osa y rien ajouter par forme de disputes & de supplément. Ce fut de la même maniere pour la Philosophie, lorsqu'on secoua le jour deshonorant de l'autorité & de l'admiration; qu'on étudia la Nature en elle-même, & non dans des Livres d'Auteurs qui ne l'a-

voient

voient jamais étudiée ni connue; qu'on perça dans les épines & les difficultés de la Géométrie; qu'on y fit chaque jour de nouvelles découvertes, en lui assujettissant, pour ainsi dire, la Physique; qu'on chassa la barbarie, les querelles indécentes, & l'obscurité des Ecoles; qu'avec une diction plus pure & une éloquence plus sensée, la Raison revint dans le monde, & se fit utilement connoître à tous les esprits attentifs.

Par ce moyen, le regne de la Scholastique déchut insensiblement; & s'il n'est pas tout-à-fait renversé, tout-à-fait détruit dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, ce n'est point qu'on n'en connoisse bien les défauts & l'inutilité. Mais un ancien usage, & qu'on ose encore appuyer du besoin de la Religion, ne s'abolit presque jamais. Et comment s'aboliroit-il?

CHAPITRE XLIV.

I. De quelques Philosophes qui ont eu des idées singulieres. II. De Roger Bacon. III. De Raimond Lulle. IV. D'Arnaud de Villeneuve. V. De plusieurs Livres de Chymie. VI. De Pierre d'Apono. VII. De Jérôme Cardan. VIII. De Theophraste Paracelse.

De quel-
ques Phi-
losophes
qui ont eu
des idées
singulie-
res.

Pendant que la Philosophie étoit altérée & corrompue par les subtilités des Arabes & des Scholastiques, on vit naître quelques hommes d'une trempe particulière, & qui n'ayant à répondre de leurs actions qu'à eux seuls, se permirent toute liberté de penser. La Physique, la Médecine, la Chymie, la Religion même s'en ressentirent. Leur but étoit d'innover; & l'on fait qu'à certains égards, cette passion est la plus vive & la plus attirante de toutes. J'avouerai cependant que les écarts & les singularités de Roger Bacon, de Raimond Lulle, d'Arnaud de Villeneuve, de Pierre d'Apono, de Paracelse, &c. ont quelque chose d'éblouissant & d'heureux. Il faut une forte de génie, même pour s'égarer: j'ose dire encore, une forte de courage. Peu de gens ont la hardiesse de découvrir le fond de leurs pensées, sur-tout quand ces pensées ne s'accroissent point avec les préjugés. On biaise alors, on craint les reproches. Mais, comme dit Sénèque, *si turpe est aliud loqui, aliud sentire, quanto turpius aliud scribere, aliud sentire?*

Epist. 24.

II.

De Roger
Bacon.

Roger Bacon étoit Anglois, & de l'Ordre

l'Ordre des Freres Mineurs. Un génie élevé, des talens extraordinaires, plusieurs machines de son invention, le firent surnommer le Docteur Merveilleux. Il s'attira bientôt la jalousie & l'inimitié de tous ses Confreres ; car on haït dans les Cloîtres, comme partout ailleurs. Roger Bacon, pour diminuer ses chagrins, voulut parcourir l'Italie & admirer les précieux restes d'Antiquité, qui rendent ce pays les délices des connoisseurs. Mais son Général, ou prévenu contre lui, ou peut-être jaloux de la supériorité de son mérite, le fit renfermer à Rome dans une étroite prison, & il n'en sortit qu'à la priere de quelques Cardinaux, qui aimoient & protégeoient les Savans. Une vie si traversée ne l'empêcha point de composer plusieurs Ouvrages, dont le plus distingué a pour titre : *De secretis operibus Naturæ & Artis, & de nullitate Magia.*

Il est surprenant combien on y trouve de choses rares & inespérées. Roger Bacon semble avoir pressenti la plus grande partie des inventions modernes.

« On pourroit, dit-il, construire des bateaux que meneroient un homme seul, & qui surpasseroient en vitesse tous les bateaux ordinaires, quelque chargés qu'ils fussent de rameurs. » La chose a été souvent éprouvée sur les canaux c. 4.

de

de Flandres & de Hollande, & elle y a heureusement réussi. Les rames tournantes d'ailleurs, quoiqu'on n'en ait point tiré tout le secours qu'elles sembloient promettre, offrent à peu près les mêmes avantages, & je ne doute point qu'elles ne se perfectionnent encore dans la suite. « On pourroit, continue Bacon, » préparer des especes de chars, qui sans » être tirés par des chevaux ni des mulets, feroient un chemin incroyable. » Les Relations de la Chine rapportent que l'on s'y sert de pareilles voitures, le long des levées qui rendent ce pays le plus commode & le plus agréable de tous à voyager : rien n'y manque. Mais ce qu'il y a de plus assuré, c'est que Simon Stevin's, célèbre Mathématicien, inventa dans le quatorzième siècle une maniere de chariot à mâts & à voiles, qui dans les tems & les chemins convenables, faisoit deux lieues par heure. Maurice de Nassau, Prince d'Orange, s'y plaisoit extrêmement ; & de nos jours encore le Roi d'Angleterre, Guillaume III. avoit un pareil carosse, dont il se servoit au grand étonnement de toute sa Cour. « On pourroit, ajoute Bacon, » trouver le moyen d'aller par les airs, » & de nager entre deux eaux, & même » de descendre, & de se promener au » fond des rivières & de la mer. » Les anciens

Voss. de
Scient. Ma-
them. c. 17.

anciens Journaux des Savans , Ouvrage véritablement digne de son titre , rappellent les expériences qui ont été faites par différens Curieux , soit pour voler , soit pour marcher & respirer sous l'eau un tems assez considérable. « On pour-
 » roit , continue encore Bacon , tailler
 » des verres ou des especes de miroirs ,
 » dont les uns seroient propres à grossir
 » ou rapprocher un objet , & les autres
 » à le diminuer ou à l'éloigner prodigieusement ; quelques-uns à faire paroître ce même objet à la renverse ,
 » quelques autres à le redresser. » N'est-ce point-là une idée juste , quoiqu'anticipée , des Microscopes & des Telescopes ? Pouvoit-on mieux prévoir leurs bizarreries & leurs différens effets ? Le célèbre François Redi assure , d'après quelques Manuscrits qu'il regarde comme authentiques , que les Lunettes furent trouvées sur la fin du XIII^e siècle. *Lettere intorno ali invenz degli Occhiali.*

L'inventeur en étoit Alexandre Spina , de l'Ordre des Freres Prêcheurs. Or quel inconvénient y auroit-il de croire que vers le même tems , on eût aussi quelque idée confuse des Lunettes d'approche ? Un génie perçant voit quelquefois dans une théorie sûre , mais générale , ce qui ne sera exécuté en détail que plusieurs années après. « On pour-
 » roit enfin , conclut Roger Bacon ,
 » préparer

» préparer une matiere qui même en
 » une assez petite quantité, exciteroit
 » dans l'air un bruit violent, s'enflam-
 » meroit comme une traînée de feu,
 » & feroit capable de détruire des Châ-
 » teaux & des Armées routes entieres. »

L'opinion la plus commune, c'est que la poudre à canon n'a été découverte qu'en 1380, par un nommé Berthold Schwartz ou le Noir, Allemand de nation & Chymiste. Il en apprit l'usage aux Vénitiens, qui s'en servirent les premiers dans la guerre qu'ils faisoient alors aux Génois, plus surpris encore que vaincus. Il paroît cependant que Roger Bacon, qui étoit mort environ un siècle auparavant, avoit eu quelque connoissance de ce secret meurtrier, & dont le genre-humain, diminué par tant de morts fréquentes & cruelles, s'est si fort ressenti.

III.

De Rai- Raimond Lulle descendoit d'une an-
 mond Lul- cienne & noble famille de Catalogne :
 le, mais il nâquit dans l'Isle de Mayorque. Sa vie errante & vagabonde donna lieu à ses ennemis de le décrier comme un Athée, comme un homme qui n'obser-voit que le droit de la Nature. Lui-même paroissoit charmé qu'on le crût tel :

car

car il y a des vanités bien ridicules, & bien coupables. On assure pourtant que Raimond Lulle, frappé d'une grace extraordinaire, changea entierement sur la fin de sa vie : si cependant c'est changer, que de passer dans l'extrémité contraire à l'Athéisme, dans la superstition. Ecueil, dit Juste-Lipse, aussi terrible & aussi dangereux que l'impiété : & l'on doit également les éviter tous deux, parce que la Religion y vient également faire naufrage. *O utraque magna pestis ! sed illa crebrior, hac deterior, atque illa pietatis ipsâ imagine se commendat sed imagine. Neque aliud est, quam humanarum mentium ludibrium, superstitio.*

V. ejus
Monita &
Exempla
Polit. c. 5.

Comme Raimond Lulle avoit eu beaucoup de commerce avec les Arabes, il en emprunta les premiers principes, & toute la pratique de la Chymie. Lui, & Arnaud de Villeneuve la répandirent ensuite dans la France, dans l'Italie, & sur-tout dans l'Allemagne où elle est encore si bien cultivée. On peut dire que dès ce moment la Physique & la Médecine commencerent à changer de face, & à devenir, de simplement spéculatives qu'elles étoient, laborieuses & mécaniques. Elles eurent pour but de tout voir, de tout éprouver, de ramener tout à un examen

V. Lib. de
Medicinis
secretissi-
mis.

examen sévère. Raimond Lulle a composé quelques Ouvrages de Chymie, mais d'une obscurité que rien n'égale. Il y parle sans cesse d'une ame métallique, d'une substance moyenne, d'un mercure plus vif & plus pur que le mercure ordinaire, mais en même-tems plus pesant & plus fixe. Mais qu'est-ce que cette ame, cette substance, ce mercure? Raimond Lulle ne l'explique en aucun endroit, ou du moins il l'explique d'une manière à n'être point compris. Il n'est pas moins inintelligible dans le nouveau système de Logique qu'il vouloit introduire dans les Ecoles, & qui, comme une espece de calcul, ou d'art général, devoit renfermer les principes de toutes les Sciences. Mais quelle folie de s'imaginer qu'en disposant certains termes sous des classes arbitraires, & des titres faits à plaisir, on arrivera à des règles sûres pour entrer dans le sanctuaire de la Philosophie & de la Théologie! Entendez discourir un sectateur de Raimond Lulle, disoit un Critique judicieux: qu'il vous parle de son Alphabet, de ses quatre figures, de ses définitions générales, de ses principes, de ses tables de combinaisons, de l'échancrure de sa troisième figure: vous le quittez l'esprit aussi vuide qu'auparavant, vous n'êtes pas plus

plus instruit que vous l'étiez. Ce n'est pas qu'un bon esprit ne pût enfin tirer quelque utilité des différens Ouvrages de Lulle : mais s'il est bon esprit, il sera assez sage & assez ménager de son tems pour ne point s'embarasser d'un travail si laborieux ; de même qu'un Artiste habile ne va pas se charger d'un monceau de boue ou de sable, dans l'espérance d'en tirer par des lotions fréquentes, quelques petites paillettes d'or.

Un Docteur Anglois de l'Ordre de La Mothe S. Augustin ayant dit qu'il n'y avoit que le Vayer, l'Antechrist qui dût bien entendre la de la Vert. doctrine d'Aristote, & qu'il s'en serviroit despayens. pour terrasser ceux qui oseroient dispa- 2. part. ter avec lui, les Docteurs Espagnols crurent beaucoup renchérir, en disant que Raimond Lulle avoit exprès composé sa Logique, afin qu'on pût se défendre de l'Antechrist dans les derniers jours, & rétorquer contre lui-même ses argumens. Tout cela est bien du génie & dans le goût des Scholastiques.

IV.

Arnaud de Villeneuve voulut embras- D'Arnaud
fer trop de matieres à la fois ; & il s'é- de Ville-
gara. Les Théologiens censurèrent une neuve.
de ses propositions, où il réduisoit tous
les péchés à celui du mauvais exemple,
& où il assûroit qu'il n'y a point d'opi-
nion,

nion, quelque condamnable & quelque erronnée qu'elle soit, qui nuise autant à la Religion que la mauvaise vie & l'habitude dans le crime. Les Medecins, ceux mêmes qui sans théorie n'ont que des remedes éprouvés, condamnerent hautement sa pratique : & je conviens qu'elle étoit hardie, & quelquefois périlleuse. Mais la hardiesse d'un Medecin n'est-elle pas justifiée, autant qu'elle peut l'être, quand il guérit ? Arnaud de Villeneuve fut appelé par tous les Princes qui régnoient de son tems, & il eut le bonheur de les contenter : phénomène assez rare pour devoir être remarqué. On ajoûte enfin, qu'il se noya sur les côtes de Gênes, en allant trouver Clément V. qui étoit à l'extrémité, & qui le demandoit avec empressement.

Tout le monde fait que l'accusation de Magie fut très-commune dans le XIII. & le XIV. siècle : ce qui provenoit particulièrement de la grande ignorance des gens d'Eglise, & de la jalousie qu'ils portoient à tous ceux qui les surpassoient en doctrine. Roger-Bacon, qui avoit beaucoup souffert de cette accusation, s'en moquoit en ces termes. « Qu'est-il be-
 » soïn de recourir à la Magie, puisque
 » la Physique nous enseigne tant de se-
 » crets qui ont le double avantage, &
 » de satisfaire notre curiosité & de sur-
 » prendre

De secretis
 Operibus
 & c. 5.
 V. etiam
 Paracels.
 de Magiâ
 initio.

» prendre le vulgaire ignorant ? Sans
 » avoir jamais eu recours aux Démons ,
 » ajoûtoit-il , je fai l'art de rassembler
 » & de réunir les rayons du Soleil à tel-
 » le distance que je veux , & de brûler
 » toute sorte de corps , soit par refle-
 » xion , soit par réfraction. » On acca-
 bla du même reproche Arnaud de Ville-
 neuve : & c'étoit pour avoir publique-
 ment transmué à Rome une certaine
 quantité de mercure en or. Chacun ju-
 ge aisément quel bruit une pareille opé-
 ration devoit faire. Jean d'André, célé-
 bre Jurisconsulte , assure qu'il y étoit
 présent avec des Prélats d'un rare mé-
 rite. Je n'appuyeraï point sur cette his-
 toire , ni sur plusieurs autres sembla-
 bles, où je soupçonne beaucoup de frau-
 de , de mensonge , & où je crois que le
 plus souvent encore, ni l'Artiste ni les
 Spectateurs ne savoient de quoi il s'agit.
 Je renvoyeraï seulement les curieux aux
 Ouvrages mêmes d'Arnaud de Ville-
 neuve, & sur-tout à son Rosaire des Phi-
 losophes. Ils y apprendront ce qui peut-
 être leur importe davantage de savoir ,
 c'est que pour parvenir au secret admi-
 rable du grand -œuvre , il faut avoir lû
 tous les Auteurs qui ont écrit sur cette
 matiere , les avoir confrontés , & , pour
 ainsi dire , essayez l'un sur l'autre. Mais
 quel est l'homme sensé , qui ne recule

à la vûe d'une pareille entreprise? Comment lire un ras d'Ecrivains qui n'ont aucune idée claire de ce qu'ils traitent, & qui cependant, pour se donner une apparence de génie, s'enveloppent de je ne sai quelle obscurité mystérieuse? Comment se plaire avec des Ecrivains, qui non contents d'exiger un travail opiniâtre, &, comme ils s'en expliquent eux-mêmes, un travail d'Hercule, exigent encore de certaines qualités incompatibles les unes avec les autres? comme si le moral influoit sur le physique, & que la Chymie fût une suite de vertus, elle, qui n'est d'un bout à l'autre qu'une suite d'opérations manuelles!

V.

Ainsi, de tous les Ouvrages qui annoncent la transmutation des métaux, ceux d'Arnaud de Villeneuve sont les meilleurs, par cela même qu'ils dégoûtent de son art favori. Il en parut quelques autres de son tems qui portoient des noms distingués, tels que ceux d'Albert le Grand, de Basile Valentin Moine de Saint Benoît, de Jean de Rochebrisée, de Saint Thomas. Mais il y a apparence que tous ces Ouvrages étoient supposés; & je puis le dire en particulier de celui qu'on attribuoit à Albert le

le Grand, puisqu'il fondeoit toute la Théorie de la Physique sur l'axiome suivant : *Impossibile est arti primas dare formas*. D'ailleurs, ces Ouvrages n'ont rien que de très-ordinaire, & de très-médiocre. Ils établissent le vitriol comme la base du travail Hermétique, & en même-tems comme la matiere premiere des métaux : ce qui est absurde au dernier point. En effet, le vitriol n'est qu'un sel acide qui en se figeant, s'empregne de parties métalliques : & l'on sait que tant le Romain, que celui qui porte le nom de Chypre ou de Hongrie, ne se tirent point ainsi cristallisés des mines. Il faut les passer par plusieurs lessives, & les séparer des marcaffites qui y sont jointes : après quoi on leur donne la forme & la couleur qu'on veut.

VI.

Pierre d'Apono, homme de beaucoup d'esprit & Medecin de profession, se dégrada en quelque maniere par son attachement aux Sciences occultes & Cabalistiques ; par le commerce qu'il feignoit d'avoir avec les prétendus Génies aériers, & même avec les Démons. Il se fit de plus beaucoup d'ennemis par la liberté indiscrète de sa plume, qui s'attaquoit à tout, & principalement aux Ecclésiastiques.

L'Inquisition

L'Inquisition s'en ressentit, elle, qui est si terrible dans toutes ses vengeances; & le malheureux Pierre d'Apono fut traîné dans les redoutables prisons du S. Office. Pendant qu'on instruisoit son procès, la mort vint le délivrer du supplice auquel il étoit destiné; & l'Inquisition fâchée d'avoir perdu sa proie, ne put sévir que contre son cadavre. J'oubliois de dire que Pierre d'Apono avoit pris naissance dans un village, à quatre milles de Padoue. Heureux, si après avoir fait à Bologne ses études de Philosophie & de Médecine, il fût retourné dans sa Patrie, ou dans quelque autre ville de la domination de la République de Venise! Là, il auroit pû vieillir tranquillement & sans crainte des fureurs de l'Inquisition, que cette sage République a su ramener à de justes bornes.

Le meilleur Ouvrage que nous ayons de ce Philosophe, est intitulé : *Le Conciliateur*. Il y fait le personnage d'Arbitre : il tâche en homme désintéressé d'accorder ensemble les différentes opinions des Philosophes. Mais le succès n'a point répondu à ses vœux; & il est ridicule de vouloir accorder les hommes les uns avec les autres, quand soi-même on n'est pas sur les bonnes voyes, & qu'on donne dans des idées chimériques. Le caractère d'un Nestor suppose

se une érudition immense & approuvée ; & encore est-il bien périlleux à soutenir jusqu'au bout. Je remarquerai comme une bizarrerie du tempéramment de Pierre d'Apono , cette grande aversion qu'il avoit pour le lait & le fromage. Il n'en pouvoit flairer ni même voir , sans tomber en défaillance. J'avoue que personne n'a encore pû expliquer ces sortes d'aversions qu'on apporte en naissant, & dont il est si difficile de se défaire dans la suite. Il me semble même que ce soit un fixieme sens que la nature ait accordée à certains hommes : mais un sens incommode , & qui ne prépare que des contre-tems fâcheux.

Mart.
Schooc-
kins de ad-
versatione
casci.

VII.

Jerôme Cardan paroît n'avoir composé l'histoire de sa vie que pour instruire le public qu'on peut être fou & avoir beaucoup de génie. Il avoue également ses bonnes & ses mauvaises qualités. Il sacrifie tous les autres égards à celui d'être sincère : & cette sincérité déplacée va toujours à ternir sa réputation. Quoiqu'un Auteur ne se trompe gueres, quand il parle de ses mœurs & de ses sentimens, de lui-même ; on est cependant assez disposé à contredire Cardan , & à lui refuser toute créance : tant il sem-

De Jero-
me Car-
dan.

V. Nau-
daum in
Judicio
Card.

ble difficile que la nature ait pû former un caractère aussi capricieux & aussi inégal que le sien. Il se félicitoit de n'avoir aucun ami sur la terre ; mais en revanche d'avoir un esprit aérien, mi-parti de Saturne & de Mercure, qui le conduisoit sans relâche & l'avertissoit de tous ses devoirs.

On peut juger sur cet échantillon, combien la Philosophie de Cardan étoit

Card. de obscure & superstitieuse. Elle supposoit
rerum va- toutes les rêveries du Paganisme ; &
riet. præ- qu'il y a des démons ou des génies ré-
fert. l. 8. pandus dans les diverses parties de l'U-
nivers, & que les gens de bien voyent
en songe tout ce qui leur doit arriver,
& que les météores sont des présages cer-
tains & infaillibles de l'avenir. Cardan
ajoutoit en forme de commentaire, qu'il
sçavoit toutes ces choses par sa propre
expérience, par des témoignages indu-
bitables ; mais qu'il avoit long-tems ba-
lancé s'il les révéleroit au public. Sans
doute qu'il craignoit de rencontrer sur
son passage de ces esprits opiniâtres qui
se rendent difficilement, & qui veulent
des raisons. Car déjà le siècle où vivoit
Cardan commençoit à revenir de beau-
coup d'erreurs. Au reste, ce personnage
si superstitieux nioit presque l'immorta-
lité de l'ame, ou plutôt, n'admettoit
qu'une ame commune & universelle qui
se

se distribue à tous les êtres, qui les fait tous agir & mouvoir. Rien n'est plus ordinaire que de voir le même homme incrédule sur un point, & crédule sur tous les autres. Le contraite arrive aussi : ce qui marque assez bien le peu de fond qu'on doit faire sur l'esprit humain. Thomas Hobbes combattoit dans ses écrits l'existence de Dieu ; & la nuit, il ne pouvoit rester seul par la crainte des spectres & des fantômes infernaux que son imagination lui présentait. Tycho-Brahé, célèbre & judicieux Astronome, se moquoit des frayeurs que les Eclipses, les comètes, les météores inspirent aux âmes vulgaires ; & lui-même, si enfortant le matin il rencontroit une vieille femme à son passage, ou quelque convoi funebre, il n'osoit passer outre & retournoit dans sa maison. Isaac Vossius se railloit des Saintes Ecritures, énerroit leur autorité, & au même tems il avoit une crédulité imbécille pour tout ce qu'on lui rapportoit de la Chine & du Japon. M. Nicole donnoit des regles admirables pour conduire l'esprit dans la recherche de la vérité ; & lui-même il étoit chaque jour la dupe de ses amis & de ses ennemis, qui lui faisoient accroire tout ce qu'ils vouloient. *Nemo mortalium omnibus horis sapit.*

De Théo-
phraſte
Paracelſe.

Théophraste Paracelſe, quoique plus moderne que tous les Auteurs. dont je viens de parler, leur reſſemble trop pour l'omettre ici. C'étoit un caractère faux & inégal, qui paſſoit bruſquement de l'étude à la débauche, & qui ne gardoit aucune meſure, ni dans la débauche ni dans l'étude. Il ſe donnoit tantôt pour un Théologien inſpiré, il appelloit ſes propres Ouvrages l'Evangile de la nature : tantôt il ſe nommoit le Réformateur de la Médecine, & ſe mettoit hardiment au-deſſus d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, de Meſué, de Rhaſis. Aucune maladie ne paroiſſoit ni l'inquiéter, ni le ſurprendre. Il ſe van-
toit d'avoir des remedes pour toutes, même pour celles qu'on juge incurables : & comme ſi ces remedes en devenoient meilleurs, ſ'ils acquéroient un nouveau degré de force & de vertu, il leur don-
noit des noms barbares & qu'il inventoit exprès. Jean Bullinger qui l'avoit connu familièrement, ſe plaint de n'avoir trouvé en lui qu'une impiété groſſière & étourdie, ſans aucunes difficultés ſérieuſes. C'eſt le défaut ordinaire de ceux que le libertinage des mœurs conduit à l'incrédulité. Jean Oporin qui avoit été quelque-tems au ſervice de Paracelſe ,
en

en fait une peinture grotesque, & lui-même dans ses différens Ouvrages ne s'est pas représenté d'une maniere plus avantageuse ni plus honorable. Il y avoue de sang-froid qu'il a reçu des lettres de Galien, & qu'il s'est entretenu dans l'autre monde avec Avicenne; que Dieu lui a révélé plusieurs secrets, & particulièrement le fin & l'intérieur de la Chymie; qu'il sçait une maniere de produire des hommes, sans que les deux sexes y concourent, &c. A peine toutes ces rêveries feroient-elles pardonnables dans la bouche, ou sous la plume d'un homme qui les donneroit pour telles, & qui en plaisanteroit le premier.

Paracelse avoit adopté l'ancien systême des Démons & des Génies. Il en peuploit tout l'Univers, même les arbres, les pierres, les métaux. Chaque Génie (les uns sont mâles, les autres femelles) est obligé de demeurer dans son élément. S'il en sort, il ne manque point de souffrir quelque violence, & une espece de répercussion de la part des Génies étrangers. « Personne, ajoute Paracelse, n'a pû sçavoir, ni quand ils ont pris naissance, ni quand ils mourront, ni quel est leur nombre. Outre ces Génies particuliers, il y en a un qui préside souverainement à tout notre systême solaire, sous le nom de *Nymphidica Natu-*

Paracelsa
de Magia.

Idem de
Humanâ
Gener.

V. Leo.
Suavium
in Com-
pendio
Phil. &
Medec.
Theophr.
Paracelsi.

ra. Il a pour supports & pour témoins de son gouvernement ceux qui sont appelés *Enochdiani Immortales*, & qui séjournent tantôt dans une planete & tantôt dans une autre. Toutes choses continue Paracelse, ont été créées en même-tems; mais elles existoient dans le principe incréé comme dans leur centre, dans leur point de ralliment. Et c'est ce qu'il explique en ces termes: *Les mysteres successifs se développent les uns des autres, mais ils se trouvoient renfermés dans le grand ou le premier mystere.* Ainsi rien n'arrive, comme rien ne peut arriver, ni de nouveau, ni d'imprévû, ni d'arbitraire dans le monde.

L'homme y occupe un rang considérable, & sert comme de nœud à tout ce qui s'y passe. Il est composé de deux parties, du corps visible & du corps invisible. L'un renferme & défend, l'autre lui tient lieu d'enveloppe & de demeure, n'existe que par son secours & sous ses ordres. C'est ce corps invisible que Paracelse nomme l'esprit corporel, l'Archée, l'Oeconome du corps, quelquefois l'Ame: & il y a apparence qu'il n'admet aucune autre ame, rien de spirituel dans l'homme. Tous les Etres dépendans de la matiere ont aussi une pareille forme intérieure & assujettissante, à qui Paracelse donne le nom général

ral d'esprit Olympique, ou d'astre. Et c'est cette forme qui constitue l'essence de chaque corps, & qui fait par son harmonie universelle & universellement répandue, qu'ils se ressentent tous de quelque chose d'analogue & de sympathique l'un pour l'autre. En effet, observe Paracelse, quoique tous les Etres ayent un caractère propre & distinctif, qu'ils vivent chacun à leur manière, ils ont pourtant une correspondance mutuelle & réciproque, une liaison intime qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. Et ce qui augmente le mérite & le prix de cette liaison, de cette correspondance, c'est d'avoir fait naître la Physique & la Médecine: la Physique dont le but est d'examiner le rapport que les choses terrestres peuvent avoir avec les Soleil, la Lune & les autres Planetes, dont elles reçoivent & leur force & leur nourriture; la Médecine dont le but est d'examiner le rapport que toutes les productions de la Terre ont avec l'homme, pour qui elles semblent avoir été faites, du moins à les prendre dans un certain détail. Sur cela, Paracelse tâche de montrer par un grand nombre de traits qu'il emprunte de l'Histoire Naturelle, que dans les plantes & les minéraux, se retrouvent toutes les parties

ties du corps humain, à peu près dans la même figure & dans les mêmes proportions de vertu. Par conséquent tel remède pris d'entre les végétaux est céphalique, guérit les ophthalmies; tel autre pris d'entre les minéraux est excellent contre les obstructions du foie & de la ratte, contre les rhumatismes: ce qui ne provient, conclut Paracelse, que du rapport que la nature attentive a mis entre le remède & la partie affligée.

Voilà tout ce qu'on peut dire de la Philosophie de ce fameux Visionnaire; Paracels. répandue en 230 Traités: je n'exagère de vitâlon- point pour le nombre. A l'égard de sa gâ. l. i. pratique de Médecine & de ses principes Id. l. ult- de Chymie, il les a couverts de ténèbres mo de si épaisses, qu'on n'en parle que par conjecture, ou par vanité. Rien de clair, Gradibus & Compos- rien de méthodique, ne s'y présente à sit. l'esprit. Paracelse croit s'excuser assez, en avouant que les sages ne doivent jamais, par un excès de prudence, ouvrir le fond de leur pensées. Il ajoute que le malheureux sort de Jason l'intimide, l'effraie; & selon lui, Jason étoit un Médecin & un Chymiste, qui travaillant avec trop peu de précaution à ce qui doit être soigneusement caché au vulgaire que tout étonne, donna lieu à sa femme de le faire périr avec ses enfans, ses livres & son palais.

Fin du Tome III.

TABLE
DES
CHAPITRES
DU TOME III.



LIVRE SEPTIÈME

Des Philosophes qui ont fleuri à
Rome.

CHAPITRE XXX. page 1

- | | |
|---|----|
| I. <i>Commencemens de Rome.</i> | 2 |
| II. <i>Rapport de la Philosophie de Numa
Pompilius avec celle de Pythagore.</i> | 5 |
| III. <i>Décret contre les Philosophes.</i> | 8 |
| IV. <i>Ambassade des Grecs à Rome.</i> | 10 |
| V. <i>Comparaison des Grecs & des Ro-
mains.</i> | 3 |

CHAPITRE XXXI. 21

- I. *Que presque tous les illustres Romains*
Tome III. * qui

T A B L E

qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée , se sont adonnés à la Philosophie. ibid.

II. <i>De Lucrece.</i>	25
III. <i>Abrégé de sa doctrine.</i>	28
IV. <i>De Cicéron.</i>	31
V. <i>Réflexions sur ses ouvrages Philosophiques.</i>	33

C H A P I T R E X X X I I . 37

I. <i>De la Philosophie qui s'introduisit à la Cour d'Auguste.</i>	38
II. <i>De celle qui s'introduisit à la Cour de ses successeurs.</i>	41
III. <i>Mort de Thraséas Pætus.</i>	42
IV. <i>Premier exil des Philosophes sous Néron.</i>	46
V. <i>Second exil sous Vespasien.</i>	47
VI. <i>Troisième exil sous Domitien.</i>	48

C H A P I T R E . X X X I I I . 53

I. <i>Réflexions sur les différens exils où les Philosophes ont été exposés à Rome.</i>	ibid.
II. <i>De Sénèque.</i>	54
III. <i>De Pline.</i>	61
IV. <i>De Plutarque.</i>	67

DES CHAPITRES.



LIVRE HUITIÈME.

Des Philosophes qui ont fleuri depuis le regne de Trajan jusqu'à la décadence de l'Empire Romain, & depuis sa décadence jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient.

CHAPITRE XXXIV. 73

- I. *Naissance de Jesus-Christ.* *ibid.*
- II. *Des changemens que sa doctrine a apportés dans le monde.* 75
- III. *De Potamon d'Alexandrie.* 83
- IV. *Des Eclectiques.* 84

CHAPITRE XXXV. 87

- I. *De l'Empereur Hadrien.* *ibid.*
- II. *De Marc-Aurele-Antonin.* 89
- III. *Du manteau que portoient alors les Philosophes.* 94
- IV. *De l'Impératrice Julie.* 97
- V. *De la ressemblance avec Alexandre le Grand.* 100
- VI. *Du rétablissement des repas philosophiques.* 102
- VII. *Noms des principaux Philosophes qui ont fleuri depuis Marc-Aurele jusqu'à la fin du III siècle.* 103

T A B L E.

C H A P I T R E XXXVI. 110

I. <i>Origine de la Philosophie Théurgique.</i>	ibid.
II. <i>Combien le Christianisme accrut cette Philosophie.</i>	115
III. <i>Que tous les jeunes Platoniciens ont été accusés de Magie.</i>	126
IV. <i>D'Apollone de Thyanes.</i>	127
V. <i>D'Apulée de Madaure.</i>	131
VI. <i>De Plotin.</i>	133
VII. <i>De Porphyre.</i>	138
VIII. <i>De Jamblique.</i>	139
IX. <i>Des Disciples de Jamblique.</i>	142

C H A P I T R E XXXVII. 143

I. <i>Comment la Philosophie s'introduisit dans le Christianisme.</i>	144
II. <i>Des explications allégoriques de l'Écriture.</i>	147
III. <i>Méthode générale qui a été employée contre les Payens.</i>	152
IV. <i>Dogme de la préexistence du Verbe.</i>	157
V. <i>Diverses erreurs où sont tombés les premiers Peres de l'Eglise.</i>	160

C H A P I T R E XXXVIII. 169

I. <i>De Constantin le Grand.</i>	ibid.
II. <i>De Constance.</i>	173
III. <i>De Julien l'Apostat.</i>	174
IV.	175

DES CHAPITRES.

- IV. *Sentimens & discours du Philosophe Thémiste.* 176
V. *Remarque de S. Grégoire de Nazianze.* 178
VI. *Commencement de la décadence de l'Empire d'Occident.* 180
VII. *De la mort de Symmaque & de Boèce ordonnée par Théodoric.* 186

CHAPITRE XXXIX. 188

- I. *Suite de la décadence de l'Empire d'Occident.* 189
II. *Du mariage de Théodore le jeune.* 193
III. *D'une nouvelle Ecole de Philosophie fondée à Aithenes.* 195
IV. *Des Empereurs Iconoclastes ou Bris-seurs d'Images.* 200
V. *Du Patriarche Photius.* 203
VI. *De Léon le Philosophe.* 205
VII. *De Michel Psellus.* 207
VIII. *D'Anne Comnène.* 208
IX. *Réflexions sur les deux Empires, d'Orient & d'Occident.* 216

T A B L E



LIVRE NEUVIÈME.

Des nouveaux Systèmes de Philosophie inventés par les Arabes & les Scholastiques.

C H A P I T R E X L. 228

- I. *Caractere avantageux de Mahomet.* 229
- II. *De l'Alcoran.* 233
- III. *De l'application que les Mahométans donnerent aux Sciences.* 238
- IV. *Succès favorables qu'eurent leurs conquêtes.* 243
- V. *Histoire de Mamon ou d'Almamon.* 245

C H A P I T R E X L I. 247

- I. *Réflexions sur les Sciences que les Arabes n'osèrent cultiver.* ibid.
- II. *Du Paradis de Mahomet.* 251
- III. *Du mépris que ses Disciples témoignèrent pour l'Histoire.* 253
- IV. *Des progrès qu'ils firent dans l'étude de la Physique.* 255
- V. *De leur Médecine.* 359
- VI. *De leurs inventions en Méchanique.* 262
- VII. *De leur Chymie.* 264

DES CHAPITRES.

CHAPITRE XLII. 269

- I. *Idée générale de la Scholastique.* ibid.
- II. *De S. Jean de Damas.* 271
- III. *De la Théologie des premiers siècles de l'Eglise.* 273
- IV. *Division de la Scholastique en trois Ages.* 276
- V. *Du premier & du second.* 282
- VI. *Des coups qui furent portés à Aristote.* 285
- VII. *Du rétablissement de sa réputation & de sa doctrine.* 288

CHAPITRE XLIII. 295

- I. *Que les Scolastiques n'ont point su faire un juste accord de la Philosophie & de la Théologie.* ibid.
- II. *Origine du titre de Scholastique.* 298
- III. *Des premiers Scholastiques.* 300
- IV. *De leurs erreurs & de leurs subtilités.* 301
- V. *Des condamnations qu'elles essayèrent.* 306
- VI. *Des nouveaux Scholastiques.* 303
- VII. *De S. Bonaventure, de S. Thomas, & de Scot.* 313
- VIII. *Des disputes sans fin qui agiterent les Ecoles, jusqu'à la renaissance des bonnes études.* 220

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XLIV. 323

I. <i>De quelques Philosophes qui ont eu des idées singulieres.</i>	324
II. <i>De Roger Bacon.</i>	325
III. <i>De Raimond Lulle.</i>	329
IV. <i>D'Arnaud de Villeneuve.</i>	332
V. <i>De plusieurs Livres de Chimie.</i>	334
VI. <i>De Pierre d'Apono.</i>	335
VII. <i>De Jérôme Cardan.</i>	338
VIII. <i>De Théophraste. Paracelse.</i>	340

Fin de la Table des Chapitres
du Tome III.

